

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

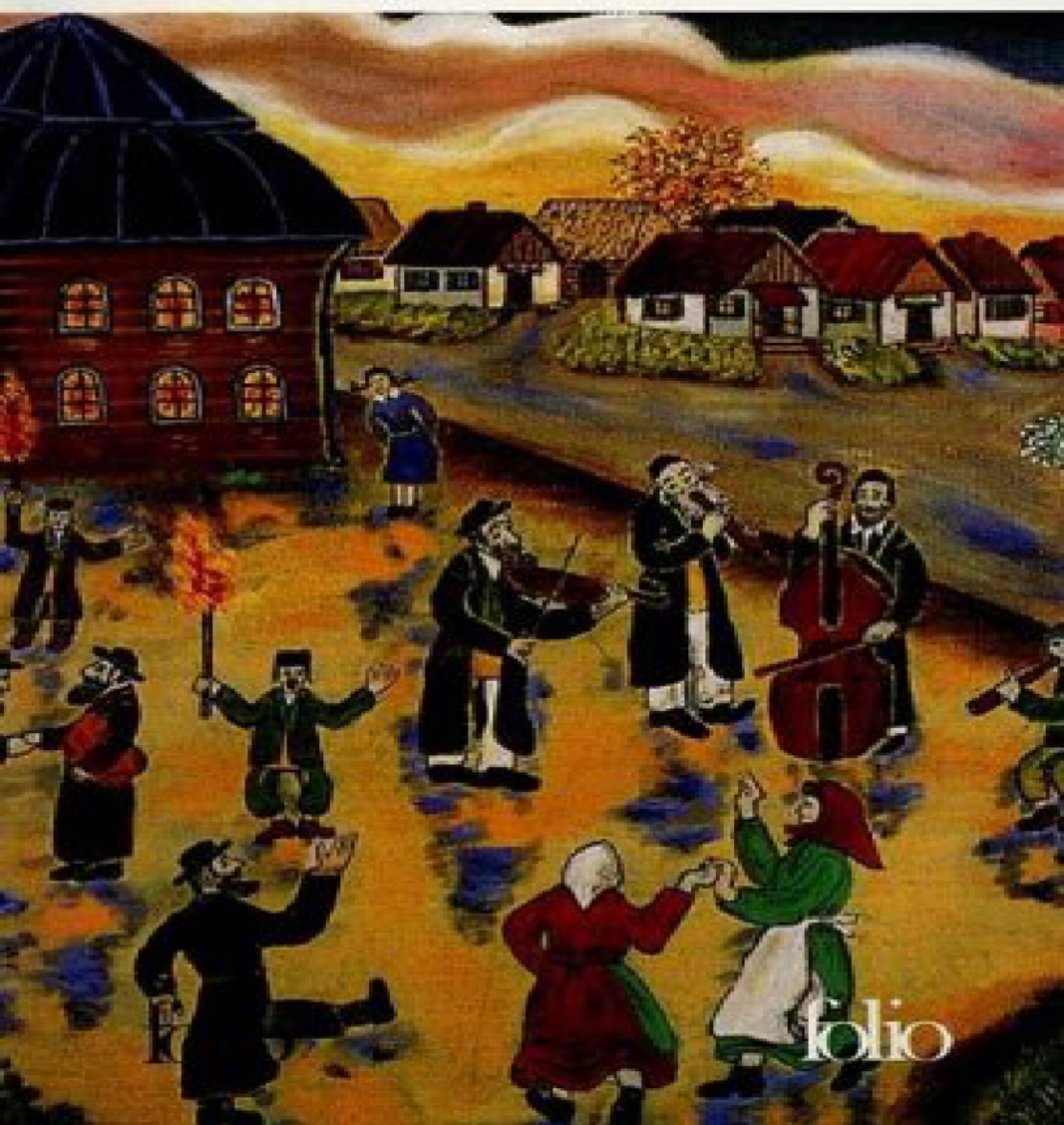
Gimpel le naïf et autres nouvelles

saac Bashevis Singer

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Isaac Bashevis Singer Gimpel le naïf



Isaac Bashevis Singer

Gimpel le naïf

Traduit de l'anglais par Marie-Pierre Bay

Denoël

Titre original.
GIMPEL THE FOOL

(Farrar, Straus & Giroux Inc, New York)
© *by Isaac Bashevis Singer, 1953,1954,1955,1957.*
© *Éditions Denoël, 1993, pour la traduction française.*

Isaac Bashevis Singer est né à Leoncin, près de Varsovie, en 1904. Descendant d'une longue lignée de rabbins hassidiques, il rompt avec la tradition familiale en se consacrant très tôt à la littérature. Il émigre aux États-Unis en 1935 et ne devient célèbre qu'en 1953, avec la parution de *Gimpel le naïf*. Auteur d'une vingtaine de romans, recueils de nouvelles, textes autobiographiques et contes pour les enfants, tous écrits en yiddish, il a reçu le prix Nobel de littérature en 1978.

Il est mort à Miami en 1991.

Des onze nouvelles qui composent ce recueil, cinq étaient inédites en français jusqu'en 1993. Il s'agit de « Extrait du journal de quelqu'un qui n'est pas né », « Le vieil homme », « Le feu », « Un conseil » et « A la maison des pauvres ». « Le vieil homme » est une des plus anciennes connues d'Isaac Bashevis Singer, elle a été publiée à Varsovie en 1933. Les autres ont été écrites entre 1947 et 1957.

« Gimpel le naïf », « Le Tueur de Femmes », « A la lumière des bougies commémoratives », « Le miroir », « Joie » et « Celui qui voit sans être vu » avaient paru dans une traduction différente en 1966.

Gimpel le naïf
Le Tueur de Femmes
À la lumière des bougies commémoratives
Le miroir
Joie
Extrait du journal de quelqu'un qui n'est pas né
Le vieil homme
Le feu
Celui qui voit sans être vu
Un conseil
À la maison des pauvres

Gimpel le naïf

Je suis Gimpel le naïf. Je ne me considère pas comme stupide, pas du tout, mais on m'appelait déjà « le naïf » à l'école. Comme Jethro, j'avais toutes sortes de surnoms, sept en tout : l'idiot, la bourrique, la tête en l'air, l'abruti, le crétin, le stupide et le naïf. Celui-là m'est resté. En quoi étais-je donc si naïf ? Eh bien, c'était très facile de me faire croire n'importe quoi. On me disait, « Gimpel, la femme du rabbin est en train d'accoucher ». Alors moi, je n'allais pas en classe. Et puis j'apprenais que ce n'était pas vrai. Mais comment aurais-je pu le savoir ? Parce qu'elle n'avait pas eu un gros ventre ? Vous imaginez bien que je ne regardais pas son ventre. Est-ce tellement stupide ? Les autres se tordaient de rire, se moquaient et dansaient autour de moi en chantant toutes sortes de bêtises. Au lieu des raisins secs qu'on offre quand une femme a eu son bébé, ils me fourraient dans la main des crottes de chèvre. Regardez-moi, je ne suis pas un maigrichon. Si je vous envoie un coup de poing, vous verrez des étoiles jusqu'à Cracovie. Mais je ne suis pas quelqu'un qui aime frapper. J'ai tendance à penser, « laissons les choses se calmer d'elles-mêmes ». Cela fait de moi une cible facile.

En rentrant de l'école, un jour, j'ai entendu un chien aboyer. Je n'ai pas peur des chiens, c'est entendu, mais je n'aime autant pas en affronter un gros. Il risque d'être furieux et s'il mord, c'est la fin de tout. Aussi, je file sans me retourner. Puis je regarde autour de moi et je vois que sur la place du marché, les gens se tiennent les côtes. Il n'y avait pas de chien. C'est Wolf-Layb le Voleur – qu'il repose en paix – qui aboyait. Comment pouvais-je le deviner ? Il poussait les mêmes gémissements qu'une chienne.

Quand les mauvais plaisants eurent compris qu'on pouvait facilement me tromper, ils tentèrent leur chance avec moi. « Gimpel, le tzar arrive à Frampol. » « Gimpel, la lune est tombée sur la ville de Turbin. » « Gimpel, Hodele la Sotte a trouvé un trésor derrière le bain rituel. » Et moi, comme un *golem*, je les croyais toujours. D'abord, parce que tout est possible. Ainsi qu'il est écrit dans *La Sagesse des Pères*... enfin, je ne me rappelle plus exactement ce qui est écrit... Et puis j'étais bien obligé de les croire... Vous savez, quand une communauté entière s'en prend à un seul garçon.. »

Quelquefois je disais, « oh, voyons, c'est une blague » et cela ne me valait que des ennuis. Les gens se fâchaient : « Quoi ? Tu refuses de nous croire ? Traiterais-tu les habitants de Frampol de menteurs ? » Qu'aurais-je dû faire ? Alors je les croyais. Que les rieurs en aient pour leur argent.

J'étais orphelin. Mon grand-père m'avait élevé mais il avait déjà un pied dans la tombe. Pour résumer une longue histoire, disons qu'on m'a confié à un boulanger. Ne me demandez pas ce qui se passait chez lui. Chaque jeune fille, chaque ménagère qui venait cuire une fournée de petits gâteaux aux œufs ou une marmite de nouilles essayait de me faire croire des bêtises au moins une fois. « Gimpel, au ciel il y a une foire. » « Gimpel, le rabbin a donné naissance à un veau de sept mois. » « Une vache a volé au-dessus du toit et a pondu des œufs en cuivre. » Un jour, un étudiant de *yeshiva* venu acheter une galette m'a dit, « Gimpel, tu es là à sortir tes pains du four et voilà que le Messie est arrivé. Les morts ont ressuscité.

— Comment est-ce possible ? ai-je demandé. Je n'ai pas entendu le *shofar*.

— Tu es sourd ? » a-t-il répondu et les autres se sont mis à crier, « nous l'avons entendu, nous l'avons entendu ».

Au même moment voilà qu'arrive Raytse, la marchande de chandelles, et de sa grosse voix rauque elle crie : « Gimpel, ton père et ta mère sont sortis de leur tombe et ils te cherchent. »

J'aurais pu répondre, « rien de tout cela n'est vrai ». Mais les gens continuaient à parler à tort et à travers, aussi j'ai mis ma veste et je suis sorti. Comment savoir ? Peut-être que c'était arrivé. Qu'est-ce que j'avais à perdre en allant jeter un coup d'œil ? Oh là là, quel concert de hurlements ! Je me suis juré de ne plus jamais croire personne. Mais ce n'était pas facile. Ils me troublaient tous tellement que je ne savais plus quoi penser.

Je suis allé consulter le rabbin. Il m'a dit : « Il est écrit, "mieux vaut être naïf toute une journée que méchant une heure". Ce n'est pas toi qui es bête, ce sont les autres qui le sont. Parce que celui qui ridiculise un de ses frères a perdu le monde à venir. »

Malgré tout, la fille du rabbin, elle aussi, s'est moquée de moi. Au moment où je sortais du bureau de son père, elle m'a dit, « As-tu embrassé le mur ?

— Non, ai-je répondu, pourquoi ?

— Parce qu'il y a une loi qui veut que quand on va chez le rabbin, on embrasse le mur. »

Cela ne me coûtait rien, aussi j'ai embrassé le montant de la porte et elle en a pleuré de rire. Encore une blague à laquelle avait cru Gimpel.

J'ai eu envie d'aller vivre dans une autre ville. Mais c'est à peu près à ce moment-là que les gens ont commencé à vouloir me marier. Vouloir ? Oh non, ils m'y ont obligé en ne cessant de me seriner le mot « mariage » à l'oreille. C'était déjà une femme – on m'a dit qu'elle était vierge. Elle boitait – on m'a affirmé qu'elle le faisait exprès, pour mieux mettre en valeur sa beauté. Elle avait un petit bâtard, on me

jurait que c'était son frère. J'ai crié, « assez, je n'irai pas sous le dais nuptial avec cette putain ». Les autres m'ont répliqué : « continue à parler comme cela et on te traînera devant le rabbin. Tu auras une amende pour avoir osé dire du mal d'une excellente fille juive ». Je voyais bien que je n'échapperais pas à leurs griffes. Alors j'ai pensé, l'homme, celui qui commande dans le ménage, ce serait moi. Si elle est d'accord là-dessus, cela ne marchera peut-être pas si mal. On ne traverse jamais la vie sans se blesser en route.

Quand j'allai lui rendre visite dans sa mesure en torchis construite sur du sable, toute la troupe me suivit comme si j'étais un montreur d'ours. Ils s'arrêtèrent quand même une fois arrivés devant son puits, peu désireux d'entamer la bagarre avec elle car Elke avait la langue bien pendue. J'entrai. Des cordes sur lesquelles séchait du linge étaient tendues d'un mur à l'autre. Pieds nus, agenouillée devant un baquet, Elke était en train de laver. Elle portait une robe de velours. Ses cheveux étaient tressés comme ceux d'une chrétienne et enroulés en deux grosses tresses autour de sa tête. En la voyant, j'eus le souffle coupé.

Évidemment, elle savait qui j'étais. Elle me dévisagea et dit, « donc le voici, le naïf. Attrape un tabouret et pose tes fesses ».

Je lui exposai tout, sans rien lui cacher. Je demandai : « dis-moi la vérité, es-tu vierge ? Ce petit coquin de Yekhiel, est-il vraiment ton frère ? Et n'essaie pas de te moquer de moi, je suis orphelin.

— Je suis orpheline moi aussi, répondit-elle. Et celui qui essaie de se moquer de toi, qu'on lui torde le bout du nez. Mais je ne veux pas que la communauté s' imagine qu'elle peut faire de moi ce qui lui plaît. J'exige une dot de cinquante gulden et un beau trousseau. Si je ne les obtiens pas, on peut m'embrasser là où je pense. »

Comme vous voyez, elle avait son franc-parler. Je dis : « D'habitude, c'est la fiancée qui apporte la dot, pas le fiancé.

— Pas de discussion, répondit-elle. C'est oui ou c'est non. Si ça ne te plaît pas, retourne d'où tu viens. »

Je me suis dit, il ne sortira pas de pain de cette pâte. Mais notre communauté n'était pas pauvre. On lui donna tout ce qu'elle demandait et le mariage eut lieu.

Cela coïncida avec une épidémie de dysenterie et la cérémonie se déroula près du cimetière, à côté de la cabane où on lavait les cadavres. L'assistance s'enivra. Tandis qu'on rédigeait le contrat, j'entendis le rabbin demander, « la fiancée est-elle divorcée ou veuve ? » et la femme du bedeau répondit, « les deux ». Cela me fit mal. Mais que pouvais-je dire ? Ou faire ? M'enfuir de sous le dais nuptial ?

On chanta et on dansa. Une vieille femme vint se trémousser devant moi. Elle serrait contre son ventre un morceau de pain blanc. L'amuseur se mit tout à coup à réciter la prière, « Dieu plein de

compassion ». Les écoliers jetaient à tout le monde des têtes de chardon, comme à Tisha b'Av.

Il y avait beaucoup de cadeaux. Une planche à pâtisserie, un pétrin, un seau, des balais, des louches, toutes sortes de choses pour la maison. Soudain je levai la tête et vis deux gaillards qui apportaient un berceau. « Pourquoi un berceau ? » ai-je eu envie de demander. « Ne t'inquiète pas », fut la réponse. « Ça servira un jour. » Ils avaient raison. Cela allait servir. Je comprenais maintenant que je m'étais laissé avoir. Mais essayons de voir les choses autrement : qu'est-ce que j'avais perdu ? Autant attendre et voir venir. Je me dis, « une ville tout entière ne peut pas être devenue folle ».

2.

Ce soir-là, je m'approchai du lit de ma femme mais elle ne me laissa pas y entrer. « Qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes mariés.

— Je suis impure, répondit-elle.

— Mais c'est impossible. Hier, les musiciens-t-ont accompagnée au bain rituel.

— Aujourd'hui n'est pas hier et hier n'est pas aujourd'hui. Si ça ne te plaît pas, tant pis pour toi. »

Pour résumer les choses, je vous dirai simplement que j'attendis. À peine cinq mois plus tard, elle avait les premières douleurs. Tout Frampol riait dans mon dos – mais qu'aurais-je dû faire ? Elle souffrait terriblement, griffait les murs. « Gimpel, criait-elle, je meurs. Pardonne-moi. »

La maison était pleine de femmes en train de faire bouillir des seaux d'eau, comme si on allait laver un cadavre. Les hurlements d'Elke devaient s'entendre jusqu'au ciel. Finalement, j'allai à la synagogue réciter des psaumes. C'était ce qui pouvait faire le plus de plaisir aux moqueurs. J'étais dans mon coin en train de prier, et eux, ils secouaient la tête, « allez, vas-y, continue, prier n'a jamais rendu une femme enceinte ». L'un d'eux alla même jusqu'à me glisser un brin de paille dans la bouche. « C'est ce que mangent les bêtes », dit-il. En fait, il n'avait pas tellement tort.

Enfin, grâce à Dieu, elle donna naissance à un fils.

Le vendredi soir, le bedeau s'adressa à l'assistance, à la synagogue, et déclara : « le riche reb Gimpel invite la congrégation au grand complet à célébrer la circoncision ». Les gens éclatèrent de rire. Le sang me monta au visage. Mais que pouvais-je faire ? C'était à moi que revenait la charge de tout organiser. La moitié de la ville arriva en courant. Il y avait tellement de monde qu'on n'aurait pas pu faire entrer une épingle de plus. Des femmes apportèrent des pois chiches

au poivre et quelqu'un alla chercher un tonnelet de bière à la taverne. Je bus et mangeai avec les autres, acceptai les félicitations. Puis le bébé fut circoncis et je lui donnai le nom de mon père – qu'il repose en paix.

Quand le dernier invité fut parti et que je me retrouvai seul avec la jeune mère, celle-ci passa la tête entre les rideaux du lit :

« Gimpel, pourquoi ne dis-tu rien ? Un de tes navires aurait-il fait naufrage avec toute sa cargaison ?

— Et que devrais-je dire ? répondis-je. Tu t'es vraiment bien moquée de moi. Si ma mère avait vécu pour voir ce que tu as fait, elle serait morte une seconde fois.

— Tu es fou ou quoi ?

— Comment peux-tu ridiculiser ainsi ton mari ?

— Mais qu'est-ce que tu veux dire ? répondit-elle. Quelles bêtises t'es-tu fourrées dans la tête ? »

Je sentis que c'était le moment de mettre les choses au point :

« Est-ce une façon de traiter un orphelin ? Ton enfant est un bâtard.

— Sors-toi cette idée ridicule du crâne, rétorqua-t-elle, c'est ton enfant.

— Comment peut-il être mon enfant étant donné qu'il est né à peine plus de dix-sept semaines après notre mariage ?

— Eh bien, me dit-elle, c'est un enfant né au septième mois. »

Je répondis :

« Sept mois ? Il est né au cinquième. »

Elle s'empressa de me raconter l'histoire de sa grand-mère qui accouchait toujours au cinquième mois et justement elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Elle me jura que tout ce qu'elle disait était vrai avec une telle force de persuasion et de tels serments qu'on aurait cru un paysan s'il avait parlé ainsi à la foire. Pour être franc, je ne la crus pas une minute. Mais quand j'en parlai le lendemain matin au maître d'école, il me dit que des choses semblables sont mentionnées dans la Guemarah. « Adam et Ève étaient deux en se couchant et quatre en se relevant. » Puis il ajouta : « Chaque femme est l'arrière-petite-fille d'Ève. » Alors, en quoi Elke était-elle pire qu'Ève ? D'une façon ou d'une autre, on me faisait avaler n'importe quelle histoire. Et si on examine les choses de près, qui sait ? Les chrétiens ne disent-ils pas de Jésus qu'il n'avait pas de père du tout !

Je commençai à oublier mon chagrin. J'adorais le gosse et il me le rendait bien. Dès qu'il me voyait, il agitait ses petites mains pour que je le prenne dans mes bras. Quand il avait mal ou qu'il pleurait, personne ne pouvait le calmer, sauf moi. Je lui achetai un anneau en os pour faire ses dents et un petit bonnet brodé de fils d'or. Il y avait

tout le temps quelqu'un qui lui jetait le mauvais œil et je courais chercher des amulettes pour le conjurer.

À cette époque, je travaillais comme un bœuf. Quand il y a un bébé, les dépenses grimpent tout de suite. Et puis, pourquoi mentir ? Je ne détestais pas Elke... Elle jurait après moi, m'accablait de reproches mais, voyez-vous, je ne me lassais jamais d'elle. Oh, l'énergie qu'elle avait ! Et il suffisait qu'elle me regarde avec ses grands yeux pour que je devienne idiot. Et ce flot de paroles qui ne s'interrompait guère... De la lave en feu, mais qui me ravissait. J'aurais embrassé chacun des mots qu'elle me disait. Des mots qui pouvaient vous percer le cœur, mais même couché tout seul dans mon coin, près du poêle, j'en redemandais.

Le soir, en plus du pain noir, je lui apportais un pain blanc que je tressais spécialement pour elle. Toujours pour elle, je volais ce qui me tombait sous la main, une tranche de gâteau, des macarons, des raisins secs, des amandes. Puisse cela ne jamais m'être compté, mais j'ouvrais les marmites du shabbat que les ménagères apportaient à la boulangerie et dans le *tcholent*, je prenais un morceau de viande, quelques pommes de terre, une tête de ceci, une patte de cela, tout ce que je pouvais trouver. Elke mangeait tout. Elle devint ronde et belle.

En semaine, je ne dormais pas à la maison. Quand je venais la retrouver et que je m'approchais d'elle, le vendredi soir, elle avait toujours une bonne excuse : une sensation de brûlure dans la poitrine, une douleur au côté, une quinte de toux, une crise de hoquet. Ou alors des histoires de femmes. Ne me demandez pas quoi. J'en perdais patience.

En plus du reste, il y avait ce petit bâtard, ce soi-disant frère, qui devenait grand et s'était mis à me frapper. Quand je voulais répondre, elle me disait de telles horreurs que la tête m'en tournait Dix fois par jour, elle menaçait de divorcer. N'importe qui à ma place serait parti. Mais c'est dans ma nature de souffrir en silence. Et puis, que faire ? Dieu nous a donné des épaules pour porter des fardeaux.

Un soir, un accident se produisit à la boulangerie. Le four explosa et il y eut un début d'incendie. Comme je n'avais plus rien à faire, je décidai de rentrer à la maison. Je me disais, « pourquoi ne pas dormir chez moi un jour de semaine, pour changer ? ». Comme je ne voulais pas réveiller le bébé, je pénétrai dans la grande pièce sur la pointe des pieds. Arrivé à la porte de la chambre, j'entendis, me sembla-t-il, deux ronflements, l'un, léger, et l'autre pareil au bruit que fait un bœuf quand on l'égorge. Ça ne me plut pas du tout. J'approchai du lit et ce que je vis me bouleversa : il y avait un homme couché à côté d'Elke. À ma place, un autre aurait hurlé au point que la moitié de la ville serait arrivée en courant. Mais moi je pensai, « à quoi bon troubler le sommeil du petit ? Quelle faute ce moineau a-t-il commise ? »

Bon, je retournai donc à la boulangerie et allai me coucher sur des sacs de farine, incapable de fermer l'œil jusqu'à l'aube et agité comme si j'avais la fièvre. « Cela suffit, me disais-je, je me laisse avoir depuis trop longtemps. Il y a une limite à tout, même à la naïveté de Gimpel. »

Le matin, j'allai consulter le rabbin, La ville fut vite en émoi. Le bedeau partit chercher Elke qui arriva, le bébé dans les bras. Et que croyez-vous qu'elle fit ? Elle nia, du début à la fin. « Il est devenu fou, déclara-t-elle, il a tout rêvé, tout imaginé. »

On cria après elle, on la mit en garde. On frappa sur la table. Mais elle n'en démordait pas : on portait contre elle une fausse accusation, cela lui faisait beaucoup de tort. Les bouchers et les maquignons prirent son parti. Un apprenti boucher s'approcha de moi et me prévint, « on t'a à l'œil ». Et voilà que le pauvre bébé s'était souillé... Comme cela se passait devant l'Arche d'Alliance, on fit sortir Elke. Je demandai au rabbin :

« Alors, que dois-je faire ?

— Tu dois divorcer tout de suite, me dit-il.

— Mais si elle refuse ?

— Envoie-lui un certificat attestant que tu le demandes.

— Bon, très bien, je vais réfléchir, répondis-je.

— Mais tu n'as pas besoin de réfléchir, tu ne dois plus rester sous le même toit qu'elle.

— Et si je veux voir l'enfant ? demandai-je.

— Que cette fille de rien s'en aille et ses bâtards avec elle ! »

Son verdict était que je ne devais plus jamais franchir le seuil de la maison d'Elke. Jamais ! Aussi longtemps que je vivrais !

Le jour, je n'y pensais pas trop. « Bon, me disais-je, il fallait bien que l'abcès crève. » Mais la nuit, couché sur mes sacs de farine, l'amertume venait, ils me manquaient tellement, elle et l'enfant. J'aurais voulu être fâché contre elle, mais c'est bien là mon problème, ce n'est pas dans ma nature de me fâcher. D'abord, pensais-je, c'est vrai que chacun d'entre nous peut faire une bêtise un jour ou l'autre. Peut-être que ce type, couché près d'elle, lui faisait les yeux doux, lui apportait des cadeaux. On sait qu'une femme a beaucoup de cheveux et guère de cervelle, donc il avait pu réussir à la séduire. Et puis, si elle niait avec tant de vigueur, c'est peut-être que je n'avais pas bien vu. Quelquefois, on croit apercevoir une forme, une silhouette, et si on s'approche, on réalise qu'il n'y a en réalité rien du tout. En ce cas, j'étais injuste à son égard. Et en retournant ces pensées dans ma tête, je me mettais à pleurer si fort que mes larmes trempaient la farine.

Un matin, je retournai chez le rabbin et lui dis que je m'étais trompé. Il était en train d'écrire avec une plume d'oie. Il me regarda et répondit qu'il reconsidérerait mon cas et consulterait d'autres rabbins.

Jusqu'à ce que leurs avis lui parviennent, je ne devais toujours pas m'approcher de ma femme. Mais j'étais autorisé à lui faire porter par l'intermédiaire d'un messenger de l'argent et de quoi manger.

3.

Il fallut neuf mois aux rabbins pour finir par s'entendre. Des lettres circulaient entre eux sans cesse. Je ne savais pas qu'on devait autant étudier la Torah pour une histoire comme la mienne. En attendant, Elke accoucha une nouvelle fois et ce fut une fille. Le samedi, j'allai à la synagogue demander une bénédiction pour la mère. On m'appela pour lire une portion de la Torah et je donnai au bébé le nom de ma belle-mère – qu'elle repose en paix. Parmi les clients de la boulangerie, ceux qui avaient la langue bien pendue eurent de quoi s'amuser. Tout Frampol rit de ma honte et de mon chagrin.

Mais de ce jour, je fis le vœu de croire tout ce qu'on me dirait. À quoi cela sert-il de ne *pas* croire ? Si aujourd'hui vous ne croyez pas votre femme, demain vous ne croirez pas en Dieu.

Par l'intermédiaire d'un des apprentis de la boulangerie qui habitait près de chez elle, j'envoyais tous les jours à Elke une miche de pain de seigle ou de froment. Parfois, quand je le pouvais, j'ajoutais un petit quelque chose, des crêpes, quelques biscuits, une tranche de gâteau au miel, ou un *beïquel*.

L'apprenti était un bon garçon. De temps à autre, il ajoutait quelque chose à ce que je lui remettais. Avant, il me taquinait tout le temps, me bourrait les côtes, faisait claquer ses doigts sous mon nez. Mais depuis qu'il allait chez moi, il était devenu très amical. « Hé, Gimpel, me disait-il, c'est une bonne épouse que tu as là, et deux beaux enfants. Tu n'en mérites pas tant.

— Que penses-tu des ragots qu'on colporte sur nous ? demandai-je.

— Ceux qui ont la langue trop longue, il faut bien qu'ils s'en servent dit-il. Ne te tracasse donc pas pour cela. Ce n'est pas plus important que le gel de l'hiver dernier. »

Un jour, le rabbin me fit appeler chez lui. Il me dit : « Es-tu bien sûr, Gimpel, de t'être trompé ?

— Mais oui, rabbin, bien sûr, répondis-je.

— Comment est-ce possible ? Tu as dit l'avoir vu de tes propres yeux.

— C'était sûrement une ombre.

— Une ombre ? Comment est-ce possible, l'ombre de quoi ?

— L'ombre d'une poutre.

— Bon, en ce cas, tu peux rentrer chez toi. Et celui que tu dois remercier, c'est le rabbin de Janov. Il a trouvé dans Maimonide une

règle obscure qui s'applique à ton cas. »

Je saisis la main du rabbin et l'embrassai. D'abord, j'eus envie de courir à la maison tout de suite. Pensez un peu ! Cela faisait si longtemps que je n'avais pas vu ma femme et mes enfants ! Puis je me dis, « mieux vaut retourner d'abord à mon travail et n'aller chez moi que le soir ».

Je ne dis rien à personne. Mais dans mon cœur, c'était la fête. À la boutique, les ménagères me taquinèrent comme d'habitude. Moi je pensais, « dites toutes les bêtises que vous voulez. La vérité est comme de l'huile sur l'eau. Si Maimonide a dit que c'était *cachère*, alors c'est cachère ».

Ce soir-là, après avoir couvert la pâte pour qu'elle lève bien, je pris ma ration de pain, remplis un sac de farine tamisée et me dirigeai vers notre maison. La lune était pleine. Les étoiles avaient un éclat miraculeux. J'avançais, précédé de mon ombre. On était en hiver et une neige fraîchement tombée recouvrait le sol. J'avais envie de chanter mais il se faisait tard et je ne voulais pas réveiller les gens tout le long du chemin. Je pensai un instant me mettre à siffler mais me souvins que c'est défendu la nuit parce que cela pourrait attirer des démons. Aussi je me tus, mais continuai à marcher de plus en plus vite. Dans les cours des chrétiens, des chiens aboyaient. Je me disais, « allez-y, aboyez, à en perdre la voix, vous êtes des chiens tandis que moi, je suis un homme marié à une femme respectable et le père de beaux enfants ».

Comme j'approchais de ma maison, mon cœur se mit à battre plus vite, comme celui d'un voleur. Ce n'est pas que j'avais peur, mais il cognait tout de même fort. Enfin, on n'y pouvait rien. Doucement je soulevai le loquet de la porte et j'entrai. Elke dormait déjà. Je m'arrêtai pour regarder le berceau. Les volets étaient fermés mais un rayon de lune filtrait quand même et, à sa lueur, je vis le visage de la petite fille. Je l'aimai aussitôt, comme ça, tout de suite. J'aurais voulu l'embrasser de la tête aux pieds. Puis je m'approchai du lit et que croyez-vous que je vis ? Elke couchée à côté de l'apprenti. Soudain, le clair de lune disparut. J'avais le vertige. Mes mains et mes jambes tremblaient. Je claquais des dents. Le pain que je portais m'échappa des mains et tomba. Ma femme se réveilla et dit :

« Qui est là ?

— C'est moi, murmurai-je.

— Gimpel ? Mais comment est-ce possible ? Tu n'as pas le droit !

— Le rabbin a dit que je pouvais revenir », répondis-je, tremblant comme une feuille.

« Écoute, Gimpel, dit-elle, sors, va dans l'étable voir la chèvre. Je crois qu'elle ne va pas bien. »

J'ai oublié de vous dire que nous avons une chèvre. En entendant

qu'elle était malade, je ressortis dans la cour. C'était une gentille bête. Je me sentais très proche d'elle, un peu comme si elle avait été une personne.

À tâtons, j'allai jusqu'à l'étable et ouvris la porte. La chèvre était fermement plantée sur ses quatre pattes. Je lui tâtai le corps, les pis, je touchai ses cornes. Tout allait bien. « Elle a dû trop manger d'écorce, pensai-je. Bonsoir, ma biquette, lui dis-je, porte-toi bien. » Et elle me répondit par un long « mêêêh », comme si, dans son langage à elle, elle me disait merci.

Je retournai dans la maison et vis que l'apprenti avait décampé.

« Où est parti le gamin ? demandai-je.

— Gamin ? Quel gamin ? répondit ma femme.

— Tu sais très bien de qui je veux parler. L'apprenti. Il dormait à côté de toi.

— Que ce que j'ai rêvé cette nuit et la nuit d'avant te démolisse la tête, le corps et la vie ! dit Elke. Un esprit mauvais s'est emparé de toi et te brouille la vue. Misérable ! s'exclama-t-elle, sors d'ici, monstre, brute ! Crétin ! Sors, sinon je crie jusqu'à ce que tout Frampol soit sorti du lit ! »

Et avant que je puisse réaliser ce qui m'arrivait, son frère caché dans l'alcôve près du poêle bondit sur moi et me flanqua un tel coup de poing que je crus avoir la nuque brisée. Je compris que les choses risquaient de très mal tourner pour moi et je tentai de me raisonner : « ne fais pas de scène. Tu as vraiment besoin de te faire la réputation de quelqu'un qui voit des fantômes. Personne ne voudra plus toucher à tes pains ». Bon, en bref, je la calmai. « Ça va, me dit-elle, viens te coucher et qu'une charrette t'écrase. »

Le lendemain matin, je pris l'apprenti à part et lui demandai : « Explique-moi un peu » et vous imaginez la suite. « Bon, qu'est-ce que tu as à me répondre ? »

Il me dévisagea comme si je venais de tomber du toit : « Tu sais, me déclara-t-il, à ta place, j'irais voir un docteur ou un guérisseur. J'ai bien peur, ajouta-t-il, que tu n'aies la cervelle fêlée. Mais bon, je ne le répéterai à personne. Bouche cousue, je te le promets. » Et on en resta là.

Pour résumer une longue histoire, je vécus plus de vingt ans avec ma femme. Elle me donna six enfants, quatre filles et deux garçons. Bien des choses se passèrent, au fil de ces années, mais je refusai de voir ou d'entendre ce qui ne m'aurait pas semblé tout à fait normal. Je croyais, j'avais confiance. Le rabbin me dit un jour, « tant mieux pour toi. Il est écrit que le juste vit de sa foi ».

Puis brusquement, ma femme tomba malade. Au début, ce n'était pas grand-chose, une petite grosseur à un sein. Mais on comprit vite que ses jours étaient comptés. Je dépensai une fortune pour elle. J'ai

oublié de vous dire que j'avais désormais ma boulangerie à moi et qu'à Frampol on me considérait comme un homme riche. Le docteur venait chaque jour. Et je fis appeler tous les guérisseurs de la région en consultation. On essaya les impositions de mains, puis les ventouses, puis les sangsues. Je convoquai même un docteur de Lublin, mais c'était trop tard.

Avant de mourir, Elke m'appela près de son lit et me dit, « Gimpel, pardonne-moi.

— Qu'y a-t-il à te pardonner ? répondis-je, tu as été une bonne et fidèle épouse. »

Elle dit : « malheur à moi, mon pauvre Gimpel. Je t'ai terriblement trompé toutes ces années. Je veux mourir la conscience en paix. Mais tu dois quand même bien savoir que les enfants ne sont pas de toi ? »

Si on m'avait tapé sur la tête avec une poutre, je n'aurais pas été plus assommé :

« Mais de qui sont-ils ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Il y en a eu tant.. Mais ils ne sont pas de toi. »

Et tandis qu'elle parlait, sa tête roula sur le côté, ses yeux devinrent vitreux et elle mourut. Un sourire errait encore sur ses lèvres pâles. Il me sembla que même dans la mort elle disait, « j'ai trompé Gimpel. C'est tout ce que j'ai fait dans ma courte vie ».

4.

Une nuit, après les sept jours de deuil, alors que je somnolais sur des sacs de farine, l'Esprit du Mal apparut devant moi. Il me dit :

« Gimpel, pourquoi dors-tu ?

— Et que devrais-je faire ? Manger des beignets ? répondis-je.

— Si le monde entier te trompe, alors tu dois le tromper à ton tour.

— Mais comment ?

— Mets de côté un seau d'urine tous les jours et verse-la dans la pâte quand elle est prête à gonfler. Ainsi, les grands malins de Frampol se nourriront d'immondices.

— Mais alors... Que m'arrivera-t-il dans l'autre monde ? demandai-je.

— Il n'y a pas d'autre monde, dit-il, on t'a raconté des contes de fées.

— Bon, dis-je, et Dieu ?

— Il n'y a pas de Dieu non plus.

— Qu'y a-t-il, en ce cas ?

— Un immense borbier. »

Il était là, devant moi, le Malin lui-même, avec sa barbiche de

chèvre, ses cornes, ses longues dents et sa grande queue. En entendant ce qu'il me disait, j'aurais voulu l'attraper mais je dégringolai de mes sacs de farine et faillis me casser une côte.

Il se trouve qu'au même instant, j'eus à satisfaire un besoin naturel, et là, devant moi, il y avait le pétrin rempli de pâte. C'était presque comme si on me disait, « allez, vas-y, fais-le ». En bref, je me laissai tenter. À l'aube, mon apprenti arriva. À ses côtés je pétris la pâte, formai les miches, les saupoudrai de graines de carvi et les enfournai. Puis il s'en alla et je m'assis sur un tas de chiffons, près du poêle, « Eh bien, me dis-je, ça y est, tu t'es vengé, Gimpel, de toutes les insultes dont on t'a abreuvé. » Dehors, le froid mordait, mais dans la boulangerie, il faisait chaud. Les braises du four me brûlaient le visage. Ma tête s'alourdissait et je finis par m'endormir.

Je rêvai et vis soudain Elke, enroulée dans son linceul. Elle m'appelait :

« Gimpel, qu'as-tu fait ?

— C'est ta faute », dis-je et je me mis à pleurer.

Elle me répondit :

« Pauvre naïf ! Si Elke t'a trompé, cela ne veut pas dire que tout le reste est mensonge. En réalité, je n'ai jamais trompé que moi. Et je le paie cher, Gimpel. On ne vous épargne rien là où je suis. »

Je regardai son visage, il était noir comme du charbon. Puis je me réveillai, un peu hagard. Je sentais que tout était pesé sur la même balance. Un faux pas, un seul et je risquais de perdre le monde à venir. Mais Dieu me vint en aide. J'empoignai la pelle et sortis les miches du four l'une après l'autre. Puis je les emportai dans la cour et creusai un grand trou dans le sol gelé.

Mon apprenti revint alors. « Patron, me dit-il, que faites-vous donc ? » Il était devenu pâle comme un mort.

« Ne t'inquiète pas pour moi », répondis-je, et j'enterrai les pains tandis qu'il me regardait, effaré. Puis je rentrai chez moi, sortis mon petit magot de sa cachette et partageai l'argent entre mes enfants. Je leur dis :

« Cette nuit, j'ai vu votre mère. Elle est devenue toute noire, la pauvre. »

Ils étaient tellement stupéfaits qu'ils ne pouvaient articuler un mot.

« Au revoir, dis-je, et faites comme si Gimpel n'avait jamais existé.

»

J'enfilai mon caftan court et mes bottes. D'une main je pris un sac avec mon châle de prière et de l'autre, ma canne. J'embrassai la *mezouzah* et partis.

Quand les gens me virent dans la rue, ils furent tout surpris : « Où vas-tu donc ? me demandèrent-ils.

— De par le monde », répondis-je. Et c'est ainsi que je quittai

Frampol.

Depuis, j'ai erré à travers tout le pays et de braves gens ont pris soin de moi. Les années ont passé. Je suis devenu vieux, mes cheveux sont gris. J'ai entendu bien des histoires, bien des mensonges. Mais plus le temps passe et plus je comprends que le mensonge n'existe pas. Si telle chose n'arrive pas à Hotzmakh, alors ce sera à Grunman. Et si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain, ou dans un an, ou même dans cent ans. Quelle différence cela fait-il ?

Souvent, en écoutant tel ou tel récit, je pensais, « c'est impossible, cela n'a pas pu se passer » et puis, un an ou deux après, c'était devenu vrai. Même une histoire complètement inventée peut avoir une signification bien à elle. Vous vous demandez, pourquoi telle personne a imaginé ceci et telle autre cela ?

Comme je vais mendier chez les gens et que je mange à la table d'étrangers, on me demande souvent de raconter quelque chose, sur des fantômes, des démons, des magiciens, des moulins à vent.. Les enfants me courent après, « Grand-père, dis-nous une histoire ». Quelquefois, ils me précisent laquelle, et j'obéis, pour leur faire plaisir. Un jour, un petit garçon bien potelé m'a fait observer : « mais grand-père, c'est toujours la même que tu répètes ! » Et il avait raison.

Ce que je vous dis est également vrai des rêves. Cela fait maintenant bien des années que j'ai quitté Frampol mais dès que je m'endors, j'y suis à nouveau. Et qui croyez-vous que je vois ? Elke. Elle est agenouillée devant le baquet de linge, exactement comme le premier jour, mais maintenant, son visage est radieux. Ses yeux brillent comme ceux d'une sainte et elle prononce des mots étranges. Quand je m'éveille, j'ai tout oublié, mais pendant le rêve, je me sens bien. Elle répond à mes questions et tout ce qu'elle me dit est vrai. Je pleure et je la supplie, « emmène-moi avec toi ». Elle me réconforte, « sois patient, Gimpel, cela finira par arriver ». Parfois elle me serre contre elle, m'embrasse et pleure avec moi. Quand je me réveille, je sens encore ses lèvres et le goût de sel de ses larmes.

Aucun doute, ce monde-ci est celui du mensonge, mais il n'est qu'à un pas de celui de la vérité. Devant la porte de la maison des pauvres où je me trouve, il y a la planche sur laquelle on lave les morts. Le fossoyeur a sa bêche toujours prête. La tombe attend. Les vers ont faim. Mon linceul est roulé dans mon sac. Un autre mendiant aura bientôt ma paillasse. Si Dieu le veut, quand mon heure arrivera, je partirai gaiement. Peu importe ce que je vais trouver là-bas, tout y sera vrai, sans complications, sans mépris, sans ridicule. Dieu soit loué, là-bas, même Gimpel ne peut pas être trompé.

Le Tueur de Femmes

Je viens de Turbin et, là-bas, nous avions un tueur de femmes. Pelte était son nom. Il avait eu quatre épouses et, puisse cela ne pas être retenu contre lui, il les expédia toutes dans l'autre monde. Ce que les femmes pouvaient bien lui trouver, je n'en sais rien. Il était petit, lourdement charpenté, les cheveux gris, la barbe en désordre, avec des yeux globuleux injectés de sang. Le seul fait de le regarder donnait le frisson. Quant à son avarice, vous n'auriez rien pu imaginer de tel. Hiver comme été il portait le même caftan ouatiné et les mêmes bottes de cuir. Pourtant, il était riche. Il possédait une maison en briques de bonne taille, une réserve pleine de sacs de grain et une autre maison en ville. Il avait chez lui une armoire en chêne dont je me souviens encore aujourd'hui. Elle était tapissée de cuir et cerclée de cuivre par mesure de sécurité en cas d'incendie. Pour empêcher les voleurs de s'en emparer, Pelte l'avait fait fixer au sol avec d'énormes clous. On racontait qu'il y rangeait une vraie fortune. Malgré cela, je ne comprends pas comment une femme pouvait accepter d'aller avec lui sous le dais nuptial. Les deux premières avaient au moins l'excuse de venir de familles très pauvres. La première, pauvre petite âme, était orpheline et il la prit telle quelle, sans la moindre dot. La seconde, puisse-t-elle reposer en paix, était veuve et ne possédait rien non plus, même pas une chemise de rechange, si vous me pardonnez l'expression. De nos jours, les gens parlent d'amour. Ils s'imaginent qu'autrefois les hommes étaient des anges. Sottises. Tout lourdaud qu'il était, Pelte tomba amoureux fou d'elle, ce qui fit ricaner la ville entière. Il avait déjà plus de quarante ans, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, de dix-huit ans à peine, peut-être même moins. En bref, de bonnes âmes servirent d'intermédiaires, des parents à elle prirent l'affaire en main et le mariage eut lieu.

Tout de suite après, la jeune femme commença à se plaindre qu'il se comportait bizarrement. On colportait de drôles d'histoires – que Dieu ne me punisse pas pour ce que je vais vous dire. Pelte ne semblait avoir que mépris pour sa petite épouse. Le matin, avant qu'il aille prier à la synagogue, elle lui demandait : « qu'aimerais-tu pour ton déjeuner, de la soupe ou du bortsch ? » Il répondait, mettons, « de la soupe ». Puis il rentrait à l'heure du repas et se plaignait : « ne t'avais-je pas dit, du bortsch ? » Elle rétorquait : « mais non, tu voulais de la soupe ! » Alors il criait : « dis tout de suite que je suis un menteur ! » Et avant qu'elle ait eu le temps de dire ouf, il s'emparait d'un bout de pain et d'une gousse d'ail et repartait en courant vers la

synagogue afin de manger là-bas. La pauvre courait après lui en pleurant, « attends, je vais te faire du bortsch, ne me ridiculise pas devant tout le monde ! ». Mais il ne se retournait même pas. À la synagogue, les jeunes gens en train d'étudier lui demandaient, « mais comment se fait-il que vous veniez ici pour déjeuner ? ». Il répondait, « ma femme m'a jeté dehors ». En bref, il la mena droit au tombeau avec ses caprices. Quand on conseilla à la malheureuse de divorcer, il menaça de s'enfuir et de l'abandonner. Une fois, d'ailleurs, il partit pour de bon et on le rattrapa sur la route de Yanov, près du péage. Elle comprit qu'elle était perdue et alla simplement s'étendre sur son lit. Puis elle mourut. « C'est lui, la cause de ma mort, avait-elle eu le temps de chuchoter, mais que cela ne se retourne pas contre lui. » La ville entière fut en émoi. Les bouchers et quelques jeunes voulurent aller donner une bonne leçon à Pelte mais la communauté ne le permit pas. Après tout, c'était un homme riche. Les morts sont avec les morts, comme on dit, et ceux que la terre engloutit sont bientôt oubliés.

Des années passèrent et il ne se remariait pas. Peut-être n'en avait-il pas envie, peut-être aucun parti ne lui convenait-il. Toujours est-il qu'il restait veuf. Les femmes jasaient. Il devint encore plus avare qu'avant. Et il était si mal soigné de sa personne que c'en était dégoûtant. Il ne mangeait de la viande que le samedi. Tout juste des bas morceaux. Le reste de la semaine, il se nourrissait de légumes secs. Il faisait cuire lui-même son pain, avec du maïs et de l'orge. Il n'achetait jamais de bois mais sortait la nuit avec un sac pour ramasser les copeaux tombés par terre près de la boulangerie. Il avait deux grandes poches à son caftan et tout ce qui traînait, il le mettait dedans : des os, des bouts d'écorce, des ficelles, des brindilles. Il allait cacher cela dans son grenier, où il entassait son butin. « On ne sait jamais de quoi on risque d'avoir besoin », disait-il. Il avait étudié, imaginez-vous, et pouvait à l'occasion citer les livres saints. Mais en règle générale, il parlait peu.

Chacun pensait qu'il vivrait désormais seul pour le reste de sa vie quand soudain se répandit la terrible nouvelle qu'il était fiancé à Finkl, la fille de reb Falik. Comment vous décrirais-je Finkl ? C'était la plus jolie fille de la ville, issue de la meilleure famille. Son père, reb Falik, était un homme important. On racontait qu'il faisait relier ses livres en soie. Quand on conduisait une future épousée au bain rituel, les musiciens s'arrêtaient sous ses fenêtres et lui jouaient un air, Finkl était sa fille unique. Il y avait eu six autres enfants mais elle seule avait survécu. Reb Falik la fiança à un riche jeune homme de Brod, comme il n'y en a pas un sur un million, érudit, sage, un véritable aristocrate. Je ne l'ai vu qu'une seule fois tandis qu'il passait dans la rue, avec ses papillotes bouclées, son caftan brodé, ses belles chaussures et ses bas blancs. Un teint de lait. Mais le destin prit un

tour imprévu. Immédiatement après les Sept Bénédictions, au cours de la cérémonie du mariage, il s'effondra. On appela Zishe le Guérisseur, qui lui posa des sangsues, mais que faire contre le sort ? Reb Falik envoya immédiatement une carriole à Lublin pour en ramener un docteur, mais Lublin, c'était loin et avant qu'on ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, le jeune homme était mort. Toute la ville pleura, comme à Yom Kippour pendant le Kol Nidre. Le vieux rabbin – qu'il repose en paix – prononça l'éloge funèbre. Je ne suis qu'une pauvre pécheresse et pas bien savante, mais je me rappelle encore aujourd'hui ses paroles. « Il avait commandé du noir et reçu du blanc... » commença-t-il. C'est une allusion à la Guemarah, au passage où il est question d'un homme qui a commandé des pigeons, mais là, le vieux rabbin – la paix soit avec lui – faisait allusion au costume noir que porte un homme le jour de son mariage et au linceul blanc. Même les ennemis de la famille de reb Falik pleurèrent. Nous, les filles, nous trempions nos oreillers la nuit. Finkl, la délicate Finkl, si gâtée, avait tant de chagrin qu'elle en perdit la parole. Sa mère n'était plus de ce monde et son père ne survécut pas longtemps. Finkl devint l'héritière de toutes ses richesses mais à quoi bon tant d'argent ? Elle ne voulait entendre parler de personne.

Brusquement, le bruit se mit à courir qu'elle allait épouser Pelte. C'était un jeudi soir glacé et tout le monde frissonna. « Cet homme est un démon ! s'exclama ma mère, il devrait être chassé de la ville ! » Nous, les jeunes, étions pétrifiées. D'habitude, je dormais seule, mais cette nuit-là je me glissai dans le lit de ma sœur. J'avais la fièvre. Plus tard, on sut que le mariage avait été arrangé par un homme qui se mêlait un peu de tout, quelqu'un de louche.

On disait qu'il avait emprunté la Guemarah de Pelte et trouvé un billet de cent roubles caché dedans. Quel rapport entre le billet et le mariage, je n'en sais rien, j'étais encore une enfant, à l'époque. Mais quelle différence cela fait-il ? Finkl dit oui. Quand Dieu veut punir quelqu'un, il lui ôte la raison. Des gens coururent chez elle, s'arrachèrent les cheveux en essayant de la dissuader, mais elle refusa de changer d'avis. Le mariage fut fixé au shabbat d'après Shavouoth. On dressa le dais nuptial devant la synagogue, comme c'est la coutume quand une vierge se marie. Mais nous, nous avions le sentiment de nous préparer à un enterrement. Je faisais partie d'une des deux rangées de jeunes filles qui tenaient des bougies à la main. C'était un soir d'été sans un souffle d'air, mais quand le fiancé arriva, les mèches vacillèrent. Je tremblais de peur. Les violonistes entamèrent un air de noces, mais cela ressemblait plutôt à une plainte qu'à de la musique. Le violoncelle pleurait. Je ne souhaite à personne d'entendre cela. À dire vrai, j'aimerais arrêter ici cette histoire. Cela risque de vous donner des cauchemars et je ne me sens pas capable de

continuer. Quoi ? Vous voulez absolument savoir la suite ? Très bien. En ce cas, il faudra me raccompagner chez moi. Ce soir, je ne veux pas rentrer seule.

2.

Où en étais-je ? Ah oui, Finkl se maria. On aurait plus dit une morte qu'une jeune épousée. Les demoiselles d'honneur durent la soutenir. Qui sait ? Peut-être avait-elle changé d'avis. Mais était-ce sa faute ? Tout est décrété là-haut. J'ai entendu parler une fois d'une jeune fille qui s'était enfuie au moment où elle arrivait sous le dais nuptial. Mais pas Finkl. Elle aurait préféré être brûlée vive plutôt que d'humilier quelqu'un.

Ai-je besoin de vous dire comment tout cela a fini ? Ne pouvez-vous pas le deviner ? Que tous les ennemis d'Israël périssent ainsi. Je dois dire que, cette fois, Pelte ne joua pas ses méchants tours habituels. Au contraire, il semblait vouloir consoler Finkl. Mais il ne pouvait inspirer qu'une noire mélancolie. Elle essaya de se plonger dans les tâches ménagères. D'autres jeunes femmes venaient la voir, il y avait chez elle beaucoup d'allées et venues, comme chez une accouchée. Ses amies lui racontaient des histoires, tricotaient auprès d'elle, cousaient, posaient des devinettes, n'importe quoi susceptible de la distraire. On commença même à dire que ce n'était peut-être pas un si mauvais mariage, après tout. Pelte était riche, il avait étudié. Et si au contact de Finkl il devenait un être humain comme les autres ? On pensait qu'elle serait rapidement enceinte et qu'avec un bébé, elle s'habituerait à son sort. N'y a-t-il pas des milliers de mariages mal assortis dans le monde ? Mais le destin en décida autrement. Finkl fit une fausse couche et eut une hémorragie. Il fallut faire venir un docteur de Zamosc. Il lui conseilla de s'occuper. Après, elle ne redevint pas enceinte et ses malheurs commencèrent. Pelte lui rendait la vie difficile, tout le monde le savait. Mais si on lui demandait, « que te fait-il donc ? », elle répondait simplement, « rien ». « En ce cas, pourquoi as-tu de tels cernes brun et bleu sous les yeux ? » Elle se contentait de dire, « je n'en sais rien moi-même ».

Combien de temps cela dura-t-il ? Plus qu'on ne l'aurait cru. Nous pensions tous qu'elle ne tiendrait pas un an, mais elle souffrit en fait pendant trois ans et demi. Elle s'éteignait comme une chandelle. Des gens de sa famille essayèrent de la convaincre d'aller aux eaux, mais elle refusa. Les choses en arrivèrent au point qu'on se mit à prier pour que tout cela finisse. On ne doit pas le dire, mais la mort vaut mieux qu'une vie pareille. Elle-même maudissait son sort. Avant de mourir, elle envoya chercher le rabbin pour lui dicter son testament. Elle

voulait sans doute laisser sa fortune à des œuvres charitables. Quoi d'autre ? Tout léguer à son assassin ? Mais là encore intervint le destin. Une fille se mit soudain à crier « au feu ! » et tout le monde courut mettre ses affaires à l'abri. Il s'avéra qu'il n'y avait pas le feu du tout. « Pourquoi as-tu crié ainsi ? » demanda-t-on à la fille. Elle expliqua que ce n'était pas elle, « on aurait dit que quelqu'un d'autre criait à l'intérieur de moi ». Pendant ce temps-là, Finkl mourut et Pelte eut tous ses biens en héritage. Il devenait ainsi l'homme le plus riche de la ville mais il trouva quand même moyen de marchander le prix de la tombe et réussit à le faire baisser de moitié.

Jusque-là, on ne l'avait pas appelé le Tueur de Femmes. Un homme peut être veuf deux fois, cela arrive. Mais désormais, il fut Pelte-le-Tueur-de-Femmes et les gamins le montraient du doigt. À la fin des sept jours de deuil, le rabbin l'envoya chercher : « Reb Pelte, lui dit-il, vous êtes maintenant l'homme le plus riche de Turbin. La moitié des boutiques de la place du marché vous appartiennent. Avec l'aide de Dieu, vous voilà quelqu'un d'important. Il est temps de changer de façon d'être. Combien de temps encore allez-vous vivre ainsi, à l'écart des autres ? »

Mais peu importe ce qu'on lui disait, rien ne semblait l'impressionner. Il répondait toujours à côté de la question qu'on lui posait. Ou alors il se mordait les lèvres et n'émettait pas un son. Autant s'adresser à un mur. Quand le rabbin comprit qu'il perdait son temps, il le congédia.

Un certain temps, Pelte se tint tranquille. Il avait recommencé à faire lui-même son pain et à ramasser des copeaux de bois et des brindilles pour son feu. Les gens l'évitaient comme la peste. Il ne venait que rarement à la synagogue. Personne ne s'en plaignait. Le jeudi, il faisait sa tournée, son livre de comptes à la main, pour encaisser ce qui lui était dû, capitaux ou intérêts. Il notait tout par écrit, sans jamais rien oublier. Si un marchand lui disait qu'il n'avait pas de quoi le payer et lui demandait de revenir un autre jour, il ne bougeait pas et restait planté là, les yeux lui sortant de la tête, jusqu'à ce que le malheureux finisse par lui remettre la somme, jusqu'au dernier groschen. Le reste de la semaine, il restait plus ou moins enfermé dans sa cuisine. Au moins dix ans passèrent ainsi, peut-être onze. Je ne me souviens pas. Il avait désormais près de soixante ans, peut-être plus. Personne ne lui proposa de se remarier.

Et puis il arriva quelque chose et c'est ce que je veux vous raconter. Je pourrais écrire un livre entier là-dessus, mais j'essaierai d'être brève. À Turbin vivait une femme qu'on appelait Zlateh la Garce. On disait aussi Zlateh la Cosaque. Cela vous permet d'imaginer quelle sorte de personne c'était. Ce n'est pas bien de colporter des ragots sur une morte, mais il faut reconnaître que personne n'était

plus vulgaire ni plus méchante. Elle vendait du poisson au marché, comme son défunt mari. J'ai honte de dire ce qu'elle faisait dans sa jeunesse : le trottoir, tout le monde le savait. Elle avait un bâtard quelque part. Avant, son mari travaillait à la maison des pauvres, où il battait et volait les malades. Comment il était brusquement devenu marchand de poissons, je n'en sais rien, mais cela n'a aucune importance. Le vendredi, ils s'installaient tous les deux sur la grand-place avec leurs paniers et insultaient les clients. Les jurons s'échappaient de leur bouche comme d'un sac percé. Si quelqu'un se plaignait parce que Zlateh trichait sur le poids, elle attrapait le poisson par la queue et flanquait un bon coup avec à la malheureuse ménagère. Plus d'une se vit arracher sa perruque. Une fois, Zlateh fut accusée de vol au point qu'elle alla chez le rabbin et fit un faux serment devant les bougies noires et la planche sur laquelle on lavait les cadavres : elle était innocente, cria-t-elle. Ce qui n'était pas vrai. Son mari s'appelait Eber, un drôle de nom. Il venait de l'autre bout de la Pologne. Il mourut et elle devint veuve. Elle était si méchante que pendant l'enterrement, elle ne cessa de hurler : « Eber, n'oublie pas d'emporter tous nos ennuis avec toi ! » Après les sept jours de deuil, elle reprit aussitôt sa place au marché. Comme c'était une vraie mégère qui s'en prenait à tout le monde, personne ne se gênait pour la provoquer. Une femme lui dit : « alors, Zlateh, tu ne vas pas te remarier ? » À quoi elle répondit, « pourquoi pas ? Beaucoup me trouveraient encore à leur goût ». Pourtant, c'était déjà une vieille sorcière. « Et qui épouseras-tu donc, Zlateh », lui demanda-t-on. Elle réfléchit un moment, puis dit, « Pelte ».

On crut que c'était une plaisanterie et tout le monde rit. Mais on se trompait, comme vous allez voir.

3.

Une femme lui dit : « mais voyons, c'est un Tueur de Femmes ! » Et Zlateh répondit, « dans ce cas, je suis une Tueuse de Maris bien pire encore. Eber n'était pas le premier ». Qui aurait pu dire combien de maris elle avait eus ? Elle n'était pas née à Turbin – le diable lui-même l'avait amenée là, depuis l'autre rive de la Vistule. Personne ne fit très attention à ce qu'elle avait dit ce jour-là, mais à peine une semaine plus tard, tout le monde comprit qu'elle ne parlait pas dans le vide. On ne réussit pas à savoir si elle avait envoyé un marieur ou arrangé les choses elle-même, toujours est-il que le mariage fut annoncé. La ville entière en rit – quelle jolie paire, le mensonge et la méchanceté réunis. Mais chacun pensait tout bas la même chose : « si Finkl vivait encore et voyait qui est sur le point de prendre sa place, elle en mourrait de

chagrin ». Les apprentis tailleurs et les petites couturières engageaient des paris : lequel des deux enterrerait l'autre. Les garçons disaient que personne ne pourrait venir à bout de Pelte mais les filles rappelaient que Zlateh avait quelques années de moins que lui et que personne, pas même le Tueur de Femmes, n'avait une chance de s'en tirer quand Zlateh ouvrait la bouche. Toujours est-il que le mariage eut lieu. Je n'y assistai pas. Vous savez que, quand un veuf épouse une veuve, on ne fait pas trop de cérémonie. Mais ceux qui y allèrent revinrent en disant qu'ils s'étaient bien amusés. La mariée portait ses plus beaux atours. Le samedi, elle apparut à la tribune des femmes, à la synagogue, coiffée d'un chapeau à plumes. Elle ne savait pas lire. Il se trouvait que ce jour-là, j'étais chargée d'accompagner une jeune épousée et Zlateh vint s'asseoir à côté de moi, à la place de Finkl. Elle jacassait sans arrêt au point que, de honte, je ne savais plus où me mettre. Et vous savez ce qu'elle disait ? Du mal de son mari. « Avec moi, il ne fera pas long feu », répétait-elle. Une vraie garce, pas de doute là-dessus.

Pendant un certain temps, personne ne parla plus tellement d'eux. Après tout, la ville avait d'autres sujets de préoccupation que cette racaille. Puis brusquement, ce fut un nouveau tollé. Zlateh avait engagé une petite servante, une jeune femme abandonnée par son mari. Et celle-ci racontait d'horribles histoires. Pelte et Zlateh se faisaient la guerre, une vraie guerre, et pas seulement eux, leurs destins, en quelque sorte. Il arrivait des choses bizarres. Une fois, alors que Zlateh était debout au milieu de la pièce, le lustre se décrocha et la manqua de très peu. « Ah, le Tueur de Femmes recommence ses méchants tours, dit-elle, je vais lui donner une leçon. » Le lendemain, Pelte traversait la place du marché. Il glissa, tomba dans un trou et faillit se rompre le cou. Désormais, chaque jour un nouvel événement se produisait. Une fois, le feu prit dans le conduit de la cheminée et la maison entière manqua bien de brûler. Une autre fois, la corniche de l'armoire tomba et frôla le crâne de Pelte. On voyait très clairement que l'un des deux devrait céder la place. Il est écrit quelque part que chaque homme est suivi par des démons, mille à sa gauche et dix mille à sa droite. Nous avions à Turbin un *melamed* qu'on appelait Itche l'Etranglé, un homme très intelligent qui connaissait bien « ces choses-là ». Il dit que c'était typiquement une guerre entre « eux » – les démons, naturellement. Au début, les choses ne se compliquèrent pas trop. C'est-à-dire que les gens parlaient, mais le méchant couple restait silencieux. Puis un jour, Zlateh arriva en courant chez le rabbin. Elle tremblait de la tête aux pieds. Elle se mit à hurler : « Je n'en peux plus ! Imaginez un peu : je prépare de la pâte à pain dans le pétrin et je la couvre pour qu'elle lève jusqu'au lendemain. Et voilà qu'en pleine nuit, qu'est-ce que je vois ? De la pâte plein mon lit. C'est lui,

rabbin, c'est lui qui a fait ça, il est bien décidé à avoir ma peau. » À l'époque, reb Eisele Teumim, un véritable saint, était rabbin de notre ville. Il ne put en croire ses oreilles. « Mais pourquoi un homme s'amuserait-il à jouer des tours pareils ? » demanda-t-il. « Pourquoi, c'est à moi que vous demandez pourquoi ? » se mit-elle à crier. « Envoyez-le chercher, qu'il vous raconte tout lui-même. » Le *shameess* partit et revint avec Pelte, qui, naturellement, nia tout. « Elle raconte des horreurs sur moi, s'exclama-t-il. Tout ce qu'elle veut, c'est se débarrasser de moi et s'emparer de mon argent. Elle a jeté un sort pour que l'eau envahisse la cave. J'étais descendu chercher un bout de corde et j'ai failli me noyer. En plus, elle a fait venir des quantités de souris. » Il affirma sous serment que, la nuit, Zlateh se mettait à siffler au lit et qu'aussitôt on entendait les cris des souris qui sortaient de leur trou. Il montra une cicatrice au-dessus de son œil, là, disait-il, où une souris l'avait mordu. Quand le rabbin finit par comprendre à qui il avait affaire, il dit : « Croyez-moi, il vaut mieux divorcer, c'est la meilleure solution pour tous les deux. » « Le rabbin a raison, approuva Zlateh, je suis d'accord, tout de suite, mais il faut qu'il me donne la moitié de ses biens. » « Je ne te donnerai même pas de quoi acheter une pincée de tabac, rugit Pelte. En fait, je vais te faire payer une amende ! » Il empoigna sa canne et voulut la frapper.

On eut du mal à le retenir. Quand le rabbin comprit qu'il n'arriverait à rien avec ces deux-là, il dit, « allons, partez, laissez-moi retourner à mes livres ». Et ils durent s'en aller.

À partir de là, la ville ne connut plus un instant de répit. On avait peur de passer devant leur maison. Les volets restaient toujours fermés, même le jour. Zlateh n'alla plus vendre de poissons au marché, elle et Pelte ne faisaient plus rien que se battre. Physiquement, c'était une géante. Elle se louait quelquefois chez les grands propriétaires de la région pour aller tendre des filets dans les étangs. En plein hiver, elle se levait au milieu de la nuit et n'allumait jamais le poêle, même pendant les pires gelées. « Le diable ne m'aura pas, disait-elle, je n'ai jamais froid. » Puis elle parut vieillir d'un seul coup. Son visage noircit et se rida comme celui d'une femme de soixante-dix ans. Elle allait de maison en maison demander conseil aux gens, souvent de parfaits étrangers. Une fois, elle vint chez ma mère – que la paix soit avec elle – et la supplia de la garder pour la nuit. Ma mère la dévisagea comme si elle avait été folle. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle. « J'ai peur de lui, dit Zlateh. Il veut se débarrasser de moi. Il fait des courants d'air dans la maison. » Elle ajouta que bien que les fenêtres fussent bouchées à l'extérieur avec de l'argile et à l'intérieur avec de la paille, le vent soufflait à travers les pièces. Elle jurait que son lit se soulevait d'un seul coup et que Pelte – pardonnez-moi de le dire – passait la moitié de la nuit aux cabinets.

« Mais pourquoi y reste-t-il si longtemps ? » demanda ma mère. « C'est là qu'il cache sa maitresse », répondit Zlateh. Je me trouvais ce soir-là dans l'alcôve et j'entendais tout. Pelte devait être en relation avec les Esprits impurs. Ma mère frémit : « Écoute-moi, Zlateh, dit-elle, accepte le divorce et sauve-toi, il y va de ta vie. Même si on m'offrait mon poids en or, je ne voudrais pas vivre sous le même toit qu'un individu pareil. » Mais une Cosaque ne cède pas aussi facilement. « Il ne me fera pas partir comme ça, dit Zlateh. Il doit d'abord accepter de me verser une pension. » Finalement, ma mère lui installa un lit sur le banc. Cette nuit-là, personne ne put fermer l'œil. Avant l'aube, Zlateh se leva et partit. Ma mère, qui ne réussissait toujours pas à dormir, alla allumer une veilleuse dans la cuisine. « Tu sais, me dit-elle, j'ai l'impression qu'elle ne sortira pas vivante de ses mains. Enfin, ce ne sera pas une grosse perte. » Mais Zlateh n'était pas Finkl, pas du genre à se laisser vaincre aussi facilement, comme vous allez le voir.

4.

Que fit-elle ? Je n'en sais rien. Les gens racontaient bien des histoires, mais on ne pouvait pas toutes les croire. En ville vivait une vieille paysanne nommée Cunégonde. Elle devait avoir au moins cent ans, peut-être même plus. Nous savions que c'était une sorcière. Elle avait le visage couvert de verrues et marchait presque à quatre pattes. Elle habitait une masure, à la sortie de Turbin, bâtie à même le sable et toujours pleine d'animaux, des lapins, des cochons d'Inde, des chats, des chiens, plus de la vermine partout. Des oiseaux entraient et sortaient par les fenêtres. Cela puait. Mais Zlateh commença à s'y rendre fréquemment et à y passer des journées entières. La vieille était experte à faire couler de la cire. Si un paysan était malade, il venait la voir, elle faisait fondre un morceau de cire qui dessinait d'étranges figures montrant quelle partie du corps souffrait – comme si cela servait à quelque chose.

On se mit à raconter que cette Cunégonde avait appris à Zlateh comment on jette un sort. Car Pelte changea soudain, il devint mou comme de la graisse d'oie. Zlateh exigeait qu'il mette la maison à son nom à elle et voilà qu'il loua une voiture à cheval pour aller à Lublin faire enregistrer le transfert. Puis elle commença à s'occuper des boutiques. Maintenant, le jeudi, c'était elle qui allait partout avec le livre de comptes. Elle exigea des augmentations. Les marchands criaient qu'ils allaient perdre jusqu'à leur chemise mais elle répondait, « en ce cas, faites-vous mendiant ». Une réunion eut lieu à laquelle Pelte fut convoqué. Il semblait si faible qu'il avait du mal à marcher. Il était complètement sourd. « Je n'y peux rien, dit-il. Tout lui

appartient. Si elle veut, elle peut me chasser de chez moi. » Elle l'aurait d'ailleurs volontiers fait, mais il n'avait pas terminé le transfert de ses biens. Ils se chamaillaient encore sur certains points. Les voisins racontaient qu'elle le laissait mourir de faim. Il venait à l'improviste chez les uns et les autres pour mendier un morceau de pain. Ses mains tremblaient. On voyait bien que c'était Zlateh qui commandait. Certains étaient contents, ils disaient que Pelte était puni pour avoir si mal traité Finkl. D'autres estimaient que Zlateh ruinerait la ville. Ce n'est pas rien que tant de richesses soient entre les mains d'un monstre pareil. Elle se mit à vouloir construire, à faire creuser des trous. Elle fit venir des ouvriers de Yanov qui commencèrent à mesurer les rues. Elle portait une perruque, avec des peignes en argent et se pavanait un sac et une ombrelle à la main, comme une véritable aristocrate. Elle surgissait chez les gens, tôt le matin, avant même qu'ils aient eu le temps de faire les lits et criait : « je vous flanquerai dehors, vous et vos misérables affaires ! Je vous ferai boucler à la prison de Yanov ! Je vous transformerai en mendiants ! » On tentait bien de l'amadouer, mais elle n'écoutait personne. Peu à peu, on comprit qu'il n'avait pas été sage de souhaiter un nouveau roi...

Un après-midi, la porte de la maison des pauvres s'ouvrit et Pelte entra, vêtu de haillons. Le concierge devint blême, comme un fantôme : « reb Pelte, s'exclama-t-il, que venez-vous faire ici ? » Pelte répondit, « ma femme m'a chassé ». En bref, il avait fini par lui donner tout ce qu'il possédait, jusqu'au dernier bout de chiffon, après quoi, elle l'avait jeté dehors. « Mais comment peut-on faire une chose pareille ? » demandèrent les gens, et il dit, « elle m'a jeté un sort. J'ai failli ne pas m'en tirer vivant ». Dans la maison des pauvres, ce fut un tollé général. Certains maudissaient Pelte : « comme si les riches n'étaient déjà pas assez riches, voilà qu'en plus ils viennent manger le pain des pauvres ! » D'autres affichaient une certaine sympathie. On finit par lui donner une botte de paille et il s'installa dans un coin. Toute la ville arriva en courant pour voir cela, moi y compris. Il était assis par terre, comme quelqu'un qui est en deuil, et vous dévisageait de ses gros yeux globuleux. On lui demandait : « mais qu'est-ce que vous faites là, reb Pelte, vous qui étiez un homme si important ? » D'abord, il ne répondit rien du tout, comme si personne ne lui adressait la parole, puis il déclara : « elle n'en a pas encore fini avec moi ». Les mendiants ricanèrent : « et que pourras-tu donc lui faire ? » Ils se moquèrent de lui. Mais ne concluez jamais trop vite. Vous savez ce que l'on dit, rira bien qui rira le dernier.

Pendant plusieurs semaines, Zlateh se comporta comme une véritable diablesse. Elle mit la ville sens dessus dessous. En plein milieu de la place du marché, près des boutiques, elle fit creuser un grand trou et engagea des hommes pour y gâcher de la chaux. On

apporta des troncs d'arbres et des tas de briques, si bien que personne ne pouvait plus passer. On arracha des toits et un notaire vint de Yanov établir la liste des possessions des locataires, Zlateh acheta une carriole attelée de deux chevaux fougueux et prit l'habitude de se promener tous les après-midi. Elle se mit à porter des souliers à bout pointu et laissa repousser ses cheveux. On la vit discuter avec des chrétiens dans leurs rues à eux. Elle prit chez elle deux chiens très méchants, de vrais tueurs, si bien que cela devint dangereux de passer devant sa maison. Elle ne vendait plus de poisson.

Pourquoi aurait-elle continué à le faire ? Mais par habitude, il lui en fallait près d'elle si bien qu'elle remplit des bacs entiers de carpes et de brochets. Elle avait aussi des poissons non cachère, des écrevisses, des grenouilles et des anguilles. On racontait qu'elle pourrait se convertir d'un jour à l'autre. Il paraît qu'à Pessah le prêtre était venu chez elle tout asperger d'eau bénite. Les gens redoutaient qu'elle ne donne des informations sur la communauté. Avec elle, on pouvait s'attendre à tout.

Et voilà qu'elle arriva en courant chez le rabbin : « rabbin, dit-elle, envoyez chercher Pelte. Je veux divorcer ». « Divorcer, mais pourquoi ? Vous voulez vous remarier ? » lui demanda-t-il. « Je ne sais pas, répondit-elle, peut-être que oui, peut-être que non. Mais je ne veux plus être l'épouse d'un Tueur de Femmes. Je suis même prête à lui verser une compensation. » Le rabbin convoqua Pelte qui arriva presque en rampant. La ville au complet s'était massée devant la maison. Le malheureux Pelte consentit à tout. Ses mains tremblaient comme s'il avait la fièvre. Reb Moïshe, le scribe, s'installa pour rédiger l'acte de divorce. Je m'en souviens comme si c'était hier, un petit homme avec des tics. Il découpa le papier avec un couteau, puis essuya sa plume d'oie sur sa calotte. On montra aux témoins où ils devaient signer. Mon mari, que la paix soit avec lui, était l'un d'eux, car il avait une jolie écriture. Confortablement installée dans un fauteuil, Zlateh suçait des bonbons. Ah oui, j'allais oublier de le dire, elle posa sur la table une somme de deux cents roubles. Pelte reconnut les pièces, il avait l'habitude de marquer son argent. Le rabbin demanda le silence, mais Zlateh se mit à se vanter devant les autres femmes, elle envisageait de se remarier avec un « riche propriétaire », mais « tant que le Tueur de Femmes est mon mari, je ne suis pas sûre de rester vivante longtemps ». Là-dessus, elle rit si fort que, dehors, tout le monde l'entendit.

Quand les préparatifs furent terminés, le rabbin entreprit de poser les questions traditionnelles au couple : « écoutez-moi, Paltiel, fils de Schnéour Zalman » – c'était sous ce nom qu'on appelait Paltiel pour « monter à la Torah » à la synagogue – « voulez-vous divorcer de votre femme ? ». Il ajouta autre chose, tiré de la Guemarah, mais je ne

saurais pas le répéter. « Dites oui », ordonna-t-il, « une fois, pas deux ». Pelte dit oui. On avait du mal à l'entendre. « Écoutez-moi, Zlateh Golde, fille de Yehuda Treitel, voulez-vous divorcer de votre mari, Paltiel ? » « Oui ! » rugit Zlateh, et au même instant elle vacilla et s'effondra par terre, évanouie. Je l'ai vue de mes propres yeux, je vous assure que c'est la vérité. J'ai eu le sentiment que mon cerveau explosait dans ma tête. J'ai cru que j'allais tomber, moi aussi. On se précipita pour ranimer Zlateh. Azriel le guérisseur arriva en courant et la saigna à deux ou trois endroits. Elle respirait encore, mais ce n'était plus la même, Dieu nous préserve. Elle avait la bouche tordue d'un côté avec un filet de bave qui en coulait, les yeux révoltés et le nez blanc comme celui d'un cadavre. On l'entendit murmurer : « le Tueur de Femmes ! Il a eu ma peau ! » Ce furent ses dernières paroles.

À l'enterrement, c'est presque une émeute qui eut lieu. Pelte d'un seul coup retrouvait sa superbe. Outre ses biens à lui, il avait désormais les siens à elle. Les bijoux à eux seuls valaient une fortune. La congrégation des enterrements exigea une grosse somme, mais Pelte ne voulut rien entendre. On eut beau crier après lui, l'injurier, le menacer d'excommunication, autant s'adresser à un mur ! « Je ne vous donnerai rien, elle peut aussi bien pourrir », dit-il. Et du coup, les fossoyeurs l'auraient laissée là où elle était, mais l'été commençait, il faisait déjà très chaud et les gens eurent peur d'une épidémie. Quelques femmes se dévouèrent pour laver le corps – avaient-elles le choix ? Comme personne ne voulait le porter jusqu'à la tombe, il fallut louer une voiture à cheval. Zlateh fut enterrée tout contre la clôture, avec les bébés mort-nés. Quand même, Pelte récita le *kaddish*. Cela, au moins, il le fit.

À partir de ce jour, le Tueur de Femmes resta seul. Les gens avaient tellement peur de lui qu'ils évitaient de passer devant sa maison. Les mères des jeunes femmes enceintes interdisaient qu'on prononce son nom si leurs filles ne portaient pas deux tabliers, un devant et un derrière. Les petits garçons, au *heder*, le disaient tout bas, mais en tortillant d'abord leurs franges rituelles autour de leurs doigts. Quant aux grands travaux de construction, ils furent abandonnés. On emporta les briques, on vola la chaux. La voiture et les chevaux disparurent, Pelte avait dû les vendre. L'eau des bacs s'évapora, les poissons moururent. Pelte avait un perroquet en cage, qui répétait « j'ai faim » en yiddish, et il finit par mourir, lui aussi.

Les volets de sa maison avaient été cloués, il ne les ouvrit plus jamais. Il n'allait même plus réclamer d'argent à ses locataires. Toute la journée, il somnolait ou ronflait, couché sur un banc. La nuit, il sortait ramasser des petits bouts de bois. Les jours de semaine, le boulanger lui faisait porter deux miches de pain et la boulangère lui achetait des oignons, de l'ail, des radis noirs et, quelquefois, un bout

de fromage. Il ne mangeait jamais de viande. Il ne venait plus à la synagogue le samedi. Comme il ne possédait même pas un balai, la poussière s'entassait chez lui. Des souris couraient partout, aussi bien le jour que la nuit, et des toiles d'araignée pendaient des poutres. Le toit fuyait et personne ne venait le réparer. Les murs commencèrent à se lézarder. Chaque mois ou presque, le bruit courait que le Tueur des Femmes n'allait pas bien, qu'il était malade ou mourant. À la congrégation des enterrements, on se frottait les mains d'avance. Mais rien ne se passait. Pelte vivait toujours. Il vécut si longtemps qu'à Turbin les gens commencèrent à avoir peur : et s'il vivait à jamais ? Pourquoi pas ? Il bénéficiait peut-être d'une bénédiction particulière. Ou alors l'Ange de la Mort l'avait oublié. Tout peut arriver.

Mais rassurez-vous, l'Ange de la Mort ne l'oublia pas. Quand cela arriva, je n'habitais plus Turbin. Il devait avoir cent ans, peut-être plus. Après son enterrement, on fouilla sa maison de fond en comble, mais on n'y trouva aucun objet de valeur. Les armoires étaient pourries. L'or et l'argent avaient disparu. Les billets s'envolèrent en poussière au premier courant d'air. On eut beau retourner les amoncellements de vieilleries, il n'y avait rien. Le Tueur de Femmes avait survécu à tout, à ses femmes, ses ennemis, son argent, ses biens, sa génération. Tout ce qui restait de lui – que Dieu me pardonne de dire cela –, c'était un tas de poussière.

À la lumière des bougies commémoratives

Au fur et à mesure que l'obscurité grandissait, le gel s'intensifia. Dans la maison d'étude, bien que le poêle eût été allumé, le givre dessinait des festons sur les vitres et des glaçons pendaient au rebord des fenêtres. Le bedeau avait éteint les lampes à huile, mais deux bougies commémoratives, dont une allumée depuis la veille, brûlaient dans la *menorah*, près du mur de l'est. On raconte qu'en observant les flammes, on peut tout savoir de ceux en mémoire de qui elles ont été allumées. Si elles vacillent, c'est que les âmes n'ont pas trouvé la paix. Et quand elles tremblent, tout semble trembler aussi, les pieds de la table, les poutres du plafond, les chaînes soutenant les lampes et même l'Arche sainte où sont sculptées des têtes de lion et les tables de la Loi. En été, si une mouche ou un moucheron tombent sur la mèche, cela fait crépiter la flamme – mais en hiver, il n'y a ni mouche ni moucheron.

Sur des bancs disposés de trois côtés du poêle, des mendiants se préparaient à passer la nuit. Mais ce soir-là, bien qu'il fût déjà minuit passé, ils ne trouvaient pas le sommeil. L'un d'eux, petit, couvert de taches de rousseur, les cheveux comme de la paille, la barbe rousse, le regard plein de colère, se coupait les ongles de pied avec un couteau de poche. Un autre, le visage large, les yeux bovins, les cheveux blancs semblables à des copeaux de bois surmontant sa grosse tête, faisait sécher les chiffons dont il emmaillotait ses pieds. Le troisième, grand, le visage noir comme une pelle de charbonnier sur lequel se reflétait le rougeoiement des braises, surveillait la cuisson de quelques pommes de terre. Un quatrième, l'allure brutale, la peau grêlée comme s'il avait eu la petite vérole, une grosseur sur le front et la barbe semblable à de l'étaupe sale, restait immobile, comme paralysé, les yeux fixés sur un pan de mur.

L'homme à la grosse tête parla le premier, crachant ses mots comme si sa langue était trop grande pour sa bouche. Il dit :

« Quel moyen a-t-on de savoir si un homme a été marié ? Si je vous affirme que je suis encore célibataire, qui pourra affirmer le contraire ?

— Que tu sois célibataire ou pas, quelle importance ? répondit le mendiant à la chevelure rousse. Crois-tu que le personnage le plus important de la ville te donnera sa fille en mariage ? Tu n'es qu'un vagabond et tu le resteras, pas moyen de faire autrement. Tu continueras à errer d'un bout à l'autre du pays, ton sac sur l'épaule. Comme moi, tiens. Autrefois, j'étais un artisan, j'étais sellier. Je faisais des selles pour les nobles. Mais après la mort de ma femme, je n'ai

plus été bon à rien. Je ne pouvais pas tenir en place, j'ai dû partir là où mes pas me portaient. Je suis devenu mendiant. »

De ses doigts qui ne réagissaient même plus à la chaleur, le plus grand tira une pomme de terre des braises.

« Quelqu'un en veut-il un morceau ? Moi je travaillerais si je trouvais quelque chose à faire. Mais un menuisier d'art, ça n'intéresse plus personne. Autrefois, tout sortait de nos mains, les coffrets à bijoux, les boîtes à *ethrog* pour les fêtes, les étuis pour la *meguillah* d'Esther. Je sculptais aussi des corniches d'armoire, des têtes de lit, des portes ouvragées. Une fois, une ville m'a commandé une Arche sainte pour la synagogue. Cela m'a pris deux ans. On venait de toute la région pour contempler mon œuvre. Mais aujourd'hui, on achète des choses faites n'importe comment, avec le minimum de décoration. Ce n'est pas moi, c'est mon père qui a voulu que je devienne menuisier. On l'était dans ma famille depuis cinq générations ! À quoi bon ? C'est un art qui se meurt. Et un jour, il ne m'est plus rien resté, je suis devenu mendiant. »

Pendant un certain temps, personne ne parla. L'homme aux cheveux roux avait fini de se couper les ongles. Il enveloppa dans un papier les rognures et deux minuscules morceaux de bois pris sous le banc et jeta le tout dans le feu. Le jour du Jugement, les échardes témoigneraient qu'il n'avait profané aucune partie de son corps, même insignifiante, en la traitant comme de l'ordure. Puis il regarda longuement le vagabond à la tumeur.

« Hé, toi qui-n'as-pas-de-nom, oui, toi ! Raconte-nous comment tu en es arrivé au même point que nous. »

Celui qu'il venait d'interpeller ainsi resta silencieux.

« Alors, tu es muet ?

— Non, je ne suis pas muet.

— Dans ce cas, pourquoi ne dis-tu rien ? Cela te coûte trop de parler ?

— Si on préfère ne rien dire, on ne dit rien.

— C'est comme si chaque mot lui coûtait une pièce d'or », fit remarquer le menuisier.

Le rouquin se mit à affûter son couteau sur le bord du poêle.

« Tu seras encore là pour le shabbat ? demanda-t-il à l'homme à la tumeur.

— Bien sûr.

— En ce cas, nous discuterons plus tard. Il fait froid, hein ? On entend le toit craquer. Certains racontent que tous les semis d'hiver ont gelé sous la neige. Cela veut dire qu'il y aura une famine.

— Oh, les gens disent n'importe quoi. Sous la neige, il ne fait jamais froid. Avant même que les grains ne commencent à germer, les riches propriétaires ont déjà vendu la récolte. Ce ne sont pas eux, ce

sont les marchands qui risquent de perdre de l'argent.

— Et comment en perdraient-ils ? Quand la récolte est mauvaise, les prix s'envolent et les bénéfices sont plus gros. C'est toujours le pauvre qui souffre le plus.

— Vous vous attendiez à quoi ? Tout le monde ne peut pas être riche, il faut bien qu'il y ait aussi des pauvres, rétorqua le mendiant roux. Mais il est évident que le pauvre est le plus à plaindre. Moi, ça m'est encore assez égal d'avoir faim les jours de semaine. Mais si c'est un avare qui vous héberge pour le shabbat, alors là, c'est vraiment dur. Si les repas du shabbat ne sont pas bien servis, vous avez faim pendant six jours de plus. Dans mon village, le *tcholent* est toujours abondant mais par ici, tout est maigre, même les desserts. »

L'homme à la tumeur se mit brusquement à parler :

« Voyons, on ne meurt pas de faim si facilement. On mange beaucoup, on mange un peu, comme on dit, l'estomac s'habitue. Moi, avec un bout de pain et un oignon, je suis content.

— On ne peut pas aller bien loin avec ça.

— Mais si, il suffit de vous mettre en marche et vos pieds vous suivent. Chez vous, vous faites ce que vous voulez, mais dès que vous quittez votre maison, il faut avancer, une ville aujourd'hui, une autre demain. Qui va veiller sur vous ? Moi, je gagnais bien ma vie, autrefois. J'avais un métier où l'on est sûr de ne jamais chômer. Je viens de Tzivkev et, là-bas, j'étais fossoyeur. Ce n'est qu'un petit village, mais on y mourait autant qu'ailleurs. J'enterrais les vieux, les jeunes... Il y avait bien une Congrégation des enterrements, mais ses membres étaient toujours en voyage à aller acheter dans des villages éloignés des soies de porc pour en faire des brosses. Je devais me charger de tout le travail. Il fallait laver les cadavres, coudre les linceuls. J'habitais une masure devant l'entrée du cimetière. Ma femme est tombée malade. Un jour j'ai compris qu'elle allait bientôt mourir. Elle a pris un peu de soupe – et puis c'était fini. Nous vivions ensemble depuis quarante ans, comme un couple de pigeons. Et voilà qu'elle se couche et qu'elle est morte. Je l'ai enterrée de mes mains. Les gens détestent les fossoyeurs. Mais de quoi nous blâme-t-on ? Je n'ai jamais eu envie de faire de mal à personne. Si ça ne tenait qu'à moi, les gens pourraient vivre autant qu'ils en ont envie. Enfin, c'est ainsi. Et quand ma propre femme est morte, c'est moi qui ai tout fait.

« On dit que les cadavres hantent les cimetières la nuit. Untel a vu un fantôme, tel autre des flammes, des silhouettes. Moi, en trente ans de métier, je n'ai jamais rien vu. J'entrais dans la synagogue au beau milieu de la nuit mais aucune voix ne m'a jamais appelé pour lire la Torah. Quand on meurt, tout est fini. Même s'il y a un au-delà, un cadavre n'est ici-bas qu'un tas de chair et d'os.

« De temps à autre, quelqu'un mourait qui était étranger à notre

village et son corps restait toute la nuit dans la pièce où on lave les morts. J'allumais deux bougies à ma tête et je récitais des psaumes. Mais combien de temps peut-on réciter des psaumes sans s'endormir ? Je sentais mes paupières se fermer. Alors j'allais m'étendre sur le banc pour somnoler un peu. Le vent éteignait les bougies et me voilà seul dans le noir avec un cadavre. Une fois, j'avais oublié de prendre avec moi mon oreiller bien bourré de foin. Il pleuvait et je ne pouvais pas aller le chercher chez moi. D'ailleurs je n'aurais pas voulu réveiller ma femme. Aussi, pardonnez-moi de vous raconter ça, j'ai pris le corps et je l'ai installé sous ma tête. Aussi sûr que nous sommes maintenant à la synagogue, je ne vous dis pas de mensonge.

— Eh bien, tout le monde ne serait pas capable d'en faire autant, dit le rouquin.

— Moi, je serais devenu fou de peur, dit l'homme à la grosse tête et aux yeux bovins.

— On ne devient pas fou aussi facilement. Auriez-vous peur d'une oie qu'on vient d'égorger ? Un corps humain, c'est comme une oie morte. Pourquoi croyez-vous qu'il faille veiller toute la nuit ? C'est pour empêcher les souris de s'approcher.

« Comme je vous le disais auparavant, je gagnais bien ma vie. Mais après la mort de ma femme, je me suis senti très seul. Nous n'avions pas eu d'enfant. Les marieurs me proposaient des partis, mais comment peut-on laisser une étrangère prendre la place de quelqu'un avec qui on a vécu si longtemps ? D'autres en seraient capables, pas moi. J'allais tout le temps contempler sa tombe. Une fois, un marieur a envoyé une femme chez moi. Elle a tout de suite commencé à balayer. Elle n'était censée venir que pour faire connaissance mais quand je l'ai vue empoigner le balai, ça m'a donné la nausée. Depuis mon veuvage, j'avais appris à faire cuire des pommes de terre. Je savais même préparer mon pain le vendredi matin. Mais sans une épouse, on n'a personne à qui parler. Oui, j'étais très seul mais il me restait quelques économies. Je pouvais donner aux pauvres. La charité, mes frères, c'est encore ce qu'il y a de mieux. »

2.

« Mais comment es-tu devenu un vagabond ? demanda l'homme à la barbe rousse.

— Chut ! Cela ne sert à rien de se bousculer, sinon on gâche tout. Je vous ai déjà dit qu'on ne doit pas avoir peur d'un cadavre. Maintenant, écoutez mon histoire. Il y a environ cinq ans, une épidémie se déclara dans notre région. Tous les automnes, il y en a qui tuent les petits enfants. Ils meurent comme des mouches de la petite

vérole, de la rougeole, de la scarlatine et du croup. Une fois, j'en ai enterré huit le même jour. Ce n'est pas un gros travail. On n'a même pas besoin d'un linceul, un morceau de tissu fera l'affaire. On creuse un trou – et c'est fini. Quant à la toilette des corps, cela va vite. Évidemment, les mères pleurent – elles sont toutes les mêmes. Cette fois, l'épidémie touchait les adultes – car il s'agissait du choléra. Ils avaient des crampes dans les jambes et les frictionner à l'alcool ne servait à rien. Ils vomissaient, ils avaient de la diarrhée, les symptômes habituels. Même le barbier, qui faisait aussi office de guérisseur, en mourut. Quelqu'un partit pour Zamosc chercher un docteur, mais il tomba malade en route et mourut en arrivant à l'auberge. Eh oui, l'Ange de la Mort faisait sa récolte...

« Je me transformai en Congrégation des Enterrements à moi tout seul, car les autres membres n'osaient plus revenir au village. Accompagné d'un muet, j'allais de maison en maison chercher les cadavres et je les emportais aussitôt. Chez nous, presque toutes les familles vivent dans une seule pièce et on ne doit pas laisser les morts avec les malades. Ah, c'était une dure période. Comme il fallait laver les corps et confectionner les linceuls, on ne pouvait pas les enterrer tous le jour même. La pièce qui faisait office de morgue était pleine. La nuit, j'allumais des bougies et je m'asseyais pour réciter des psaumes. Une fois, il y a eu neuf cadavres en même temps, cinq hommes et quatre femmes. Je n'avais pas tout à fait assez de draps pour les recouvrir. En période d'épidémie, tout est sens dessus dessous.

« Et savez-vous que ceux qui sont morts du choléra font de drôles de grimaces ? J'ai dû attacher le menton d'un jeune homme qui avait l'air de rire. Mais il a quand même gardé son expression. Une femme semblait en train de crier. Il faut dire qu'elle avait beaucoup crié quand elle était en vie.

« D'ordinaire, les cadavres deviennent vite froids, mais ceux qui ont eu le choléra restent tièdes. Le front est chaud quand on le touche. Les autres nuits, je parvenais toujours à dormir un peu, mais cette fois-là, je n'ai pas pu fermer l'œil.

« On dit qu'un fossoyeur ne connaît pas la pitié. C'est absurde. Mon cœur saignait pour ces pauvres jeunes gens. Pourquoi leur vie devait-elle être si courte ? Dehors, il pleuvait à verse. On était au mois de *Chewan* et pourtant il y avait du tonnerre et des éclairs comme en été. Le ciel pleurait. Les quelques tombes que j'avais creusées furent inondées.

« Parmi les cadavres, il y avait celui d'une jeune fille de dix-sept ans, la fille d'un cordonnier, qui était déjà fiancée. Son père, Zelig, ressemblait mes bottes. Il avait trois fils, mais elle était sa préférée, sa fille unique. Comme toute la famille était malade, je ne pouvais pas

laisser le corps dans la maison. Avant de l'emporter, je passai une plume sous ses narines – rien ne bougea. À la morgue, je recouvris le cadavre d'une toile à sac. La jeune fille avait encore les joues colorées mais, comme je vous l'ai dit, les morts du choléra ont l'air en vie. "Père du ciel, dis-je, pourquoi ces malheureux méritaient-ils cela ? Les parents attendent des années avant de connaître vraiment le bonheur avec leurs enfants – et avant même qu'ils s'en rendent compte, tout est fini."

« Tandis que je cantilais les psaumes, le sac posé sur la jeune fille sembla bouger un peu. Je me dis que mon imagination me jouait un tour. Un cadavre ne bouge pas. Je repris les psaumes – et voilà que la toile s'agite à nouveau. Vous devez avoir compris que ce n'est pas facile de me faire peur. Mais là, un frisson me courut tout le long de l'échine. Je tentai de me raisonner : une souris devait tirer sur le sac. Au même instant, il glissa par terre. Le cadavre relevait la tête et j'entendis une voix haleter, "de l'eau ! de l'eau !" »

« Aujourd'hui je sais à quel point j'ai été bête. Elle vivait encore. Les morts ne demandent pas à boire. Elle avait dû tomber en catalepsie. Mais j'ai eu une telle frayeur que je suis sorti en courant de la morgue en hurlant au secours. Je courais si vite que j'ai failli me casser une jambe. Je continuai à crier, mais personne ne m'entendait. Le cimetière était loin du village et il pleuvait très fort. Je m'exclamai, "Ecoute, ô Israël !" suivi de tout ce qui me passait par la tête. J'arrivai enfin aux premières maisons, mais les gens avaient peur d'ouvrir quand je cognais aux volets. J'imagine qu'on me croyait subitement devenu fou. Finalement plusieurs garçons bouchers et des voituriers s'éveillèrent et vinrent à ma rescousse, une lanterne à la main. Tandis que nous reprenions le chemin de la morgue, ils se moquaient de moi : "Getz", disaient-ils – je m'appelle Getz –, "tu devrais avoir honte de toi. C'est la peur qui t'a fait voir des choses. Tout le monde va rire de toi". Ils prenaient l'air malin, mais je voyais bien qu'ils n'étaient pas plus rassurés que moi.

« Dans mon village, dès qu'il pleut, l'eau envahit tout. Nous pataugions jusqu'aux genoux, complètement trempés. Et ce n'est pourtant pas très intelligent de prendre froid pendant une épidémie.

« En entrant dans la pièce qui faisait office de morgue, nous avons vu la jeune fille, les bras écartés, couchée sur le dos. La toile à sac avait glissé par terre. Nous l'avons frictionnée, secouée, mais elle était vraiment morte. Mes compagnons redoublaient de moqueries à mon égard. Vous savez comment sont les garçons bouchers. J'ai juré qu'elle était recouverte du sac, qu'elle avait dû le jeter en essayant de s'asseoir – ils me disaient que j'avais tout imaginé. Un mirage, une vision, un rêve, voilà ce que j'avais eu. Je faisais figure d'imbécile. Mais l'heure n'était pas à la discussion. Ils voulaient tous rentrer chez

eux. J'ai allongé les bras et les jambes de la malheureuse, posé la toile une fois de plus et recommencé à réciter les psaumes. Mais je sursautais tout le temps. J'ai avalé une bonne gorgée d'eau-de-vie – j'en gardais toujours une bouteille à portée de main, mais cela ne m'aidait pas. D'un œil, je lisais les psaumes, de l'autre je surveillais les cadavres. Si une chose pareille peut arriver, comment être sûr de quoi que ce soit ? Le vent s'efforçait d'éteindre les bougies. Je tenais ma boîte d'allumettes à la main car je ne voulais à aucun prix me retrouver seul dans le noir, pas même pour une minute. J'ai été heureux quand le jour s'est levé.

« J'ai oublié de vous dire que nous n'avons rien raconté aux parents de la jeune fille. Ils auraient été horrifiés. Qui sait, d'ailleurs, peut-être pouvait-on la sauver ? Seulement voilà, c'était trop tard. Je n'avais qu'une envie, quitter la ville dès le lendemain. Mais on ne peut pas s'enfuir au beau milieu d'une épidémie. Je ne voulais en tout cas plus rester seul à veiller les morts. Aussi j'engageai le muet pour qu'il me tienne compagnie. À vrai dire, il ne faisait que dormir, mais au moins, c'était une présence.

« Maintenant, chaque fois que je creusais une tombe, que je lavais un corps, je pensais à la petite morte et cela me tourmentait. Je la revoyais se redressant, je l'entendais demander "de l'eau ! de l'eau !". La nuit, elle hantait mes rêves. Toutes sortes d'idées me venaient : peut-être n'avait-elle pas été la seule. Peut-être d'autres cadavres s'étaient-ils réveillés dans leur tombe. Je regrettais plus que tout d'avoir enterré ma femme le jour même de sa mort. Jusque-là, je n'avais jamais eu peur de regarder un mort en face. Vous savez ce qu'on dit : on oublie ce qu'on sait dans un pareil moment. Mais moi, que savais-je donc ? Rien ! Maintenant, quand on m'apportait un nouveau mort, je ne le regardais pas. J'avais toujours l'impression qu'il allait me faire un clin d'œil, essayer de me dire quelque chose sans y parvenir. L'hiver était venu et, dehors, le vent soufflait en rafales. Cela me faisait penser aux sept sorcières qui s'étaient pendues. Et désormais, j'étais tout seul, le muet n'avait pas voulu rester. Mais ce n'est pas facile de quitter un travail. La nuit, dans mon lit, je me retournais dans tous les sens, incapable de trouver le sommeil.

« Une fois, à minuit, j'ai senti qu'on me grattait l'oreille – pas à l'extérieur, dedans. Je me suis réveillé et j'ai entendu la voix de ma femme. Elle murmurait, "Getz !". J'ai dû rêver. Les morts ne parlent pas. J'ai l'oreille délicate. Je peux supporter beaucoup de choses, mais pas qu'on me touche l'oreille. Comme vous le savez, c'est tout près du cerveau. Le vent soufflait moins fort. Maintenant, écoutez-moi bien. J'ai allumé une chandelle, je me suis habillé, j'ai fourré dans un sac du linge, un manteau, une miche de pain et je suis parti au beau milieu de la nuit, sans dire au revoir à personne. La ville me devait un mois

de salaire, mais tant pis. Je ne suis même pas allé une dernière fois sur la tombe de ma femme, comme j'aurais dû le faire. J'ai tout abandonné et je me suis mis en route.

— Sans argent ?

— J'avais quelques roubles dans une bourse.

— Tu avais peur à ce point-là ? demanda le mendiant roux.

— J'étais plutôt complètement bouleversé. J'ai essayé de devenir marchand, mais je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail. De quoi un homme a-t-il besoin ? D'un peu de pain, d'un verre d'eau. Les gens sont plutôt généreux dans l'ensemble.

— Et ton oreille ? Tu as encore entendu ta femme ?

— Non. Je me suis bourré l'oreille de coton.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas prendre froid, c'est tout. »

Les vagabonds restèrent silencieux. On entendait le feu crépiter dans le poêle. Le premier à parler fut l'homme à la grosse tête :

« Si cela m'était arrivé à moi, je serais tombé raide mort.

— Si on est destiné à vivre, on vit.

— Peut-être qu'après tout, c'était réellement ta femme, dit le menuisier.

— Et peut-être que tu es le rabbi de Lublin, répondit le fossoyeur.

— Peut-être essayait-elle de te dire quelque chose, dit le rouquin.

— Qu'aurait-elle bien voulu me dire ? Je ne l'ai jamais remplacée. »

La plus courte des deux bougies commémoratives s'éteignit. Dans la maison d'étude, il faisait sombre. Une odeur de mèche brûlée et de cire fondue flotta de la menorah jusqu'au mur de l'est. Lentement, en silence, les mendiants s'installèrent sur les bancs pour la nuit.

Le miroir

Il existe un piège aussi vieux que Mathusalem, aussi léger et impalpable qu'une toile d'araignée qui, jusqu'à aujourd'hui, a gardé toute son efficacité. Quand un démon est fatigué de courir après le passé ou de tourner en rond sur les ailes d'un moulin à vent, il a toujours la ressource de s'installer à l'intérieur d'un miroir. Là il attend, comme une araignée, précisément, en train de tisser ses fils et la mouche n'a aucune chance de lui échapper. Dieu a donné à la femme une bonne dose de vanité, surtout si elle est riche, jolie, stérile, jeune et donc assez seule et libre de son temps.

J'en découvris une qui répondait parfaitement à cette description dans le village de Krashnik. Son père était commerçant en bois. Son mari faisait flotter les troncs d'arbres sur le fleuve jusqu'à Dantzig. L'herbe poussait sur la tombe de sa mère. La jeune femme vivait dans une vieille maison pleine d'armoires en chêne, de coffres doublés de cuir et de bibliothèques chargées de livres reliés en soie. Elle avait deux servantes, une vieille qui était sourde et une jeune qui aimait un violoneux. Les autres ménagères de Krashnik portaient de lourdes bottes d'homme, broyaient le grain sur des meules en pierre, plumaient les volailles, faisaient la cuisine, mettaient les enfants au monde, assistaient aux enterrements. Inutile de dire que Zirel, jolie, raffinée – elle avait grandi à Cracovie –, ne trouvait pas grand-chose à dire à ses voisines. Si bien qu'elle préférerait se plonger dans ses recueils de chansons allemandes ou broder au petit point sur des coussins Moïse et Zipporah, David et Bethsabée, Assuérus et la reine Esther. Les jolies robes que lui achetait son mari restaient pendues dans une armoire. Ses perles et ses diamants ne sortaient pas de sa boîte à bijoux. Personne ne voyait jamais ses dessous en soie, ses jupons de dentelles, pas plus que sa chevelure rousse dissimulée sous une perruque, personne, pas même son mari. D'ailleurs, quand cela aurait-il été possible ? Certainement pas le jour et la nuit, il fait noir.

Mais il existait dans la maison de Zirel une petite mansarde qu'elle appelait son boudoir, agrémentée d'un miroir bleuté comme l'eau sur le point de se transformer en glace. Il était fendu au milieu. Sur son cadre doré, on avait sculpté des serpents et des roses entrelacés. Une peau d'ours s'étalait devant et, juste à côté, il y avait un fauteuil avec des accoudoirs d'ivoire et un gros coussin. Que pouvait-on imaginer de plus plaisant que de s'y asseoir nue, les pieds posés sur la peau d'ours, et s'y contempler tout à loisir ? Zirel avait la peau douce comme du satin, les seins gonflés comme des outres à vin, de longs cheveux retombant sur ses épaules et les jambes fines comme les pattes d'une

biche. Elle pouvait rester là des heures entières à s'émerveiller de sa beauté. Elle verrouillait soigneusement la porte, puis l'imaginait s'ouvrant pour livrer passage à un prince ou à un chasseur, à moins que ce ne fût un chevalier ou un poète. Car tout ce qui est caché veut être révélé au grand jour, chaque secret désire être percé, chaque amour se languit d'être trahi, tout ce qui est sacré doit être profané, le ciel et la terre conspirent pour tout détruire.

Eh bien moi, quand j'appris l'existence de ce petit morceau de choix, je décidai qu'il faudrait qu'il soit à moi. Je n'avais besoin que d'un peu de patience. Un jour d'été, alors que Zirel était plongée dans la contemplation du bout de son sein gauche, elle m'aperçut soudain dans le miroir – oui, c'était bien moi, noir comme de la poix, long comme un manche de pelle, avec des oreilles d'âne, des cornes de bouc, une bouche de grenouille, une barbiche de chèvre et les yeux écarquillés. Elle fut si surprise qu'elle en oublia d'avoir peur. Au lieu de s'exclamer, « Écoute, ô Israël ! », elle éclata de rire.

« Comme tu es laid ! dit-elle.

— Comme tu es belle ! » répondis-je.

Le compliment lui plut.

« Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Ne crains rien, dis-je, je suis un lutin, pas un démon. Mes doigts n'ont pas d'ongles, ma bouche pas de dents, mes bras s'étendent à volonté, mes cornes sont malléables comme de la cire. Mon seul pouvoir, c'est celui de ma langue. Mon métier consiste à amuser les gens et je suis venu te distraire parce que tu es seule.

— Et où étais-tu avant ?

— Dans ta chambre, derrière le poêle, là où chante le grillon et où grignote la souris, entre une guirlande de fleurs séchées et une vieille branche de saule.

— Et que faisais-tu ?

— Je te contemplais.

— Depuis quand ?

— Depuis ta nuit de nocces.

— Et de quoi te nourris-tu ?

— Du parfum de ton corps, de l'éclat de tes cheveux, de la lumière de tes yeux, de la tristesse de ton visage.

— Oh, flatteur ! s'exclama-t-elle. Qui es-tu ? Que fais-tu là ? D'où viens-tu ? Que cherches-tu ? »

J'inventai une histoire. Mon père, dis-je, était un forgeron et ma mère une succube. Ils avaient forniqué sur un tas de cordes pourries à la cave et j'étais leur bâtard. J'avais d'abord vécu chez les diables, sur le mont Seïr, caché dans une taupinière. Mais quand on découvrit que mon père était un homme, on me chassa. À partir de là, je n'avais plus jamais eu de foyer. Les diablesses m'évitaient parce que je leur

rappelais les fils d'Adam. Les filles d'Ève voyaient en moi le diable. Sur mon passage, les chiens aboyaient et les enfants pleuraient. De quoi avaient-ils peur ? Je ne faisais de mal à personne. Mon seul désir, c'était de contempler de jolies femmes – les contempler et discuter avec elles.

« Discuter ? Mais pourquoi ? Celles qui sont belles ne sont pas toujours sages.

— Au Jardin d'Éden, les sages servent de repose-pieds aux belles.

— Mon professeur m'a appris le contraire.

— Et que savait-il donc ? Les auteurs de livres n'ont pas plus de cervelle qu'une puce. Ils se contentent de se singer les uns les autres. Si tu veux savoir quelque chose, c'est à moi que tu dois le demander. La sagesse ne s'élève pas plus haut que le premier des sept ciels dont parle la kabbale. Après, c'est le règne de la luxure. Ne sais-tu pas que les anges n'ont rien dans la tête ? Les séraphins jouent au sable comme de petits enfants. Les chérubins ne savent pas compter. Dieu lui-même s'amuse. Il tue le temps en tirant le Léviathan par la queue et en se faisant lécher par le Taureau sauvage.

— Oh, tu te moques de moi ?

— Si tout ceci n'est pas vrai, qu'une corne me pousse sur le nez. Cela fait longtemps que j'ai épuisé tous mes mensonges. Il ne me reste plus qu'à dire la vérité.

— Peux-tu engendrer des enfants ?

— Non, ma jolie, comme le mulet, je suis le dernier de ma lignée. Mais cela n'émousse pas en moi le désir. Je ne couche qu'avec des femmes mariées car les bonnes actions sont mes péchés. Les prières sont mes blasphèmes. Le mépris est mon pain quotidien, l'arrogance ma boisson préférée, l'orgueil la moelle de mes os. À part bavarder, il n'y a qu'une chose que je sache bien faire... »

Cela la fit rire, puis elle dit :

« Ma mère ne m'a pas élevée pour que je devienne la putain d'un diable. Va-t'en, sinon je te fais exorciser.

— Ne te donne pas cette peine, répondis-je. Je m'en vais. Je ne force jamais personne. *Auf wiedersehen...* »

Je m'évaporai comme un léger brouillard.

2.

Pendant sept jours, Zirel s'abstint de revenir dans son boudoir. Moi, je sommeillais à l'intérieur du miroir. Le piège avait été tendu, la victime était prête. Je la savais curieuse. En bâillant, je réfléchis à l'étape suivante. Séduirais-je la fille d'un rabbin ? Irais-je priver un jeune marié de sa virilité ? Arracherais-je la cheminée d'une synagogue ?

Ferais-je tourner en vinaigre le vin du shabbat ? Me glisserais-je dans la corne du bélier à Rosh Hashanah ? Rendrais-je un *hazzan* aphone ? Un lutin n'est jamais à court d'idées, surtout pendant la période des Fêtes austères, quand même les poissons se mettent à trembler dans les rivières. Et tandis que je rêvais de jus de lune et de graines de dinde, Zirel entra. Elle me chercha du regard dans le miroir mais sans me trouver car je me gardai bien de me montrer.

« J'ai dû rêver, murmura-t-elle. Ce devait être mon imagination... »

Elle ôta sa chemise et resta un moment immobile, toute nue. Je savais que son mari était en ville et qu'il avait couché avec elle la nuit précédente, bien qu'elle ne fut pas allée au bain rituel – mais comme dit le Talmud, « une femme préférera toujours une mesure de débauche à dix de modestie ». Zirel, fille de Roize Glike, me cherchait et ses yeux étaient tristes. Elle est à moi, à moi, me dis-je. L'Ange de la Mort était prêt, la fourche à la main. Un diligent diabolotin s'affairait à remplir le chaudron. Un pécheur, promu au rôle de domestique, entassait du petit bois. Tout était prêt, la tempête de neige, les charbons ardents, le crochet pour sa jolie langue, les pinces pour ses seins, la souris qui lui dévorerait le foie, le ver qui lui rongerait la vessie. Mais ma petite charmeuse ne soupçonnait rien. Elle se caressa le sein gauche, puis le droit. Elle contempla son ventre, examina ses cuisses, scruta ses doigts de pied. Allait-elle lire son livre ? Se limer les ongles ? Se peigner les cheveux ? Son mari lui avait apporté des parfums de Lenczye et elle sentait la rose et l'œillet. Un collier de corail, autre cadeau, entourait son cou. Mais qu'est donc Ève sans le serpent ? Et Dieu sans Lucifer ? Zirel se sentait pleine de désir. Comme une putain, elle m'appelait du regard. Les lèvres tremblantes, elle murmura une incantation magique :

« Vif est le vent, profond le fossé, noir le chat, viens, viens près de moi.

Fort est le lion stupide le poisson, sors de ton silence et prends-moi. »

Au dernier mot, j'apparus. Son visage s'illumina : « Te voilà enfin !

— J'étais parti, dis-je, mais je suis revenu.

— Où étais-tu ?

— Au pays des ombres, au palais de Rahab la putain, dans le jardin plein d'oiseaux dorés proche du château d'Asmodée.

— Si loin que ça ?

— Si tu ne me crois pas, ma précieuse, viens avec moi. Installe-toi sur mon dos, accroche-toi à mes cornes, je déploierai mes ailes et nous nous envolerons au-delà des montagnes.

— Mais je suis toute nue.

— Là-bas, personne ne s'habille.

— Mon mari se demandera ce que je suis devenue.

— Il le saura bien assez tôt.

— Combien de temps dure le voyage ?

— Moins d'une seconde.

— Quand reviendrai-je ?

— Ceux qui s'en vont là-bas ne veulent plus revenir.

— Et que ferai-je ?

— Tu iras t'asseoir sur les genoux d'Asmodée et tu tresseras les poils de sa barbe. Tu mangeras des amandes et tu boiras des nectars. Le soir, tu danseras pour lui. Tu auras des clochettes aux chevilles et les diables valseront avec toi.

— Et après ?

— Si mon maître est satisfait de toi, tu seras à lui. Sinon, un de ses favoris s'occupera de toi.

— Et le matin ?

— Là-bas, il n'y a pas de matin.

— Resteras-tu avec moi ?

— Grâce à toi, on me jettera peut-être un os à sucer.

— Pauvre petit diable, j'ai pitié de toi, mais je ne peux pas partir. J'ai un mari et un père. J'ai des bijoux d'or et d'argent, des robes, des fourrures. Mes talons sont les plus hauts de Krashnik.

— Dans ce cas, au revoir.

— Ne t'enfuis pas comme cela. Dis-moi ce que je dois faire.

— Enfin, te voilà raisonnable. Prépare une pâte avec la plus blanche des farines, ajoute du miel, du sang de tes menstrues, un œuf taché de sang, une mesure de graisse de porc, un peu de suif, un gobelet de vin du shabbat et fais cuire le tout sur la braise. Puis appelle ton mari, attire-le dans ton lit, fais-lui manger le gâteau confectionné de tes mains. Éveille son désir avec des mensonges et endors-le avec des blasphèmes. Dès qu'il commencera à ronfler, coupe-lui la moitié de la barbe et une papillote, vole son or, déchire le contrat de mariage. Ensuite va jeter tes bijoux sous la fenêtre du charcutier – ce sera mon cadeau de fiançailles. Avant de quitter la maison, lance des livres de prières sur le tas d'ordures et crache sur la mezousah à l'endroit précis où est écrit *shadal*. Puis viens tout droit me retrouver. Sur mes ailes je t'emporterai de Krashnik jusqu'au désert. Nous survolerons des champs pleins de champignons vénéneux, des bois peuplés de loups-garous, les ruines de Sodome où des serpents étudient, des hyènes chantent, des corbeaux prêchent et où les œuvres de charité sont entre les mains des voleurs. Là-bas, la laideur est beauté. Ce qui est tordu est droit. Les tortures deviennent des distractions et l'insulte vous exalte. Mais dépêche-toi, car notre éternité est brève.

— J'ai peur, petit diable, j'ai peur.

— Tous ceux qui partent avec nous ont peur. » Elle aurait voulu

me poser des questions, voir si j'allais me contredire, mais je m'envolai. Elle posa ses lèvres sur le miroir et elles ne touchèrent que le bout de ma queue.

3.

Son père pleura. Son mari s'arracha les cheveux. Ses servantes la cherchèrent partout, dans la réserve à bois, dans la cave. Sa belle-mère sonda la cheminée avec une pelle. Les porteurs d'eau et les bouchers fouillèrent les bois. À la nuit, on alluma des torches et on cria son nom que l'écho répercuta : « Zirel, où es-tu ? Zirel ! Zirel ! » On soupçonna qu'elle avait pu s'enfuir dans un couvent mais le prêtre jura sur le crucifix qu'il n'en était rien.

On envoya chercher un jeteur de sorts, puis une sorcière, une vieille chrétienne qui faisait couler de la cire. Un paysan qui retrouvait les disparus morts ou vifs à l'aide d'un miroir sans tain fut également convoqué. Un fermier prêta ses chiens de chasse.

Mais quand je tiens une proie, personne ne peut jamais me la reprendre. Je déployai mes ailes, et nous voilà partis. Zirel me parlait, mais je ne lui répondais pas. Une fois à Sodome, je tournai un moment au-dessus de la femme de Lot. Trois bœufs lui léchaient le nez. Lot était vautré dans sa caverne avec ses filles, ivre mort comme d'habitude.

Dans cette vallée des ombres qu'on appelle le monde, tout change sans cesse, mais chez nous, le temps s'est arrêté. Adam reste nu. Ève est pleine de désir, toujours sur le point d'être séduite par le serpent. Caïn tue Abel, la puce copule avec l'éléphant, le déluge tombe du ciel, les Juifs pétrissent la glaise en Égypte, Job gratte son corps couvert de plaies. Il continuera à le faire jusqu'à la fin des temps, mais sans jamais trouver le moindre soulagement.

Zirel aurait voulu me dire quelque chose, mais dans un battement d'ailes, je disparus. J'avais accompli ma tâche. J'allai m'étendre au sommet d'une falaise escarpée, les yeux aveugles comme ceux d'une chauve-souris. La terre était brune, le ciel jaune. Des diables, rangés en cercle, remuaient la queue. Deux tourterelles s'étreignaient et une pierre mâle chevauchait une pierre femelle. Shabriri et Bariri apparurent. Shabriri avait pris l'aspect d'un riche seigneur. Il portait un chapeau et brandissait une épée. Il avait les pieds palmés comme une oie et une barbiche de chèvre. Des lunettes étaient perchées sur son groin et il parlait un dialecte allemand. Bariri était tout à la fois singe, perroquet, rat et chauve-souris. Shabriri salua bien bas et se mit à chanter comme un amuseur à une fête de mariage.

« Voici une bonne affaire, une jolie donzelle, nommée Zirel, ouvrez la porte pour aimer l'impure. »

Il était sur le point de la prendre dans ses bras quand Bariri se mit à hurler : « ne le laisse pas te toucher ! Il a des croûtes sur la tête, des

plaies tout le long des jambes et ce dont une femme a besoin, il ne l'a pas. Il joue au grand séducteur mais un chapon est plus viril que lui. Son père était pareil et son grand-père avant lui. Laisse-moi être ton amant. Je suis le petit-fils du roi des voleurs. En plus, je suis riche, issu d'une bonne famille. Ma grand-mère était dame d'honneur de Machlath, fille de Naamah. Ma mère avait l'honneur de laver les pieds d'Asmodée. Mon père – puisse-t-il rester en enfer à jamais – portait la tabatière de Satan. »

Shabriri et Bariri avaient empoigné Zirel par les cheveux et lui arrachaient des mèches à tour de rôle. Elle commençait à comprendre ce qui lui arrivait et se mit à crier, « pitié ! pitié ! ».

« Que se passe-t-il donc ? demanda Ketez Mariri.

— Une coquette de Krashnik vient d'arriver.

— Ils n'ont donc rien de mieux, là-bas ?

— Non, c'est la plus jolie.

— Qui l'a amenée jusqu'ici ?

— Oh, un petit lutin.

— Bon, allons-y.

— Au secours, au secours, suppliait Zirel.

— Pendez-la, hurla Rage, fille de Colère. Cela ne sert à rien de crier, ici. Tu as laissé derrière toi le temps des changements. Fais ce qu'on te dit. Tu n'es plus ni jeune ni vieille. »

Zirel se répandit en lamentations. Le bruit finit par éveiller Lilith. Elle repoussa la barbe d'Asmodée et passa la tête hors de la caverne, ses cheveux transformés en serpents.

« Qu'a-t-elle donc, cette garce ? demanda-t-elle. Pourquoi crie-t-elle ?

— Ils commencent leur travail.

— C'est tout ? Ajoutez du sel.

— Et ôtez un peu de graisse. »

Ce genre de distraction dure depuis mille ans, mais la troupe noire ne s'en lasse jamais. Chaque diable a sa tâche bien définie, chaque lutin sa plaisanterie attitrée. Tous arrachent, déchirent, mordent et pincent. Et dites-vous bien qu'ils ne sont pas les pires. Ce sont les diabesses qui se déchaînent en donnant leurs ordres : « Écumez le bouillon brûlant à mains nues ! Tressez les nattes sans vous servir de vos doigts ! Lavez le linge sans eau ! Attrapez un poisson dans le sable ! Restez à la maison en traversant la rue ! Prenez un bain sans vous mouiller ! Faites du beurre avec des pierres ! Videz le tonneau sans laisser couler le vin ! » Et pendant ce temps, au Jardin d'Éden, les femmes vertueuses bavardent et les hommes pieux, assis sur des chaises dorées, se gorgent de la chair du Léviathan en se racontant fièrement leurs bonnes actions.

Y a-t-il un Dieu ? Est-il miséricordieux ? Zirel trouvera-t-elle jamais

le salut ? Et si la création n'était qu'un immonde serpent préhistorique se vautrant avec le mal ? Comment le saurais-je ? Je ne suis qu'un diable de rang très inférieur, un de ceux à qui on donne rarement une promotion. Pendant ce temps, des générations entières se succèdent. Une Zirel suit une Zirel dans une myriade de reflets – une myriade de miroirs.

Joie

Après avoir enterré Bunem, son troisième fils, rabbi Bainish de Komarov cessa de prier pour ses autres enfants, tous malades. Il ne lui restait qu'un fils et deux filles et ils crachaient du sang. Sa femme surgissait souvent dans la solitude de son bureau pour hurler : « Pourquoi restes-tu silencieux ? Pourquoi ne remues-tu pas ciel et terre ? » Levant ses poings fermés elle gémissait : « A quoi te servent donc ta science, tes prières, les mérites de tes ancêtres, tes jeûnes interminables ? Qu'a-t-il donc contre toi, notre Père du ciel ? Pourquoi toute sa colère doit-elle se déverser sur nous ? » Dans son désespoir, une fois, elle saisit un livre sacré et le jeta sur le sol. En silence, rabbi Bainish le ramassa. Invariablement il répondait : « Laisse-moi seul. »

Bien qu'il n'eût pas encore cinquante ans, sa barbe, si peu fournie qu'on pouvait compter les poils, était blanche comme ce vieillard. Son grand corps se voûtait. Ses sévères yeux noirs regardaient au-delà des gens. Il n'écrivait plus de commentaires sur la Torah, il ne présidait plus aucun repas. Cela faisait maintenant des semaines qu'on ne l'avait pas vu à la maison d'étude. Des disciples venaient, souvent de villes lointaines, dans l'espoir de le rencontrer, mais ils n'étaient même pas reçus et devaient bientôt s'en retourner chez eux. Derrière sa porte verrouillée le rabbi restait assis, silencieux – et c'était un silence très lourd. Peu à peu, sa cour se dispersa, même ses hassidim les plus fidèles s'en furent rejoindre d'autres rabbis. Il ne resta que les plus âgés, les plus intimement liés à lui. Quand Rebecca, sa dernière fille, mourut, il ne l'accompagna même pas au cimetière. Il donna ordre à Avigdor, son bedeau, de fermer les volets qui, désormais, demeurèrent clos. Par la petite ouverture en forme de cœur qu'il y avait au milieu filtrait un maigre rayon de lumière lui permettant de consulter ses livres. Il ne récitait plus les textes sacrés à voix haute. Il se contentait de feuilleter les pages, d'ouvrir un volume ici, un autre là, et les yeux mi-clos de regarder dans le vide, par-delà la page, par-delà les murs. Il trempait sa plume dans l'encrier, prenait une feuille de papier qu'il posait sur la table devant lui, mais il n'écrivait pas. Il bourrait sa pipe, sans l'allumer ensuite. Rien n'indiquait qu'il touchât aux repas qu'on lui apportait dans son bureau. Des semaines, des mois passèrent ainsi.

Un jour d'été, le rabbi apparut soudain à la maison d'étude. On ne l'y avait pas vu depuis si longtemps que les jeunes gens qui s'y trouvaient alors, penchés sur leurs livres, plus deux vieillards en train de méditer dans un coin, sursautèrent, comme pris de peur, quand il entra. Il fit un pas en avant, puis recula et enfin demanda, « où se

trouve Abraham Moshe de Borisov ?

— À l'auberge », répondit un garçon qui était encore en état de parler.

« Voudriez-vous, je vous prie, lui demander de venir me voir.

— Oui, rabbi. »

Le gamin partit immédiatement en direction de l'auberge. S'avancant jusqu'aux rayonnages chargés de livres, rabbi Bainish prit un volume au hasard, regarda distraitemment une page, puis le remit en place. Il resta immobile, son caftan déboutonné, ses franges rituelles de travers, son pantalon relevé sur ses bas blancs, son chapeau rejeté en arrière, ses papillotes ébouriffées, les sourcils froncés. Un tel silence régnait dans la maison d'étude qu'on entendait de l'eau tomber goutte à goutte dans un seau et le bourdonnement des mouches autour des bougeoirs. La vieille horloge au cadran décoré de grenades grinça et sonna trois coups. Par les fenêtres ouvertes, on apercevait les arbres fruitiers du verger. Dans les rayons de soleil obliques qui pénétraient dans la pièce dansaient de minuscules particules de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le rabbi fit signe d'approcher à un petit garçon qui venait de quitter le heder et commençait à étudier le Talmud tout seul.

« Comment t'appelles-tu ?

— Moshe.

— Et qu'es-tu en train de lire ?

— Le premier traité.

— Quel chapitre ?

— *Shur Shenagah ath haparah*.

— Comment traduis-tu cela ?

— Un taureau encorna une vache. »

Le rabbi eut un geste impatient du pied :

« Et pourquoi l'a-t-il encornée ? Que lui avait-elle fait ?

— Un taureau ne raisonne pas.

— Mais celui qui l'a créé raisonne, lui. »

Le petit garçon ne sut pas répondre. Le rabbi lui pinça la joue :

« Allons, va étudier, va. »

Peu après arriva reb Abraham Moshe. C'était un homme de petite taille au visage encore très jeune malgré sa barbe et ses papillotes blanches. Il portait un caftan si long qu'il touchait le sol, avec une large ceinture vert mousse, et tenait à la main une pipe au tuyau interminable. Par-dessus sa calotte, il était coiffé d'un chapeau à large bord. Ses excentricités étaient connues de tous. Il récitait la prière du matin l'après-midi et celle de l'après-midi quand tout le monde était déjà revenu du service du soir. Il chantait les psaumes à Pourim et pendant le Kol Nidre, il s'endormait. À l'heure où tous les Juifs se préparaient pour le *seder*, il étudiait un commentaire du traité

talmudique sur les dommages et les compensations. On racontait qu'une fois, à la taverne, il avait battu un général aux échecs et que ce dernier, en guise de récompense, lui avait octroyé une licence pour vendre de l'alcool. C'est sa femme qui s'occupait de leur petit commerce, lui passait plus de temps à la cour hassidique de Komarov que chez lui. Il disait que vivre là, c'était comme se trouver au pied du mont Sinaï, l'air vous purifiait. Quand il se sentait d'humeur à plaisanter, il ajoutait qu'on n'avait même pas besoin d'y étudier, il suffisait d'aller s'asseoir sur un des bancs de la maison d'étude pour inhaler la Torah. Les hassidim savaient que leur rabbi tenait reb Abraham Moshe en très haute estime, discutait des points de doctrine avec lui et lui demandait conseil. Il le faisait toujours asseoir à table à une place d'honneur. Et chaque fois que reb Abraham Moshe rendait visite au rabbi, il semblait redevenir jeune. Il se lavait les mains, boutonnait son caftan, peignait ses papillotes et sa barbe. Il entrait chez lui avec autant de respect que dans la maison d'un saint.

Le rabbi ne l'avait pas fait venir depuis la mort de Rebecca, ce qui en soi indiquait bien la profondeur de son chagrin. Ce jour-là, reb Abraham Moshe ne traîna pas les pieds comme il avait souvent tendance à le faire, il marcha d'un pas vif, courut presque. Une fois à la porte de rabbi Bainish, il s'arrêta un instant, toucha sa calotte, sa poitrine, s'essuya le front avec son mouchoir, puis entra à pas mesurés. Les volets étaient ouverts et dans son fauteuil habituel, celui à accoudoirs d'ivoire, le rabbi fumait sa pipe. Devant lui, sur la table, étaient posés un verre de thé et un petit pain. Apparemment, il était guéri.

« Rabbi, me voici, dit reb Abraham Moshe.

— Je vois, asseyez-vous, »

Le rabbi resta un moment silencieux, il contemplait ses mains étroites aux longs doigts couronnés d'ongles blancs. Puis il dit :

« Abraham Moshe, c'est grave.

— Qu'est-ce qui est grave ?

— Abraham Moshe, c'est pire que ce que vous pensez.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire ? demanda Abraham Moshe d'un ton ironique.

— Abraham Moshe, les athées ont raison. Il n'y a pas de justice, pas de Juge suprême. »

Reb Abraham Moshe était habitué à entendre des paroles très dures dans la bouche du rabbi. À Komarov, le Maître de l'Univers lui-même n'était pas épargné. Mais se comporter en rebelle est une chose, nier l'existence de Dieu en est une autre. Reb Abraham Moshe pâlit, ses genoux s'entrechoquèrent.

« Mais alors, rabbi, qui gouverne le monde ?

— Il n'est pas gouverné.

- Mais qui...
- Tout est mensonge !
- Voyons, voyons !
- Tout n'est qu'un tas d'ordures...
- Mais d'où l'ordure est-elle venue ?
- Au commencement était l'ordure... »

Reb Abraham Moshe en resta pétrifié. Il aurait voulu dire quelque chose, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. C'est le chagrin qui le fait parler ainsi, pensa-t-il. Et il se dit, si Job a pu supporter tant de souffrances, le rabbi pourra aussi.

« Que devrions-nous faire, alors ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Nous devrions adorer les idoles, »

Pour ne pas tomber, reb Abraham Moshe s'agrippa au bord de la table.

« Quelles idoles ? » demanda-t-il sentant des frissons le parcourir de la tête aux pieds.

Le rabbi eut un rire bref :

« N'ayez pas peur, je ne vous enverrai pas chez le prêtre. Si les athées ont raison, quelle différence y a-t-il entre Terah et son fils Abraham ? Chacun servait son idole. Terah, qui était simple d'esprit, inventa un dieu d'argile. Abraham inventa le Créateur. C'est ce qu'on invente qui compte. Même dans un mensonge il doit bien y avoir un peu de vérité.

— Vous essayez tout simplement de me faire rire », bégaya reb Abraham Moshe. Sa bouche était sèche, sa gorge serrée.

« Voyons, arrêtez de trembler ! Asseyez-vous ! » Reb Abraham Moshe s'assit. Le rabbi se leva de son fauteuil et alla à la fenêtre. Il resta là un long moment, les yeux dans le vague. Puis il se dirigea vers sa bibliothèque. Sur un rayonnage étaient posés une boîte à épices, une boîte à *ethrog* et un chandelier de Hannukah. Le rabbi prit un volume du Zohar, l'ouvrit au hasard, regarda la page, hocha la tête, puis avec un claquement de lèvres s'exclama : « Quelle charmante invention, charmante, vraiment ! »

2.

De plus en plus nombreux, les hassidim quittaient Komarov. Le samedi, à la maison d'étude, il y avait parfois à peine le quorum de dix, obligatoire pour la prière en public. Sauf Avigdor, les bedeaux étaient partis. Trouvant sa solitude intolérable, la femme du rabbi s'en fut pour un long séjour chez son frère, le rabbi de Biala. Mais reb Abraham Moshe resta à Komarov. Il allait seulement passer un shabbat par mois avec sa famille. Si on ne doit pas quitter le chevet

d'un homme quand il est malade dans son corps, expliquait-il, il ne faut certainement pas le laisser seul quand il s'agit de son âme. Si rabbi Bainish commettait réellement des péchés – Dieu nous en préserve –, il conviendrait certes de cesser de le voir, mais la vérité, c'est que sa piété était plus grande que jamais. Il priait, il étudiait, il allait au bain rituel et faisait montre d'une charité si ardente qu'il vendait pour cela ses 'plus chers trésors, ses chandeliers d'argent, sa *Hannukiah*, sa montre en or et son grand plat de Pessah, pour donner aux pauvres ce qu'il réussissait à en obtenir. Sur un ton de reproche, reb Abraham Moshe essaya bien de lui dire qu'il dilapidait son héritage, mais le rabbi répliqua : « les pauvres existent, entendez-vous bien, voilà au moins une chose dont nous pouvons être sûrs ».

L'été passa et vint le mois d'Éloul. Les jours de semaine, Avigdor soufflait dans la corne du bélier à la maison d'étude. D'habitude, à cette époque de l'année, Komarov débordait de visiteurs venus pour les grandes fêtes de Tichri toutes proches. Il n'y avait pas assez de lits dans les auberges et les jeunes devaient dormir dans les granges, les réserves, les greniers. Mais cette fois, la ville resta silencieuse. Les volets demeurèrent clos partout. Dans la cour de la maison du rabbi, les herbes folles poussaient car il n'y avait personne pour les piétiner. Des fils de la Vierge flottaient dans l'air. Les pommes, les poires et les prunes mûrissaient sur les arbres du verger car ceux qui les cueillaient autrefois n'étaient plus là. Le pépiement des oiseaux semblait plus bruyant que jamais. Les taupes faisaient surgir partout de petits monticules de terre. Sur certains buissons apparurent des baies vénéneuses. Un jour qu'il se rendait au bain rituel, le rabbi en cueillit une : « Si quelque chose d'aussi minuscule peut vous transformer en cadavre, pensa-t-il, alors qu'est-ce qu'un cadavre ? » Il la renifla, puis la jeta. « Si tout dépend de l'existence d'une baie empoisonnée, ce qui nous préoccupe n'a pas plus d'importance qu'une baie. » Il entra dans le bain rituel. « Eh bien, démons, où êtes-vous ? » s'exclama-t-il à voix haute, et l'écho lui renvoya ses paroles. « Au moins, que les démons existent ! » Il s'assit sur un banc, se dévêtit, ôta ses franges rituelles et les examina : « Des fils et des nœuds, rien d'autre... »

L'eau était glacée, mais peu lui importait. « Qui donc a froid ? Et si on a froid, qu'est-ce que cela peut bien faire ? » Il avait malgré tout le souffle coupé et dut s'agripper au bord. Puis il s'immergea complètement et resta un long moment sous l'eau. Il eut une sorte de rire intérieur : « tant qu'on respire, on doit continuer à respirer ». Puis il sortit, se sécha et se rhabilla. Revenu chez lui, il prit un volume de la kabbale illustré des deux Tables de la Loi. Il y était écrit que « les rigueurs de la loi doivent être assouplies de façon à priver Satan de sa pâture ».

« Et si tout cela n'était qu'un conte de fées ? » Le rabbi cligna d'un

œil, sans cesser de regarder de l'autre : « le soleil ? Fermez les yeux et il n'y a plus de soleil. Les oiseaux ? Bouchez-vous les oreilles et il n'y a plus d'oiseaux. La souffrance ? Avalez une baie empoisonnée et il n'y a plus de souffrance. Que reste-t-il alors ? Rien du tout. Le passé n'existe plus et le futur n'est pas encore arrivé. La conclusion, c'est que rien n'existe hors le moment présent. Bon, si c'est ainsi, nous n'avons aucun souci à nous faire. »

Pour Rosh Hashanah, pas plus de trente hassidim se rassemblèrent à Komarov. Le rabbi vint à la synagogue avec son *kittel* blanc et son châle de prière mais personne ne sut s'il priait vraiment, car il resta silencieux. Les hassidim allèrent ensuite s'asseoir à la grande table, mais la place de rabbi Bainish resta vide. Un vieil homme chanta un peu et les autres l'accompagnèrent tant bien que mal. Reb Abraham Moshe lut un commentaire de la Torah que le rabbi avait écrit vingt ans auparavant. Dieu soit loué, dirent-ils tous, leur rabbi était toujours en vie, même si, pratiquement, il aurait aussi bien pu être mort.

Avigdor lui porta dans sa chambre une carafe de vin, des pommes avec du miel, une tête de carpe, deux *challah*, un morceau de poulet avec des carottes sucrées et une grenade pour la bénédiction du premier fruit. Mais bien que ce fût déjà le soir, le rabbi ne toucha à rien.

Il avait jeûné tout le mois d'Eloul. Son corps semblait être devenu creux. De temps à autre, la faim lui tordait encore l'estomac, mais c'était comme si cette faim ne le concernait pas. Qu'avait-il donc à voir avec la nourriture, lui, Bainish de Komarov ? Doit-on céder aux désirs physiques ? Si on leur résiste, que fait le corps, meurt-il ? « Qu'il meure donc, si c'est ce qu'il veut, je ne me plaindrai pas. » Une grosse mouche verte surgit de derrière le rideau et vint se poser sur l'œil vitreux de la carpe. Le rabbi murmura : « Eh bien, qu'attends-tu donc ? Mange ! »

Tandis qu'il restait immobile dans son fauteuil, les bras sur les accoudoirs, mi-rêvant, mi-somnolant, détaché de toute préoccupation terrestre, il vit soudain Rebecca, sa plus jeune fille. Elle était entrée, bien que la porte fût fermée, et restait là, devant lui, très pâle, les cheveux partagés en deux longues tresses, vêtue de sa plus belle robe rebrodée de fils d'or, tenant un livre de prières d'une main et un mouchoir de l'autre. Oubliant qu'elle était morte, le rabbi la contempla, surpris : « Mais voyons, c'est déjà une jeune fille, comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore fiancée ? » Elle avait une extraordinaire expression de noblesse dans le regard. On aurait pu croire qu'elle relevait tout juste de maladie. Les perles de son collier brillaient d'un éclat qui n'était pas de ce monde. Elle dévisagea son père avec un mélange d'humilité et d'amour :

« Bonne fête, père.

— Bonne fête, bonne année, dit le rabbi.
— Père, récitez le kaddish pour moi.
— Quoi ? Oui, bien sûr, bien sûr.
— Père, allez rejoindre vos hôtes à la grande table », dit-elle sur un ton qui ordonnait et suppliait à la fois.

Un frisson glacé parcourut le dos du rabbi. « Mais elle est morte ! » Aussitôt ses yeux s'emplirent de larmes et il se redressa d'un bond comme pour courir jusqu'à elle. À travers une sorte de brouillard, la silhouette de Rebecca commença à s'estomper, s'allongea, se déforma mais elle ne disparaissait pas tout à fait. Le rabbi voyait encore le fermoir d'argent du livre de prières et la dentelle du mouchoir. Un ruban blanc était noué au bout de la natte gauche. Comme derrière un voile, le visage de la jeune fille devenait flou. D'une voix brisée, rabbi Bainish demanda :

« Es-tu là, ma fille ?
— Oui, père.
— Pourquoi es-tu venue ?
— Pour vous chercher.
— Quand ?
— Après les Grandes Fêtes. »

Elle parut se retirer. Dans une sorte de tourbillon de brume, sa forme sembla se dissoudre mais sa robe balayait encore le sol en longs plis et replis brillants. Puis cela aussi disparut et il ne resta qu'un sentiment de stupeur, un goût de surnaturel, une étincelle de joie céleste. Le rabbi ne pleurait pas mais des gouttes lumineuses tombaient sur sa robe de soie blanche rebrodée de fleurs et de feuilles. Dans la pièce flottait un parfum de myrte, de clou de girofle et de safran. Rabbi Bainish avait la bouche pâteuse comme s'il venait de manger de la pâte d'amande.

Se souvenant de ce que Rebecca venait de lui dire, il mit son chapeau bordé de fourrure, se leva et ouvrit la porte menant à la maison d'étude. C'était l'heure de la prière du soir, mais les hassidim les plus âgés étaient encore assis à la grande table.

« Bonne fête, mes amis, dit le rabbi d'une voix pleine de gaieté.
— Bonne fête, rabbi.
— Avigdor, je veux réciter les grâces.
— Je suis prêt, rabbi. »

Le bedeau apporta le vin et rabbi Bainish entonna la prière. Il se rinça les doigts, en disant la bénédiction appropriée, puis continua avec celle sur le pain. Après avoir bu un peu de bouillon, il commenta un passage de la Torah, chose qu'il n'avait pas faite depuis des années. Il parlait d'une voix assez basse, mais assez ferme pour que tous l'entendent. Il choisit les lignes où il est question de savoir pourquoi il n'y a pas de lune à Rosh Hashanah. La réponse est qu'en ces jours-là,

on prie pour la vie. Or la vie signifie libre arbitre et la liberté est un grand mystère. Si on connaissait la vérité, comment pourrait-il y avoir liberté de choix ? Si l'enfer et le ciel apparaissaient au milieu de la place du marché, chacun deviendrait un saint. De toutes les bénédictions accordées à l'homme, la plus grande réside dans le fait que la face de Dieu lui est dissimulée à jamais. Les hommes sont les enfants du Très-Haut qui joue à cache-cache avec eux. Il ne se montre pas et ses enfants le cherchent en ayant foi, sans le voir, en son existence. Mais – Dieu nous en préserve – que se passerait-il si nous perdions la foi ? Les méchants se repaissent de refus, de dénis. Les dénis en eux-mêmes représentent une sorte de foi, la foi dans le mal, d'où l'on peut tirer une certaine force, surtout pour le corps. Mais si l'homme pieux perd sa foi, alors la vérité lui apparaît et il est appelé par le Très-Haut. Telle est la signification symbolique des mots, « quand un être meurt sous une tente ». Cela veut dire que lorsqu'un saint homme déchoit et n'a plus, à l'instar des méchants, d'abri permanent une lueur vient l'éclairer d'en haut et tous ses doutes cessent...

La voix du rabbi devint presque inaudible. Les vieillards se penchaient vers lui, pour ne rien perdre de ce qu'il disait. La maison d'étude était tellement silencieuse qu'on entendait grésiller les mèches des bougies. Reb Abraham Moshe devint blême. Il comprenait le sens caché de tout cela. Dès la fin de Rosh Hashanah, il fit partir plusieurs lettres qu'il avait écrites pendant la nuit. La femme du rabbi revint de Biala et pour Yom Kippour, les hassidim arrivèrent très nombreux. Le rabbi semblait être redevenu lui-même. Pendant la fête de Souccoth, il commenta plusieurs passages de la Torah dans la *soucca*. À Hashanah Raba, il pria toute la nuit entouré de ses disciples. À Simcha Torah, il dansa inlassablement avec eux. Plus tard, ils dirent tous qu'à Komarov, même du temps du vieux rabbi – bénie soit sa mémoire –, on n'avait jamais célébré les fêtes de Tichri avec une telle fièvre. Rabbi Bainish s'adressa personnellement à chacun, lui demandant des nouvelles de sa famille, et lut avec attention toutes les suppliques. Il aida les enfants à décorer la soucca de rubans, de lanternes et de grappes de raisin. Il rassembla de grandes gerbes de loulav de ses propres mains. Il pinçait la joue des petits garçons venus avec leur père et leur offrait des gâteaux. D'habitude, il priait très tard et seul mais le lendemain de Souccoth, il alla à la synagogue avec le premier quorum. Après la prière, il demanda un peu de café. Reb Abraham Moshe et un groupe de jeunes gens le regardèrent boire. Entre chaque gorgée, il tirait sur sa pipe. Il déclara soudain : « Je veux que vous sachiez que le monde matériel est dépourvu de substance... »

Après, il récita les bénédictions. Puis il demanda qu'on lui prépare son lit et murmura quelque chose concernant son vieux châte de

prière. Dès qu'il s'étendit, il entra en agonie. Son visage jaunit, ses yeux se fermèrent. Son front était tout plissé de rides. Sa femme aurait voulu appeler le docteur mais il lui fit signe qu'il ne le désirait pas. Entrouvrant les paupières, il regarda en direction de la porte. Là, dans l'embrasure, tout près de la mezouzah, ils l'attendaient – ses quatre fils, ses deux filles, son père – que sa mémoire soit bénie – et son grand-père. Avec respect ils le regardaient et lui tendaient les bras. De chacun semblait jaillir une lumière différente. Ils paraissaient arrêtés par une barrière invisible. « C'est donc ainsi, pensa le rabbi, eh bien, maintenant tout est clair. » Il entendit sa femme pleurer. Il aurait voulu la réconforter mais il ne lui restait même plus la force de remuer les lèvres ou d'émettre un son.

Soudain reb Abraham Moshe se pencha vers lui, comme s'il comprenait que le rabbi voulait dire quelque chose. Il l'entendit murmurer : « on devrait toujours être joyeux ».

Ce furent ses dernières paroles.

Extrait du journal de quelqu'un qui n'est pas né

Texte écrit là où l'homme ne marche pas, où le bétail ne s'aventure pas, un vendredi, le 13 du 13^e mois, entre le jour et la nuit, derrière les montagnes Noires, au milieu des étendues désolées au pied du château d'Asmodée, à la lueur d'une lune magique.

Moi, l'auteur de ces lignes, j'ai bénéficié d'une bonne fortune qu'on ne rencontre qu'une fois sur dix mille : je ne suis pas né. Mon père, un étudiant de yeshiva, commit le péché d'Onan et à partir de sa semence je fus créé – mi-esprit mi-démon, mi-air mi-ombre, cornu comme un bouc, avec des ailes de chauve-souris, le cerveau d'un lettré et le cœur d'un bandit de grand chemin. Je suis et je ne suis pas. Je siffle du haut en bas des cheminées, je viens danser au bain public, je renverse la marmite du shabbat dans la cuisine du pauvre, je fais en sorte qu'une femme soit impure le soir où son mari rentre de voyage. J'aime jouer toutes sortes de mauvais tours aux gens. Une fois, alors qu'un jeune rabbin faisait son premier sermon à la synagogue le jour du Grand Shabbat d'avant la Pâque, je me suis transformé en mouche et j'ai chatouillé le malheureux au bout du nez. Il m'a écarté du revers de la main, mais je suis allé me poser sur le lobe d'une de ses oreilles. Il m'a chassé à nouveau, alors je me suis promené sur son large front en insistant bien sur ses profondes rides rabbiniques. Il prêchait et moi je bourdonnais et j'ai eu le plaisir d'entendre ce jeune érudit tout frais éclos massacrer son texte, oubliant les pertinentes réflexions dont il comptait l'émailler. Ah, ses ennemis ont eu de quoi rire, ce jour-là ! Quant à sa femme, elle lui a fait une jolie scène ! Je rougis de vous le dire, mais la dispute entre eux est allée si loin qu'elle ne l'a pas laissé venir dans son lit le soir de la Pâque, quand tout mari juif est censé être un roi et toute épouse juive une reine. Et si le destin avait voulu qu'elle conçût le Messie cette nuit-là, eh bien, j'y ai mis bon ordre.

Comme j'ai une durée de vie éternelle et aucun souci à me faire – je ne dois ni gagner ma vie, ni élever des enfants, ni rendre compte de mes actes –, je peux m'amuser autant que je veux. Le soir, j'observe les femmes au bain rituel, je me glisse dans la chambre des couples très pieux et écoute les secrets qu'échangent les époux. J'aime bien lire les lettres que reçoivent les gens et compter les petites économies des ménagères. J'ai les oreilles si fines que j'entends les pensées sous les crânes et bien que je ne possède pas de bouche et sois donc muet comme un poisson, je suis capable, quand l'occasion se présente, de faire une remarque acerbe. Je n'ai nul besoin d'argent, mais j'aime bien commettre de menus larcins. Je dérobe les épingles sur les robes des femmes, de façon que les ceintures et les nœuds se défassent. Je

cache les papiers importants – les testaments, par exemple. Ah, quelles sottises n'ai-je pas faites... Tenez, par exemple...

Un propriétaire juif, reb Paltiel, érudit, né d'une famille fort distinguée et homme charitable, perdit sa fortune. Ses vaches n'avaient plus de lait, ses terres s'appauvrirent, ses abeilles ne fabriquaient plus de miel. Reb Paltiel voyait que sa chance tournait et il se dit, « eh bien, c'est ainsi, je mourrai pauvre... ». Il avait chez lui plusieurs volumes du Talmud et un psautier, si bien qu'il s'assit, puis se mit à étudier et prier en pensant : « le Seigneur m'a donné et le Seigneur m'a repris. Aussi longtemps que j'aurai du pain, je mangerai, et quand je n'en aurai plus, je prendrai un sac et un bâton et je m'en irai mendier... »

Sa femme, Grene Peshe, avait un frère très riche, reb Getz, qui vivait à Varsovie. Aussi se mit-elle à harceler reb Paltiel : « quel sens cela a-t-il de rester ici à attendre que nous ayons mangé notre dernière miche ? Va à Varsovie et raconte à mon frère ce qui est arrivé. » Mais reb Paltiel était fier et il répliqua : « je ne veux des faveurs de personne. Si c'est la volonté de Dieu de pourvoir à nos besoins, il le fera généreusement, et si c'est mon destin de devenir mendiant, ce voyage ne servira qu'à m'humilier inutilement ».

Mais, étant donné que les femmes ont reçu en partage neuf mesures de goût du bavardage pour seulement une demi-mesure de foi, elle insista tant et si bien qu'il finit par capituler. Il enfila son vieux manteau de fourrure orné de queues de renard mitées, alla en voiture à cheval jusqu'à Reivitz, puis de là à Lublin, et ensuite il fut cahoté des jours et des jours sur la route de Varsovie.

Ce fut un long et pénible voyage qui dura plus d'une semaine. La nuit, il dormait dans des auberges isolées. C'était juste après la fête des Tabernacles, la saison où le ciel est chargé de pluie. Les roues de la charrette s'enfonçaient dans la boue jusqu'aux essieux. Mais j'essaierai d'être bref : quand il vit arriver reb Paltiel, le Crésus de Varsovie, reb Getz, grimaça, se plaignit, tira sur sa barbe et grommela qu'aussi bien de son côté que de celui de sa femme, de nouveaux membres de la famille dans le besoin sortaient par le moindre trou des murs. Finalement, il extirpa d'une de ses poches un billet de 500 gulden, le tendit à son beau-frère et se hâta de lui dire au revoir plutôt froidement, mais avec quand même l'ébauche d'un sourire, puis un soupir, en ajoutant qu'il fallait transmettre son bon souvenir à sa sœur. Une sœur, après tout, est une sœur, quelqu'un de la même chair et du même sang.

Reb Paltiel prit le billet de banque, le fourra dans son caftan et reprit le chemin de son village. Certes, l'humiliation qu'il venait de subir coûtait plus de cinq fois 500 gulden. Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Il est évident qu'il y a un temps pour les honneurs et un

temps pour la honte. Et après tout, la honte était maintenant derrière lui et le billet dans sa poche. Avec une telle somme d'argent, il allait pouvoir acheter des vaches, des chevaux, des chèvres, faire réparer son toit, payer ses impôts et bien d'autres choses encore. Naturellement, j'étais là – sous forme, je précise, d'une puce dans la barbe de reb Paltiel à qui je chuchotai : « alors, que t'avais-je dit ? C'est un fait que Grene Peshe n'a pas eu tort de t'envoyer là-bas ». Il me répondit : « De toute évidence, cela avait été décrété là-haut. Peut-être voulait-on au ciel que j'expie un péché et à partir de maintenant, ma chance va tourner, qui sait ? »

Le dernier soir de son voyage de retour, il neigea abondamment, puis vint le gel. La charrette n'avancait plus sur la route devenue trop glissante et reb Paltiel dut prendre un traîneau. Il arriva chez lui épuisé, la voix rauque, le souffle court. Sa femme, Grene Peshe, se chauffait près de la cheminée. Quand il entra, elle poussa un cri : « Malheur à moi ! À quoi ressembles-tu ! Si seulement tu pouvais te voir ! » En entendant ces lamentations, reb Paltiel sortit le billet de sa poche et déclara : « prends ça, c'est à toi, recevoir cet argent m'a assez coûté ». Le visage de Grene Peshe s'illumina, se rembrunit, s'éclaira à nouveau : « bon, bon, je m'attendais à 1 000 gulden, dit-elle, mais je ne cracherai pas sur 500 ».

Au moment où elle prononçait ces mots, je jaillis de la barbe de reb Paltiel et me posai sur le nez de Grene Peshe. Je le fis si brusquement que la pauvre femme laissa tomber le billet droit dans le feu. Et avant que l'un ou l'autre pût pousser un cri, une flamme vert et bleu s'éleva – et il ne resta plus que des cendres du billet de 500 gulden.

Bon, à quoi cela servirait-il que je vous raconte ce qu'il dit et ce qu'elle répondit ? Vous êtes parfaitement capable de l'imaginer. Je retournai d'un bond dans la barbe de reb Paltiel et restai là jusqu'à ce que – oh, je déteste avoir à vous dire cela... – il ne lui restât plus qu'à prendre un sac et un bâton et à s'en aller mendier. Essayez de prendre une mouche ! Essayez de fuir le mauvais sort ! Essayez de deviner où se cache l'esprit du mal !

Quand je regagnai mon repaire des montagnes Noires et racontai à Asmodée ce que je venais de faire, il me pinça le bout de l'oreille et répéta l'histoire à sa femme Lilith qui éclata de rire au point que le désert tout entier en résonna. Et elle, reine de la cour de Satan, me tordit le bout du nez :

« Tu es vraiment un petit démon de première classe, me dit-elle. Un jour, tu accompliras de grandes choses. »

Texte écrit là où le ciel est de cuivre et la terre de fer, dans un champ plein de champignons vénéneux, un cabinet d'aisances en ruine, sur un tas de fumier, dans un pot de chambre sans fond, un soir de shabbat pendant le solstice d'hiver – et pour qu'on n'y pense plus jamais, ni le jour ni la nuit, Amen, Selah !

Les prophéties de Lilith, ma maîtresse, se sont réalisées. Je ne suis plus un petit lutin, je suis devenu un diable adulte – un mâle, bien entendu. Je peux me déguiser en humain, jouer les méchants tours que je veux et faire en sorte que les yeux des hommes les trompent quand ils me voient. Il est vrai qu'on pourrait me chasser en récitant quelque sainte conjuration, mais de nos jours, qui connaît encore la kabbale ? Les petits rabbins peuvent toujours me jeter du sel sur la queue. Leurs amulettes ne sont pour moi que des bouts de papier sans importance, ou alors qui me font rire. Plus d'une fois, j'ai laissé une crotte en souvenir sur la calotte d'un de ces pieux personnages, ou emmêlé les poils de sa barbe.

Eh oui, je fais des choses épouvantables. Je suis un démon entre les démons, un méchant parmi les méchants. Une nuit de pleine lune, je me transformai en sac de sel abandonné au bord d'une route. Arriva bientôt une voiture à cheval. Voyant le gros sac, le cocher arrêta son cheval, sauta à terre et entreprit de me hisser sur sa charrette. Qui ne s'emparerait pas de ce qu'il peut avoir pour rien ? J'étais lourd comme un tas de plomb et l'imbécile eut bien du mal à parvenir à ses fins. Puis il dénoua la corde qui fermait le sac et donna un coup de langue. Bien évidemment, il voulait savoir si j'étais du sucre ou du sel. Mais moi, en une seconde, je m'étais transformé en veau. Vous avez droit à trois questions pour trouver à quel endroit il me léchait. Quand il réalisa ce qu'il était en train de faire, le malheureux devint à moitié fou. Il se mit à trembler de la tête aux pieds. « Que se passe-t-il donc ? » s'écria-t-il. Où diable suis-je ? » Soudain des ailes me poussèrent et je m'envolai tel un aigle. Le cocher arriva chez lui malade. Depuis, il se promène toujours avec une amulette et un morceau d'ambre dans sa poche, mais cela lui fait autant d'effet que des ventouses à un cadavre.

Un hiver, j'arrivai au village de Turbin, sous l'aspect d'un homme de loi qui collectait des fonds pour les nécessiteux en Terre sainte. J'allai de maison en maison ouvrir les boîtes à offrandes en métal fixées aux portes et y prendre ce qu'il y avait – en général de la menue monnaie. D'une chaumière venait l'odeur d'un four bien chaud. Une vieille fille de plus de trente ans habitait là. Ses parents étaient morts. Elle gagnait de quoi vivre en faisant des gâteaux pour les étudiants de yeshiva. Courtaude et bien en chair, elle avait une grosse poitrine et un encore plus gros vous-savez-quoi. La maison était accueillante, cela sentait bon la cannelle et les graines de pavot. L'idée me vint alors que je n'avais rien à perdre à épouser la demoiselle, au moins pour un

certain temps. Je peignis donc mes papillotes rousses, lissai ma barbe avec mes doigts, me mouchai un bon coup et entrai pour bavarder un peu. Un mot entraîna l'autre. Je lui dis être veuf et sans enfant « Je ne gagne pas beaucoup mais je possède quelques centaines de gulden dans une bourse que je cache sous mes franges rituelles.

— Votre femme est-elle morte depuis longtemps ? » me demande-t-elle et je réponds :

« Cela fera trois ans à Pourim. »

Elle veut en savoir plus :

« Et qu'avait-elle donc ? »

Je m'empresse de la satisfaire :

« Elle est morte en couches. » Pour faire bonne mesure, j'ajoute un long gémissment. Elle voit que je suis un brave homme, sinon, souffrirais-je encore du décès de ma femme au bout de trois ans ? En bref, nous décidons de nous marier. Les femmes du village prennent l'orpheline sous leur aile et font la quête pour lui constituer une dot. Elles lui fournissent des serviettes, des draps, des nappes, des chemises et des jupons. Et comme elle est vierge, elles installent le dais nuptial dans la cour de la synagogue. On apporte les cadeaux, chacun danse avec les mariés et on conduit la nouvelle épousée à sa chambre.

« Bonne chance ! me dit un des témoins. J'espère que l'année prochaine, nous fêterons une circoncision. »

Les invités s'en vont. C'est le début d'une longue nuit noire d'hiver. Ma femme est déjà au lit, sous une couette de plumes, et elle attend son mari. Je tâtonne un peu dans l'obscurité. Pour sauver les apparences, je me déshabille, je toussote et je chuchote :

« Es-tu fatiguée ?

— Non, pas tellement, répond-elle.

— Tu sais, dis-je, ma première femme, paix à son âme, était toujours fatiguée. La pauvre, elle avait une faible constitution.

— Il ne faut pas parler d'elle ce soir, me reproche ma nouvelle épouse, puisse-t-elle intercéder pour nous au ciel.

— Je voudrais te dire une chose, mais surtout, que cela ne te bouleverse pas. Sur son lit de mort, elle m'a fait promettre, au nom de ce que j'ai de plus sacré, de ne jamais me remarier.

— Et tu as promis ?

— Avais-je le choix ? Tu sais bien qu'il est interdit de faire de la peine aux mourants.

— Il fallait demander conseil au rabbin. Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ?

— Qu'est-ce que cela peut faire ? Tu as peur qu'elle revienne t'étrangler ?

— Dieu m'en préserve ! répond-elle. En quoi serais-je à blâmer ? Je ne savais rien de tout cela. »

Je me glisse dans le lit. Mon corps est glacé.

« Pourquoi as-tu si froid ? me demande ma femme.

— Tu veux vraiment le savoir ? dis-je. Viens plus près et je te le chuchoterai à l'oreille.

— Mais ici, personne ne peut nous entendre, répond-elle stupéfaite.

— Tu connais le dicton, les murs ont des oreilles. »

Elle s'approche et je lui crache droit dans l'oreille. Elle se met à trembler et se dresse d'un seul coup. Le lit grince, la paille du matelas craque.

« Mais que fais-tu donc ? hurle ma femme. Est-ce censé être une plaisanterie ? »

Au lieu de répondre, je me mets à rire sous cape : « Qu'est-ce que c'est que ce jeu ? insiste-t-elle. C'est digne d'un enfant, pas d'un adulte.

— Comment sais-tu que je ne suis pas un enfant ? En réalité j'en suis un, avec une barbe. Les boucs aussi ont une barbe.

— Très bien, si tu veux dire des bêtises, à ton aise, bonsoir. »

Et elle se tourne contre le mur. Nous restons un moment tous les deux immobiles et silencieux. Puis je pince ma femme à l'endroit le plus charnu de sa personne. Elle saute en l'air, le lit tout entier en frémit. Elle crie : « tu es fou ou quoi ? À quoi cela ressemble-t-il de me pincer ainsi ? Que le ciel me vienne en aide ! Dans quelles mains suis-je tombée ? »

Et elle se met à sangloter comme seule peut le faire une pauvre orpheline qui a attendu plus de trente ans son jour de chance et se retrouve mariée à un monstre. Le cœur d'un bandit en aurait fondu. Je suis sûr que Dieu lui-même a dû verser une larme cette nuit-là. Mais un diable est un diable.

À l'aube, je me glisse hors de la maison et me rends chez le rabbin. Ce saint homme est déjà en train d'étudier et il est choqué de me voir :

« Dieu vous bénisse, dit-il, pourquoi si tôt ?

— Il est vrai que je suis étranger à ce village et un pauvre homme de surcroît. Mais vous n'aviez quand même pas besoin de me jeter, tous autant que vous êtes, une femme de mauvaise vie dans les bras !

— Une femme de mauvaise vie !

— Comment qualifier une jeune épousée qui n'est pas vierge ? »

Le rabbin me dit d'aller l'attendre à la maison d'étude pendant qu'il va réveiller la rebbetzin. Celle-ci s'habille à la hâte – elle en oublie de se laver les mains – et court chercher ses voisines. Un petit groupe de ces dames se rend chez mon épouse pour enquêter et examiner les draps. Turbin n'est pas Sodome. S'il y a eu péché, tout le village doit le savoir.

Ma femme pleure amèrement. Elle jure que, de toute la nuit, je ne

l'ai pas approchée. Elle assure que je suis fou, que je l'ai pincée, je lui ai craché dans l'oreille. Mais les matrones hochent la tête. Elles traînent l'accusée devant le rabbin. Elles l'obligent à traverser la place du marché tandis que tous les habitants se mettent à leur fenêtre pour regarder. La maison d'étude est pleine à craquer. Ma femme pleure, se tord les mains. Elle jure qu'aucun homme ne l'a jamais touchée, moi y compris.

« Il est fou », dit-elle en se tournant vers moi.

Mais j'insiste, la menteuse, c'est elle. D'ailleurs, il n'y a qu'à la faire examiner par un docteur. On me répond qu'il n'y en a pas à Turbin.

« Parfait, dans ce cas, conduisez-la à Lublin. Il existe encore une certaine décence en ce monde ! » Je me mets à hurler : « Je ferai en sorte que toute la Pologne soit au courant de cette histoire ! Je la raconterai en détail devant le Conseil des rabbins !

— Voyons, calmez-vous. En quoi sommes-nous à blâmer ? demande l'un des anciens.

— C'est la responsabilité de tout le peuple d'Israël qui est engagée » – et là je prends un ton de grande piété –, « qui a jamais entendu parler d'un village qui ne se préoccupe pas de marier une de ses filles alors qu'elle a déjà dépassé trente ans et qui lui permet de confectionner des gâteaux pour les étudiants de yeshiva ? »

Ma femme comprend alors que je suis en train, en plus du reste, de lui faire perdre son gagne-pain. Elle se jette sur moi les poings tendus. Elle est prête à me frapper, on doit la retenir.

« Regardez ! Mais regardez tous ! elle n'a même pas la plus élémentaire décence ! »

Il est maintenant clair que c'est moi la victime, pas elle. Le rabbin déclare :

« Nous avons encore un Dieu au ciel. Divorcez, vous serez débarrassé d'elle.

— Je vous demande pardon, dis-je, mais j'ai eu des frais. Le mariage m'a bien coûté cent gulden. »

Et on se met à marchander. Ma femme a réussi, sou après sou, à économiser au fil des années à peu près soixante-dix gulden. On me supplie de me contenter de cela. Mais moi, je ne veux rien entendre.

« Qu'elle vende donc ses cadeaux de mariage ! » dis-je.

Et la malheureuse hurle :

« Prenez tout ! Arrachez-moi les entrailles ! »

Elle se griffe le visage, s'exclame : « O ma mère, je voudrais être couchée dans la même tombe que toi ! »

Elle frappe la table de ses poings, renverse la bouteille d'encre et sanglote : « si cela peut m'arriver, alors il n'y a pas de Dieu ! »

Le bedeau se précipite sur elle et la gifle. Elle tombe à la renverse, sa jupe se relève, son bonnet roule par terre. On essaie de la relever

mais elle donne des coups de pied et se lamente : « vous n'êtes pas des Juifs, vous êtes des bêtes ! »

Quoi qu'il en soit, moi, ce soir-là, je reçois mes cent gulden. Le scribe s'installe pour rédiger l'acte de divorce. Soudain, j'annonce que je dois sortir quelques instants – et je ne reviens pas. On me cherche partout une partie de la nuit. On m'appelle, on crie, on fouille dans le moindre recoin. Ma femme devient une épouse abandonnée, elle ne pourra jamais se remarier. Si bien que, pour défier Dieu, le village entier et sa mauvaise fortune, elle se jette dans le puits.

Asmodée lui-même me félicita pour ce petit travail.

« Pas mal, me dit-il, tu es sur la bonne voie. » Et il m'envoya auprès de Machlath, fille de Namah, la diablesse qui montre aux jeunes démons les chemins de la corruption.

Le vieil homme

Au début de la Grande Guerre, Haïm Sachar, qui habitait rue Krochmalna à Varsovie, était un homme riche. Ayant réussi à mettre de côté une dot de mille roubles pour chacune de ses filles, il se préparait à louer un nouvel appartement, assez grand pour y loger un gendre qui se consacrerait à l'étude de la Torah. Il fallait aussi une pièce supplémentaire pour son père, reb Moshe Ber, âgé de quatre-vingt-dix ans, un hassid de Turisk, venu récemment s'installer chez lui.

Mais deux ans plus tard, le bel appartement de Haïm Sachar était presque vide. Personne ne savait où ses deux fils, deux jeunes géants envoyés au front, avaient été enterrés. Sa femme et ses deux filles venaient de mourir du typhus. Il accompagna leurs corps jusqu'au cimetière, récita le kaddish pour toutes les trois, s'appropriant ainsi la place la plus enviée à la synagogue et provoquant la jalousie des autres familles en deuil qui l'accusèrent de tirer injustement avantage de sa triple perte.

Quand les Allemands occupèrent Varsovie, Haïm Sachar, un grand homme aux larges épaules qui frôlait la soixantaine et vivait du commerce des oies, décida de fermer son magasin. Il vendit ses meubles l'un après l'autre afin de pouvoir acheter quelques sacs de pommes de terre gelées et de pois secs moisis, et se contenta désormais de faire cuire des nouilles pour lui et pour son père, qui survivait ainsi à tous ses petits-enfants.

Bien que Haïm Sachar n'eût plus touché à une volaille vivante depuis plusieurs mois déjà, son long caftan était toujours couvert de duvet, son chapeau à large bord luisait de graisse et il y avait des taches de sang sur ses lourdes bottes. Ses petits yeux observaient le monde d'un regard affamé et craintif, sous ses épais sourcils en broussaille. Les cernes rougeâtres qui les soulignaient étaient un rappel du bon temps où il pouvait, chaque matin après la prière, avaler une assiettée de foie haché aux œufs durs, avec un grand verre de vodka pour faire passer le tout. Désormais, il errait du matin jusqu'au soir d'un bout à l'autre du marché, reniflant comme un chien l'odeur des étals de bouchers et des restaurants, s'arrêtant de temps à autre pour faire un somme à l'arrière d'une charrette. Une fois rentré chez lui, il jetait dans son poêle les détritiques qu'il ramassait dans un panier et, roulant ses manches sur ses bras velus, il se mettait à râper des navets. Pendant ce temps, son père se chauffait à la porte de la cuisine, bien qu'on fût en été. Un traité de la Mishnah posé sur les genoux, il se plaignait constamment d'avoir faim.

Comme si c'était la faute de son fils, il marmottait rageusement,

« je ne pourrai pas supporter ça beaucoup plus longtemps... cette sensation de ventre creux... ».

Et sans lever les yeux de son livre, ouvert au chapitre sur l'impureté, il indiquait du doigt le creux de son estomac en reprenant le même refrain où revenait sans arrêt le mot « impur ». Bien qu'il eût les yeux d'un bleu vitreux comme un aveugle, il lisait sans lunettes et il lui restait plusieurs dents, jaunes et pointues comme des clous rouillés. Il se réveillait chaque jour sur le côté où il s'était couché. Ce qui le gênait, c'était sa hernie, mais elle ne l'empêchait pas d'arpenter d'un pas lourd les rues de Varsovie appuyé sur sa canne qu'il appelait « son cheval ». Dans chaque synagogue, il venait raconter des histoires de guerres, d'esprits malins et du bon vieux temps où l'on vivait confortablement pour pas cher, où chacun faisait sécher des peaux de mouton dans sa cave et buvait, quand il en avait envie, de l'alcool directement au tonnelet à l'aide d'une paille. En échange, on offrait à reb Moshe Ber des carottes crues, des tranches de radis noir et des morceaux de navets. Il les avalait immédiatement et d'une main tremblante, ramassait chaque minuscule miette tombée dans sa barbe clairsemée – et pas encore entièrement blanche –, puis se mettait à parler de la Hongrie où, plus de soixante-dix ans auparavant, il avait vécu dans la maison de son beau-père. « Tout de suite après la prière, on nous servait un bon morceau de pain avec une grande carafe de vin. Et avec la soupe, il y avait toujours des œufs durs et des nouilles bien croustillantes. »

Des hommes aux joues creuses, vêtus de haillons, une corde autour des reins, se penchaient pour l'écouter, l'eau à la bouche et les yeux exorbités, comme si le vieillard s'était réellement mis à manger devant eux. De jeunes étudiants de yeshiva, le visage émacié par le jeûne, le regard égaré, enroulaient nerveusement leurs papillotes autour de leurs doigts en grimaçant comme pour faire passer leurs crampes d'estomac et répétaient d'une voix proche de l'extase, « c'était le bon temps, oui, un homme y avait sa part de terre et sa part de ciel. Mais maintenant nous n'avons plus rien ».

Pendant de nombreuses semaines, reb Moshe Ber s'en alla ainsi de son pas traînant à travers la ville pour mendier un peu de nourriture. Puis, un soir, vers la fin de l'été, en rentrant chez lui, il trouva Haïm Sachar, son premier-né, étendu sur son lit, malade, pieds nus et sans son caftan. Il avait le visage rouge comme s'il sortait du bain de vapeur et la barbe en broussaille. Une voisine vint le voir, lui toucha le front et s'exclama : « malheur à nous, c'est cette maladie ! Il faut qu'il aille à l'hôpital ».

Le lendemain matin, la charrette-ambulance noire réapparut dans la cour et Haïm Sachar fut conduit à l'hôpital. On pulvérisa du désinfectant dans tout l'appartement et on emmena son père au centre

de désinfection où on lui donna une longue robe blanche et des souliers à semelle de bois. Les gardes, qui le connaissaient bien, lui passèrent une double ration de pain sous la table et quelques cigarettes. La fête de Souccoth était déjà passée quand le vieillard fut autorisé à rentrer chez lui, dissimulant son menton rasé sous un mouchoir. Son fils était mort depuis longtemps et il récita le kaddish pour lui. Désormais seul, c'était à lui de bourrer le poêle avec du papier et des copeaux de bois ramassés dans les boîtes à ordures. Sous la braise, il faisait cuire des pommes de terre pourries, qu'il rapportait dans un mouchoir noué aux quatre coins et dans un vieux pot en métal, il préparait de la chicorée. Il s'occupait de la maison, fabriquait lui-même ses chandelles en coulant de la cire et du suif sur des mèches, lavait sa chemise au robinet de la cuisine et la faisait sécher sur une ficelle. Chaque soir, il posait des souricières et, chaque matin, il noyait les souris. Quand il sortait, il n'oubliait jamais de mettre le lourd verrou à la porte. À cette époque, plus personne ne payait son loyer à Varsovie. Reb Moshe Ber portait les pantalons et les bottes de son fils. Ses vieux compagnons, à la maison d'étude, l'enviaient : « Il vit comme un roi ! disaient-ils, il a hérité toutes les affaires de son fils, sa fortune ! »

L'hiver fut difficile. Il n'y avait plus de charbon et, comme le tuyau du poêle était percé, l'appartement était envahi d'une épaisse fumée noire chaque fois que le vieil homme allumait un feu. Dès novembre, une croûte de glace bleuâtre recouvrit les vitres, plongeant ainsi les pièces dans la pénombre. La nuit, l'eau gelait dans la cruche posée à la tête du lit. Reb Moshe Ber avait beau empiler tous ses vêtements sur lui quand il se couchait, il n'avait jamais assez chaud. Ses pieds restaient raides et dès qu'il s'assoupissait ses affaires glissaient et tombaient, si bien qu'il devait se relever à moitié nu pour les ramasser. Il ne trouvait plus de pétrole et se procurer des allumettes devenait un exploit. Bien qu'il se récitât le soir plusieurs chapitres des Psaumes, il ne parvenait pas à s'endormir. Le vent s'insinuait partout et faisait claquer les portes. Même les souris s'en furent. Quand reb Moshe Ber suspendait sa chemise pour la sécher, elle devenait cassante comme du verre. Il cessa de se laver, son visage noircit. Il allait passer ses journées à la maison d'étude, tout contre le poêle chauffé au rouge. Sur les étagères, les vieux livres ressemblaient à des tas de chiffons. Autour des tables se rassemblaient des vagabonds de toutes sortes, étranges personnages aux longs cheveux en désordre, les pieds emmaillotés de chiffons. C'étaient des hommes qui avaient tout perdu à cause de la guerre, vêtus de haillons déchirés, un balluchon jeté sur l'épaule. Tout le long du jour, des orphelins récitaient le kaddish. Des femmes se rassemblaient autour de l'Arche sainte et priaient bruyamment pour les malades, emplissant l'atmosphère de

leurs lamentations et de leurs gémissements. À cause de toutes les bougies commémoratives d'un décès qui brûlaient sans cesse, on se serait cru à la morgue.

Chaque fois que reb Moshe Ber s'assoupissait et inclinait trop la tête, il se brûlait au poêle. Le soir, il fallait le raccompagner chez lui parce qu'il avait des chaussures à semelle cloutée et il craignait de glisser sur le sol gelé. Les autres locataires de son immeuble ne se souciaient pas plus de lui que s'il était déjà mort. « Le pauvre, disaient-ils, il n'a plus du tout sa tête à lui. »

Un jour de décembre, il tomba effectivement et se fit très mal au bras droit. Le jeune homme qui l'escortait le hissa sur son dos et le ramena chez lui. Puis il le posa tout habillé sur son lit et s'enfuit comme s'il venait de commettre un cambriolage. Pendant deux jours le vieillard gémit, appela au secours, pleura, mais personne ne se montra. Plusieurs fois il récita la prière de la confession, supplia la mort de venir vite en se frappant la poitrine de la main gauche. Pendant la journée, il n'y avait aucun bruit dehors, comme si les voisins étaient morts. Une pénombre verdâtre filtrait à travers les carreaux. La nuit, on entendait des bruits de griffes sur les murs, comme si un chat essayait d'entrer dans la pièce, et un grondement sourd semblait monter de sous la terre. Dans l'obscurité, le vieil homme crut soudain que son lit avait glissé jusqu'au milieu de la pièce et que les fenêtres s'étaient ouvertes. Le soir du second jour, il s'imagina voir la porte s'ouvrir et entrer un cheval avec un drap noir sur le dos, la tête allongée comme celle d'un âne et couverte d'yeux. Il sut aussitôt que c'était l'Ange de la Mort. Terrifié, il tomba de son lit avec un bruit tel que les habitants de l'appartement à côté du sien l'entendirent. Il y eut immédiatement une grande agitation dans la maison et dans la cour, une petite foule se rassembla et on prévint l'hôpital. Quand il revint à lui, reb Moshe Ber réalisa qu'il était couché dans une sorte de boîte et entortillé de bandages. Il se crut dans le corbillard qui le conduisait au cimetière et se désola de ne plus avoir d'héritier pour réciter le kaddish, si bien qu'il ne connaîtrait pas le repos dans sa tombe. Soudain il se souvint des versets qu'il devrait réciter à Douma, l'Ange Accusateur, et sur son visage tuméfié s'esquissa l'ébauche d'un sourire :

« Quel est l'homme qui a vécu et qui ne verra pas la mort ?

« Peut-il délivrer son âme du tombeau ? »

2.

Après la Pâque, reb Moshe Ber put quitter l'hôpital. Complètement guéri, il possédait à nouveau un solide appétit – mais on ne trouvait

toujours rien à manger. Son appartement avait été dévalisé, il n'y restait que les murs pelés. Il pensa alors à Jozefow, le petit village proche de la frontière de Galicie, où il avait vécu plus de cinquante ans, y jouissant d'un grand prestige à la cour hassidique de Turisk parce qu'il connaissait personnellement le vieux rabbi. Il s'enquit des possibilités de se rendre là-bas mais ceux à qui il posait la question se contentaient de hausser les épaules et chacun lui répondait quelque chose de différent. Certains lui affirmaient qu'il ne restait rien de Jozefow, brûlé jusqu'aux fondations des maisons, rayé de la carte. Un vagabond qui revenait de là-bas lui affirma par contre que le village était plus prospère que jamais et qu'on y mangeait du pain blanc du shabbat même les jours de semaine. Seulement voilà, Jozefow se trouvait de l'autre côté de la frontière, dans la zone sous le contrôle des Autrichiens et chaque fois que reb Moshe Ber se mettait à parler de son projet, ses interlocuteurs souriaient d'un air moqueur dans leur barbe et faisaient un geste de la main comme pour écarter cette idée : « Ne soyez donc pas stupide, même un jeune homme n'y parviendrait pas. »

Mais reb Moshe Ber avait faim. Tous les navets, les carottes et les soupes trop claires qu'il avait mangés dans les cantines populaires lui laissaient une sensation de creux dans le ventre. La nuit, il rêvait des cous farcis de Jozefow, bien remplis de viande hachée et d'oignons, de délicieux plats de tripes et de pieds de veau, de graisse de poulet et de tranches de bœuf. Il lui suffisait de fermer les yeux pour s'imaginer à un mariage ou à une circoncision. Il y avait des piles de petits pains de seigle sur les longues tables dressées et les hassidim de Turisk, en caftan de soie et chapeau de velours posé sur leur calotte, dansaient un verre d'alcool à la main et chantaient : « qu'est-ce qu'un pauvre homme peut cuire pour son dîner ?

« Du bortsch et des pommes de terre !

« Du bortsch et des pommes de terre !

« Plus vite, plus vite, hop ! hop ! hop ! »

C'était lui, le principal organisateur de toutes ces fêtes. Il rabrouait les musiciens, supervisait jusqu'au moindre détail, et n'avait même pas le temps de manger quelque chose. Il devait remettre cela à plus tard. L'eau lui venait à la bouche et il se réveillait au petit matin plein d'amertume de ne pas avoir pu goûter, même en rêve, à ces merveilleux plats. Son cœur battait trop vite, une sueur froide lui inondait tout le corps. Dehors, la lumière semblait plus vive de jour en jour et des taches de soleil rectangulaires venaient danser sur le mur pelé de sa chambre et frémissaient comme si elles reflétaient le courant d'une rivière toute proche. Autour du crochet fixé au plafond où autrefois était fixé un lustre, des mouches tourbillonnaient. La fraîche lueur dorée de l'aube illuminait les vitres et l'image déformée

d'un oiseau en vol y passait soudain. En bas, dans la cour, des mendiants et des infirmes chantaient leurs chansons, jouaient du violon et soufflaient dans de petites trompettes de cuivre. En chemise, reb Moshe Ber se traînait hors de son lit, le dernier qui restait dans l'appartement, pour se réchauffer les pieds et le ventre et pour regarder les filles en jupon et jambes nues qui battaient dehors des édredons rouges, en faisant voler des plumes dans toutes les directions. On aurait dit des pétales blancs. Cela sentait la paille pourrie et le goudron, odeurs que le vieil homme connaissait bien. Il dressait l'oreille, comme pour écouter des bruits lointains, et pour la millième fois se disait que s'il ne se mettait pas en route cet été-là, il ne partirait plus jamais.

« Dieu m'aidera, se répétait-il, s'il le veut, je mangerai à ma faim à Jozefow dans la soucca. »

Au début, il perdit beaucoup de temps à écouter les gens qui lui disaient de se procurer un passeport et de demander un visa. Après s'être fait photographier, il reçut une carte jaune, puis il dut attendre pendant des semaines, au milieu d'une foule énorme, devant la porte du consulat autrichien, situé dans une petite rue en pente pas très loin de la Vistule. Des soldats barbus, la pipe au bec, injuriaient tout le monde en allemand et distribuaient des coups de crosse. Des femmes, un enfant dans les bras, pleuraient et s'évanouissaient. La rumeur courait qu'on n'accordait des visas qu'aux prostituées et à ceux qui payaient en or. Reb Moshe Ber se rendait sur place tous les matins à l'aube, s'asseyait par terre et hochait la tête sur son Traité de Béni Issachar, se nourrissait de navets crus et de radis moisis. Mais comme la foule ne cessait de grossir, il décida un jour qu'il en avait assez. Il vendit son caftan ouatiné à un marchand ambulant, acheta une miche de pain et un sac dans lequel il fourra son châle de prière, ses phylactères et quelques livres pour lui porter chance. Et avec l'idée de franchir la frontière en fraude, il se mit en route à pied.

Il lui fallut cinq semaines pour atteindre Ivangorod. Pendant le jour, quand il faisait beau, il allait pieds nus à travers champs, ses bottes sur l'épaule comme un paysan. Il se nourrissait de blé vert et dormait dans des granges. La police militaire allemande l'arrêta quatre fois. On examinait longuement chaque fois son passeport russe et on le fouillait pour vérifier s'il ne transportait rien en contrebande. Puis on le laissait repartir. Sa hernie ressortit à plusieurs reprises, alors il se couchait à même le sol et la remettait en place avec la main. Dans un village près d'Ivangorod, il rencontra un groupe de hassidim de Turisk, des hommes jeunes pour la plupart. Quand il leur dit où il allait et qu'il avait l'intention de pénétrer en Galicie, ils le regardèrent avec des yeux ronds, puis après avoir chuchoté entre eux, le mirent en garde : « par les temps, qui courent, vous prenez trop de risques. Ils

vous enverront à la potence au moindre prétexte ».

À l'idée qu'un policier pût les soupçonner parce qu'ils parlaient avec lui, ils donnèrent au vieil homme quelques marks, puis s'en débarrassèrent. Quelques jours plus tard, on raconta à voix basse dans le village qu'un vieux Juif avait été arrêté sur la route et fusillé. Or non seulement reb Moshe Ber était bien vivant, mais il se trouvait déjà en territoire autrichien. Pour quelques pièces, un paysan lui avait fait passer la frontière dans sa charrette, caché sous de la paille, après quoi il reprit immédiatement la route en direction de Rajowiec. Là, il eut la dysenterie et resta prostré plusieurs jours à la maison des pauvres. Tout le monde pensait qu'il allait mourir, mais il se remit peu à peu.

À partir de là, la nourriture ne manqua plus nulle part. Des ménagères offraient à reb Moshe Ber de la bouillie de sarrasin avec du lait et, le samedi, on lui proposait même du pied de veau en gelée et un petit verre d'eau-de-vie. Dès qu'il avait retrouvé assez de forces, il reprenait la route. Désormais, il connaissait son chemin. Dans cette région, les paysans portaient encore des blouses de toile blanche et des bonnets carrés ornés d'un gland, comme cela se faisait cinquante ans auparavant. Ils étaient barbus et parlaient l'ukrainien. À Zamosc, le vieil homme fut arrêté et jeté en prison. Il partagea une cellule avec deux jeunes gens de la campagne. La police lui avait confisqué son sac et il refusa la nourriture des chrétiens qu'on lui apportait, n'acceptant que du pain et de l'eau. Un jour sur deux, on le convoquait chez le commandant qui lui hurlait dans l'oreille comme s'il avait été sourd. Ne comprenant pas un seul mot, reb Moshe Ber se contentait de hocher la tête, puis de se jeter aux pieds de l'officier. Cela dura jusqu'après Rosh Hashanah. Les Juifs de Zamosc finirent alors par apprendre qu'un vieil homme venu de loin se trouvait enfermé là. Le rabbin et le chef de la communauté obtinrent sa libération en payant une rançon.

On proposa à reb Moshe Ber de rester à Zamosc pour Yom Kippour, mais il ne voulut rien entendre. Il se reposa une nuit, puis à l'aube, emportant un morceau de pain, prit à pied la route de Bilgoray. Il coupa à travers champs, déterrants des raves pour se nourrir un peu et se rafraîchissant grâce aux grosses baies blanches qu'il cueillait dans les buissons et qu'on appelle *valakhi* en dialecte local. Un paysan le prit dans sa charrette pour un kilomètre ou deux, mais ensuite, des bergers vinrent se jeter sur lui pour lui voler ses bottes.

Il dut continuer pieds nus à nouveau et, pour cette raison, ne parvint à Bilgoray que tard dans la soirée. Les vagabonds installés à la maison d'étude pour la nuit refusèrent de le laisser entrer et il fut obligé de rester dehors, assis sur les marches, reposant sa tête lourde de fatigue sur ses genoux. Le ciel d'automne était clair et froid, d'un

jaune terne tout constellé d'étoiles. Dans le fond de la cour de la synagogue, des chèvres dépouillaient de leur écorce les bûches entassées là pour l'hiver. Une chouette émit sa plainte d'une voix féminine, comme si elle souffrait d'un chagrin que rien ne calmerait jamais, puis elle se tut – et recommença. À l'aube, des habitants de la ville arrivèrent, portant des lanternes de bois, pour dire les prières des Selichot. Ils firent entrer le vieil homme, l'installèrent près du poêle et le couvrirent de vieux châles de prière rangés dans un coffre. Plus tard, ils lui apportèrent une paire de lourdes bottes militaires cloutées qui lui firent mal aux pieds dès qu'il les enfila, mais il était résolu à observer le jeûne de Kippour à Jozefow et il ne lui restait plus qu'un jour pour y parvenir.

Il partit donc de bonne heure. Il n'avait que cinq ou six kilomètres à parcourir mais il se hâtait car il voulait arriver le lendemain très tôt. Au bout de quelques centaines de mètres, ses bottes le blessèrent au point qu'il ne pouvait plus avancer. Il dut les ôter et se retrouva encore pieds nus. Un orage éclata, avec pluie, éclairs et tonnerre. Reb Moshe Ber glissa dans des flaques de boue, trempa ses vêtements. Ses pieds enflèrent et se mirent à saigner. Il passa la nuit en plein air, à l'abri d'une meule de foin, et eut si froid qu'il ne put dormir. Dans les villages alentour, des chiens aboyaient. La pluie ne cessait pas. Le vieil homme crut qu'il allait mourir. Il pria Dieu de l'épargner jusqu'à la prière de Neilah afin qu'il puisse arriver au ciel purifié de tous ses péchés. Plus tard, quand vers l'est le bord des nuages se teinta de rose et que le brouillard devint d'un blanc laiteux, il sentit en lui des forces nouvelles et, une fois de plus, il reprit la direction de Jozefow.

Il arriva chez les hassidim de Turisk au moment même où, suivant la coutume, ils se réunissaient pour boire un verre d'alcool et manger un morceau de biscuit. Quelques-uns le reconnurent et aussitôt tous se réjouirent car on le croyait mort depuis longtemps. On lui apporta du thé brûlant Il récita vite les prières, puis mangea du pain blanc avec du miel, de la carpe farcie et des kreplach. Il but plusieurs petits verres d'eau-de-vie. On le conduisit ensuite au bain de vapeur. Deux des habitants les plus respectés de la ville l'accompagnèrent jusqu'à la septième marche et le fouettèrent eux-mêmes avec des bouquets de branches fraîches tandis qu'il pleurait de joie.

Pendant le long jeûne de Kippour, il faillit s'évanouir plusieurs fois mais tint bon jusqu'au bout. Le lendemain, les hassidim de Turisk lui donnèrent des vêtements neufs et lui dirent d'étudier la Torah. Ils avaient tous beaucoup d'argent car ils commerçaient avec les soldats bosniaques et hongrois et envoyaient de la farine dans ce qui faisait partie autrefois de la Galicie en échange de tabac de contrebande. Ce n'était donc pas un problème pour eux d'entretenir le vieil homme. Ils savaient et respectaient ce qu'il était : un hassid s'étant assis à la table

de reb Motele de Tchernobyl, quelqu'un que le rabbi miraculeux avait reçu chez lui !

Quelques semaines plus tard, les hassidim de Turisk, dont beaucoup étaient marchands de bois, pour faire honte à leurs ennemis jurés, les hassidim de Sandz, réunirent à eux tous assez de planches pour construire une maison destinée à reb Moshe Ber. Puis ils le marièrent à une vieille fille du village sourde et muette, d'environ quarante ans.

Exactement neuf mois après, elle donna naissance à un fils. Maintenant, le vieil homme aurait quelqu'un pour dire le kaddish sur sa tombe. À la circoncision, des musiciens jouèrent, comme s'il s'était agi d'un mariage. Les femmes apportèrent des biscuits et s'affairèrent autour de la mère. Dans la grande salle de réunion des hassidim de Turisk où eut lieu le banquet, cela sentait la cannelle, le safran et l'odeur des belles robes qu'on ne sort que le jour du shabbat. Reb Moshe Ber portait un caftan de satin tout neuf et un chapeau de velours. Il dansa sur une table et pour la première fois mentionna son âge :

« Et Abraham avait cent ans, récita-t-il, quand naquit son fils Isaac. Et Sarah dit : Dieu m'a fait rire afin que tous ceux qui entendent rient avec moi. »

Il nomma l'enfant Isaac, ce qui signifie celui qui va rire.

Le feu

Je veux vous raconter une histoire. Elle n'est pas tirée d'un livre, c'est quelque chose qui m'est arrivé à moi, personnellement. Pendant des années j'ai gardé le secret, mais je sais maintenant que je ne sortirai plus vivant de cette maison des pauvres. On m'emportera directement d'ici à la morgue. Or je veux qu'on connaisse la vérité. J'aurais pu demander au rabbin et aux anciens de la communauté de venir, afin qu'ils notent tout dans leur grand livre, mais pourquoi embarrasser les enfants et les petits-enfants de mon frère ? Voici mon histoire.

Je viens de Janow, près de Zamosc. On a surnommé ce coin-là le Royaume du Pauvre, pour des raisons évidentes. Mon père, que sa mémoire soit bénie, avait sept enfants, mais il en perdit cinq. Ils poussaient d'abord solides comme des chênes, puis ils tombaient. Trois garçons et deux filles ! Personne ne savait ce qu'ils avaient. La fièvre les prenait, l'un après l'autre. Quand Chaim Jonas, le plus jeune, mourut, ma mère – puisse-t-elle intercéder pour moi au ciel – s'éteignit comme une chandelle. Elle n'était pas malade, elle s'arrêta simplement de manger et resta au lit. Les voisines passaient la voir et demandaient : « Beile Rivke, qu'y a-t-il ? » et elle répondait, « rien, je vais mourir, c'est tout ». Le docteur vint, la saigna. On lui mit des ventouses, des sangsues, on exorcisa le mauvais œil, on la lava avec de l'urine, mais rien n'y fit. Elle se recroquevilla sur elle-même, au point de ne plus être qu'un sac d'os. Après avoir récité la prière de la confession, elle m'appela à son chevet : « ton frère Lippe fera son chemin, me dit-elle, mais toi, Leibus, je te plains ».

Mon père ne m'avait jamais aimé. Je ne sais pas pourquoi. Lippe était plus grand que moi, il tenait de la famille de ma mère. À l'école, il réussissait toujours et pourtant, il n'étudiait jamais. Moi si, mais cela ne servait à rien. Ce qu'on me disait entrait par une oreille et ressortait par l'autre. Malgré tout, j'arrive quand même à lire la Bible. Mais on me retira assez tôt du heder.

Lippe était, comme on dit, la prune des yeux de mon père. Quand il faisait quelque chose de mal, papa prétendait qu'il n'avait rien vu. Mais que Dieu me protège si je commettais la plus petite erreur ! Mon père avait la main lourde. Quand il me giflait, je voyais ma grand-mère morte. Aussi loin que je m'en souviens, cela s'est toujours passé ainsi. Pour un rien, il détachait sa ceinture. Il me

battait jusqu'à ce que je sois couvert de bleus. C'était sans arrêt, « ne viens pas ici, ne va pas là ». À la synagogue, par exemple, les autres garçons s'agitaient et bavardaient pendant le service, mais moi, si j'oubliais un seul « amen », j'avais ma « récompense ». À la maison, je faisais tout le travail. Nous avions un moulin à bras et, du matin au soir, je broyais du blé noir. En plus, je portais les seaux d'eau et je coupais le bois. J'allumais le feu et je nettoyait le cabinet d'aisances. Tant que ma mère fut en vie, elle parvint à me protéger un peu, mais après sa mort, on aurait dit que je ne faisais plus vraiment partie de la famille. Ne croyez pas que cela ne me rongea pas intérieurement, mais qu'est-ce que je pouvais y faire ? Mon frère Lippe me bousculait sans arrêt, lui aussi, « Leibus, fais ci, Leibus, fais ça ». Il avait des amis avec lesquels il aimait bien boire et traîner à la taverne.

Dans notre ville vivait une jolie fille nommée Havele. Son père possédait une épicerie. Il avait de l'argent et des idées bien arrêtées sur le gendre qu'il choisirait lui-même. Mon frère aussi avait des idées à lui. Il disposa soigneusement ses pièges. Il paya les marieurs pour qu'ils ne proposent aucun parti à Havele. Il répandit la rumeur qu'un membre de sa famille s'était pendu, pour décourager les prétendants. Ses amis l'aidaient et en échange il leur donnait sans compter des petits verres d'alcool et des tranches de gâteau au pavot. Pour lui, l'argent n'était vraiment pas un problème. Il ouvrait le tiroir où notre père en avait toujours et se servait, un point c'est tout. À la fin, le père de Havele dut capituler et donna son consentement au mariage.

La ville au grand complet célébra les fiançailles. D'habitude, le fiancé n'apporte pas de dot mais Lippe persuada notre père de lui donner deux cents gulden. Il reçut aussi une garde-robe digne d'un seigneur. Au mariage, il y eut deux orchestres, un de Janow et l'autre de Bilgoray. C'est ainsi qu'il commença son chemin dans la vie. Mais pour le petit frère, il n'en fut pas de même : je n'eus même pas droit à un pantalon neuf. Mon père m'avait promis d'en commander un mais, de jour en jour, il oubliait de le faire et quand il finit par acheter le tissu, c'était trop tard. J'assistai au mariage en haillons et les filles se moquèrent de moi. On peut dire que la chance n'était pas souvent avec moi...

Je me disais souvent que je m'en irais comme mes frères et sœurs. Mais non, mon destin n'était pas de mourir jeune. Lippe se maria donc et, comme on dit, il démarra du bon pied. Il devint un riche commerçant en grains. Près de Janow, il y avait un moulin à eau qui appartenait à reb Israël David, fils de Malka, un homme de bien. Israël David se prit d'amitié pour mon frère et lui vendit son moulin pour trois fois rien. Je ne sais pas pourquoi il le fit. Certains disaient qu'il voulait partir pour la terre d'Israël, d'autres qu'il avait de la famille en Hongrie. Toujours est-il que, peu après avoir liquidé ses affaires, il

mourut.

Havele mettait au monde un enfant après l'autre, chacun plus joli que le précédent. C'étaient de telles petites merveilles qu'on venait chez elle simplement pour les contempler. Mon père s'était dépouillé en donnant une dot à Lippe, il se retrouva bientôt sans argent du tout. Son affaire périclita, sa santé se détériora, mais si vous croyez que Lippe vint à son aide, vous vous trompez lourdement. Lippe fit comme s'il ne voyait rien, ne savait rien, et mon père déversa son amertume sur moi. Ce qu'il pouvait bien avoir contre ma personne, je l'ignore. Cela arrive qu'un homme se prenne de haine à l'égard de son propre enfant. Peu importe ce que je disais, j'avais toujours tort, et quant à ce que je faisais, ce n'était jamais assez.

Puis mon père tomba malade et il fut très vite évident qu'il n'en avait plus pour longtemps. Mon frère Lippe ne se souciait que de gagner de l'argent. Moi, je m'occupais de notre père. C'était moi qui lui faisais faire ses besoins, qui le lavais, le peignais. Il ne pouvait plus rien digérer, il recrachait ce qu'il mangeait. Le mal s'étendit jusqu'à ses jambes, si bien qu'il devint incapable de marcher. Je devais tout lui apporter, et quand son regard se posait sur moi, on aurait dit qu'il contemplait de l'ordure. Quelquefois il me traitait de noms tellement horribles que j'avais envie de m'enfuir à l'autre bout de la terre, mais comment peut-on abandonner son propre père ? Si bien que je souffrais en silence. Les dernières semaines furent un enfer. Il gémissait et jurait sans cesse. Je n'ai jamais entendu d'aussi affreux jurons. Mon frère Lippe passait le voir deux fois par semaine et lui demandait avec un sourire : « eh bien, père, comment cela va-t-il ? Un peu mieux ? » Et dès qu'il le voyait, mon père s'illuminait. Je lui ai pardonné et que Dieu lui pardonne aussi. Un homme sait-il toujours ce qu'il fait ?

Il mit deux semaines à mourir et je ne peux pas vous décrire son agonie. Chaque fois qu'il ouvrait les yeux, il me lançait des regards pleins de rage. Après l'enterrement, on trouva son testament sous son oreiller. J'étais déshérité. Tout allait à Lippe, la maison le moulin, l'armoire, le buffet, même les plats. Les habitants de la ville furent très choqués, ils dirent que c'était illégal. Il y avait même un précédent dans le Talmud. On suggéra à Lippe de me donner au moins la maison, mais il se contenta d'éclater de rire. Il la vendit immédiatement et fit transporter le moulin à bras et les meubles chez lui. Il me resta l'oreiller. C'est la vérité pure et simple. Que je sois aussi pur qu'elle quand je me présenterai devant le Tout-Puissant !

J'allai travailler chez un charpentier et je gagnais à peine de quoi vivre. Je dormais dans l'appentis. Lippe oublia qu'il avait un frère. Mais devinez qui récita le kaddish pour notre père ? Il y avait toujours une bonne raison pour que ce ne fut pas Lippe. J'habitais en ville, on

manquait de main-d'œuvre au moulin, cela faisait trop loin pour venir à la *shul* le samedi. Au début, on me plaignit à cause de la façon dont Lippe me traitait, puis les gens commencèrent à dire qu'il devait avoir ses raisons. Quand un homme est à terre, tout le monde aime lui marcher dessus.

Je n'étais plus tellement jeune et je n'avais toujours pas de femme. Je me laissai pousser la barbe, mais personne ne pensait à un parti pour moi. Si un marieur me proposait quelque chose, c'était toujours ce qu'on pouvait imaginer de pire. Pourquoi le nier ? Je tombai amoureux. C'était la fille d'un cordonnier et je la regardais vider les seaux d'eau sale. Mais elle se fiança à un tonnelier. Qui voudrait d'un orphelin ? Je me doutais bien que cela tournerait ainsi, ce qui ne m'empêcha pas de souffrir. Parfois, la nuit, je ne pouvais pas dormir. Je me tournais et me retournais dans mon lit comme si j'avais la fièvre. Pourquoi ? Qu'avais-je donc fait à mon père ? Je résolus de ne plus réciter le kaddish – mais cela faisait déjà presque un an qu'il était mort. Et puis, comment peut-on se venger d'un mort ?

Et maintenant, je vais vous raconter ce qui arriva.

Un vendredi soir, j'étais couché dans mon apprentis sur le tas de copeaux qui me servait de lit. J'avais travaillé dur toute la journée. En ce temps-là, on commençait à l'aube et le prix de la chandelle était déduit de vos gages. Je n'avais même pas eu le temps d'aller au bain rituel. Le vendredi, on ne nous servait pas de déjeuner, de façon que nous ayons plus d'appétit pour le dîner du shabbat. Mais à moi, la femme du charpentier servait toujours de plus petites portions, même ce soir-là. Les autres avaient un beau morceau de poisson – il ne me restait que la queue. Dès la première bouchée, je m'étranglais avec les arêtes. La soupe était plus de l'eau qu'autre chose. Quant au poulet, on ne me donnait que les abattis, tellement durs que je n'arrivais même pas à les mâcher. Le Talmud dit en outre que si on avale ces morceaux-là, c'est mauvais pour la mémoire. Je n'avais droit qu'à une petite tranche de *challah*, jamais plus, et pas à une seule cuillerée de dessert. En bref, ce vendredi-là, comme d'habitude, j'étais allé me coucher la faim au ventre.

On avait un hiver glacial cette année-là et il gelait dans mon apprentis. Les souris y menaient la sarabande. Étendu sur mon tas de copeaux, avec quelques haillons en guise de couverture, je tremblais de rage. Ce que je voulais, c'était mettre la main sur mon frère. Sur Havele aussi, d'ailleurs. On aurait pu s'attendre à un peu plus de gentillesse de la part d'une belle-sœur. Mais elle ne pensait jamais qu'à elle et à ses petits chéris. À voir la façon dont elle s'habillait, on l'aurait prise pour une grande dame. Les rares fois où elle venait à la synagogue, en général pour assister à un mariage, elle portait un chapeau à plumes. Partout où j'allais, j'entendais parler de ce que

Lippe avait acheté, de ce que Havele était sur le point d'acheter. Ils ne semblaient penser l'un et l'autre qu'à leurs beaux vêtements. Havele s'offrit une fois un manteau de sconse et, plus tard, une cape de renard. Elle paraissait attifée comme une reine tandis que, traité comme un chien, j'avais l'estomac qui grondait de faim. Je les maudissais tous les deux. Je priais Dieu pour qu'il leur envoie la peste et toutes les misères imaginables. Peu à peu, je finis par m'endormir.

Mais un peu plus tard, je me réveillai. Il était environ minuit et je sentis que le moment de me venger était venu. On aurait pu croire qu'un démon m'empoignait par les cheveux en me criant, « Leibus, venge-toi ! ». Je me levai. Dans le noir, je trouvai un sac que je remplis de copeaux. Il est interdit de faire ce genre de chose pendant le shabbat, mais j'avais oublié ma religion. Sûrement un **dybbouk** était entré en moi. Je m'habillai sans faire de bruit, empoignai le sac d'une main, deux bouts de silex et une mèche de l'autre, puis me glissai dehors. J'allais mettre le feu à la maison de mon frère, à son moulin, à son grenier à blé, à tout.

Il faisait nuit noire et le chemin à parcourir était long. J'évitai les faubourgs de la ville et coupai à travers les champs détrempés, les pâturages, les prairies. Je savais que j'étais sur le point de tout perdre, ce monde-ci et le monde à venir. Je pensais à ma mère, couchée dans sa tombe. Que m'aurait-elle dit ? Mais quand la folie s'empare de vous, vous ne pouvez plus vous arrêter. Comme on dit, vous vous coupez la langue pour vous la cracher au visage. Je n'avais même pas peur de rencontrer quelqu'un, je n'étais plus moi-même.

Je marchai, marchai, et le vent soufflait en rafales. Le froid coupait comme un couteau. Je m'enfonçais dans la neige jusqu'aux genoux, trébuchais dans un fossé, me hissais sur le bord, pour retomber plus loin. Quand j'approchai d'un petit hameau qu'on appelait Les Pins, des chiens m'attaquèrent. Vous savez comment cela se passe, s'il y en a un qui se met à aboyer, tous les autres l'imitent. Une véritable meute se rua à mes trousses et je crus que ces bêtes féroces me mettraient en pièces. Par miracle, les paysans ne s'éveillèrent pas. Ils m'auraient pris pour un voleur de chevaux et m'auraient réglé mon compte sans attendre. J'étais sur le point d'abandonner. J'eus brusquement envie de lâcher mon sac et de retourner en courant me coucher. Je pensai aussi à m'en aller, à partir au loin pour toujours. Mais mon dybbouk se fit encore plus insistant, « allez, c'est maintenant ou jamais, continue ! ». Et je continuai péniblement. Un sac de copeaux, ce n'est pas lourd, mais au bout d'un certain temps, on finit quand même par en sentir le poids. Je commençais à ruisseler de sueur – et je poursuivais ma route, au péril de ma vie.

Et maintenant écoutez bien, vous allez voir quelle extraordinaire coïncidence se produisit.

Tandis que je continuais à marcher, je vis soudain une grande lueur rouge dans le ciel. Était-ce déjà l'aube ? Non, impossible, en ce début d'hiver, les nuits restaient très longues. Je me trouvais maintenant tout près du moulin de mon frère et je pressai le pas, puis je me mis à courir. Pouvez-vous imaginer ce que je vis alors ? Le moulin brûlait. J'étais venu mettre le feu à une bâtisse que les flammes dévoraient déjà. Je m'immobilisai, comme paralysé devant ce spectacle. La tête me tournait. Il me semblait que je perdais l'esprit. Peut-être était-ce vrai, d'ailleurs. Je jetai mon sac de copeaux et me mis à hurler au secours. Je commençai à me précipiter vers le moulin quand je pensai brusquement à Lippe et à sa famille. Aussi je me ruai vers la maison déjà enveloppée de fumée. Quand j'y pénétrai, il y faisait une chaleur de four, les poutres s'enflammaient, la lumière était aussi vive que le jour de Simcha Torah. Je poussai la porte d'une chambre, allai ouvrir toute grande la fenêtre, m'emparai de mon frère intoxiqué par la fumée et le jetai dehors dans la neige. J'en fis ensuite autant avec sa femme et ses enfants. Je faillis périr étouffé mais je les sauvai tous. À peine avais-je fini que le toit s'effondra. Mes cris avaient fini par réveiller les paysans qui arrivèrent en courant. Ils firent revenir mon frère à lui, puis s'occupèrent des autres. Il ne restait plus de la maison que la cheminée et un énorme tas de braises, mais on réussit à éteindre l'incendie du moulin. J'aperçus soudain mon sac de copeaux par terre et je le jetai dans ce qui restait du brasier. Mon frère et sa famille trouvèrent refuge chez des voisins. Le jour finit par se lever.

La première question que me posa Lippe fut : « comment cela est-il arrivé ? Comment se fait-il que tu passais par-là ? » Ma belle-sœur se rua vers moi pour m'arracher les yeux : « c'est lui ! C'est lui qui a mis le feu ! » Les paysans commencèrent à m'interroger : « que diable venais-tu faire ici ? » Je ne savais pas quoi répondre. Ils se mirent à me taper dessus. Quand je ne fus plus qu'une loque entre leurs mains, mon frère leur fit signe : « assez, mes amis. Il y a un Dieu et il le punira ». Après quoi, il me cracha au visage.

Péniblement, je réussis à rentrer chez moi. Je ne marchais pas, je me traînais. Comme un animal malade, j'avancais à quatre pattes tout de travers. Je dus m'arrêter plusieurs fois pour mettre de la neige sur mes plaies. Mais c'est quand je fus enfin arrivé que mes véritables ennuis commencèrent. Tout le monde cria : « où étais-tu ? Comment pouvais-tu savoir que la maison de ton frère était en feu ? » J'étais devenu le principal suspect. Puis le charpentier inspecta mon apprentis et vit qu'il manquait un sac. Il en fit un drame. Tout Janow se mit à dire que c'était moi qui avais allumé l'incendie, et un soir de shabbat par-dessus le marché.

Ma situation n'aurait pas pu être pire. Je risquais d'être jeté en

prison ou mis au pilori dans la cour de la synagogue. Je n'attendis pas que cela se produise, je restai le plus possible dans mon coin. Un voiturier me prit en pitié et me conduisit à Zamosc le samedi soir. Il n'avait pas de passagers, cette fois, seulement des marchandises et il me trouva une place au milieu d'une cargaison de tonneaux. Quand l'histoire du feu se mit à circuler à Zamosc, je partis pour Lublin. Là je devins charpentier et me mariaï. Ma femme ne me donna pas d'enfant. Je travaillai dur, mais sans beaucoup de succès. Mon frère Lippe était millionnaire – il possédait la moitié de Janow – mais je ne reçus jamais une ligne de lui. Ses filles épousèrent des rabbins ou de riches hommes d'affaires. Il n'est plus de ce monde, il est mort couvert de richesses et d'honneurs.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai raconté cette histoire à personne. Qui m'aurait cru ? Je n'ai même jamais dit que j'étais de Janow. J'ai toujours fait croire que je venais de Shebreshin. Mais maintenant que je suis sur mon lit de mort, pourquoi mentir encore ? Ce que je viens de révéler est la vérité, l'absolue vérité. Il n'y a qu'une chose que je ne comprends toujours pas, que je ne comprendrai jamais avant d'être dans ma tombe et c'est ceci : pourquoi un feu devait-il se déclarer précisément cette nuit-là dans la maison de mon frère ? Parfois, il me vient à l'idée que c'est peut-être ma colère qui l'a provoqué, qu'en pensez-vous ?

— Une colère ne peut pas faire brûler une maison.

— Je le sais bien... Pourtant il y a cette expression, « une brûlante colère ».

— Oh, ce n'est qu'une façon de parler.

— En tout cas, dès que j'ai vu les flammes, j'ai tout oublié pour ne plus penser qu'à les sauver. Sans moi, ils n'auraient plus été que des cendres. Maintenant que je suis sur le point de mourir, je veux qu'on sache la vérité.

Celui qui voit sans être vu

1. Nathan et Temerl

On dit que moi, l'Esprit du Mal, après être descendu sur terre pour inciter les gens à pécher, je remonterai au ciel pour les accuser. À vrai dire, je suis celui qui donne au pécheur sa première petite envie de mal se conduire, mais je le fais si habilement que le péché se met à ressembler à une bonne action, tant et si bien que d'autres infidèles, incapables de tirer une leçon de l'exemple, s'enfoncent davantage dans l'abîme.

Mais laissez-moi vous raconter une histoire. Autrefois habitait dans la ville de Frampol un homme connu pour sa richesse et sa luxueuse façon de vivre. Nathan Jozefover était son nom, car il venait de Petit Jozefov. Il avait épousé une jeune fille de Frampol et s'était fixé là. Reb Nathan, à l'époque de cette histoire, frôlait la soixantaine, peut-être même la dépassait-il. Petit, large d'épaules, il possédait, comme la plupart des gens riches, une grosse bedaine. Entre les touffes de sa courte barbe noire, on apercevait ses joues rouges comme du vin. D'épais sourcils en broussaille surmontaient ses petits yeux pétillants. Toute sa vie il avait bien mangé, bien bu et s'était bien amusé. Au petit déjeuner, sa femme lui servait du poulet froid avec du pain aux raisins et, à la manière d'un riche propriétaire, il faisait passer le tout avec un grand verre d'hydromel. Il aimait les plats raffinés tels que le pigeon rôti, le cou farci, les crêpes au foie haché, les nouilles aux œufs et le bouillon... On racontait que Roise Temerl, son épouse, lui préparait tous les jours un gâteau de nouilles et même, s'il le désirait, un repas du shabbat en plein milieu de la semaine. À vrai dire, elle aussi aimait bien manger.

N'ayant pas d'enfant et disposant de beaucoup d'argent, le couple semblait croire qu'il convenait avant tout de profiter de la vie. Reb Nathan et son épouse devinrent vite gros et paresseux. Après le déjeuner, ils fermaient les volets de leur chambre et s'en allaient ronfler dans leurs lits douillots comme s'il était minuit. Durant les nuits d'hiver, aussi longues que l'exil juif, ils se relevaient pour aller déguster des gésiers ou des foies de poulet, de la confiture, de la soupe à la betterave, accompagnés de jus de pomme. Puis ils retournaient dans leurs lits à baldaquin, pour ne plus rêver qu'aux bons petits plats du lendemain.

Reb Nathan n'avait guère à s'occuper de son commerce de céréales qui marchait tout seul. Derrière la maison qu'il avait héritée de son beau-père s'élevait une vaste grange, fermée de deux lourdes portes en chêne. Il y avait autour de la cour plusieurs autres hangars, réserves et petites bâtisses. Les vieux paysans des villages avoisinants étaient

nombreux à ne vouloir vendre leur blé et leur lin qu'à Nathan, car même si d'autres pouvaient leur en offrir davantage, ils avaient confiance en son honnêteté. Il ne renvoyait jamais personne les mains vides et avançait même parfois l'argent de la récolte de l'année suivante. En signe de gratitude, on lui apportait du bois des forêts d'alentour et les paysannes ramassaient pour lui des baies sauvages et des champignons. Une vieille servante, veuve depuis longtemps, s'occupait du ménage et aidait même un peu Nathan dans ses affaires. De toute la semaine, exception faite du jour du marché, il n'avait pas besoin de lever le petit doigt.

Il aimait porter de beaux vêtements et raconter des histoires. L'été, il faisait la sieste sur un canapé installé au milieu des arbres de son verger et il lisait, soit la Bible en yiddish, soit des livres de contes. Le jour du shabbat, il allait volontiers écouter le prêche d'un *maguid* et invitait à l'occasion un pauvre à venir chez lui. Il s'amusait de beaucoup de choses : par exemple, il adorait que sa femme, Roise Temerl, lui chatouille les pieds et elle le faisait chaque fois qu'il le lui demandait. On chuchotait que mari et femme se baignaient ensemble dans la petite maison aménagée à cet effet au fond de la cour. En robe de chambre de soie brodée de fleurs et de feuilles, chaussé de pantoufles à pompons, reb Nathan s'asseyait sous son porche l'après-midi pour fumer sa pipe d'ambre. Les passants le saluaient et il leur répondait aimablement. Parfois, il arrêtaient une jeune fille, bavardait quelques instants avec elle de tout et de rien, et la laissait repartir sur une plaisanterie. Le samedi, après avoir lu quelques pages d'un livre pieux, il allait s'installer sur un banc avec les femmes et mangeait des noix ou des graines de citrouille en écoutant leurs papotages. Il racontait de son côté ses rencontres avec de riches propriétaires terriens, des prêtres, des rabbins. Il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse, il connaissait Cracovie, Brody et Dantzig.

Roise Temerl avait fini, au fil des ans, par ressembler à son mari. Vous connaissez le dicton : quand deux époux dorment sur le même oreiller, ils finissent par avoir la même tête. Petite et ronde, Roise Temerl avait de bonnes joues rouges, bien pleines malgré son âge et une petite bouche très bavarde. Elle savait juste assez d'hébreu pour déchiffrer le livre de prières et cela lui donnait l'autorité de diriger le groupe des femmes à la synagogue. Les jours de mariage, c'était souvent elle qui accompagnait la fiancée, elle préparait tout quand il y avait une circoncision et à l'occasion faisait la collecte pour le trousseau d'une jeune fille pauvre. Bien que fort riche elle-même, elle allait appliquer des ventouses aux malades et savait adroitement ôter la trachée artère d'un poulet. Elle excellait aux travaux d'aiguille, brodait et tricotait. Elle possédait quantité de bijoux, de robes, de manteaux, de capes de fourrure qu'elle rangeait soigneusement dans

de grandes armoires en chêne pour les protéger des mites et des voleurs.

Ses manières gracieuses faisaient qu'on l'accueillait toujours avec plaisir chez le boucher, au bain rituel et en fait partout où elle allait. Son seul regret était de ne pas avoir eu d'enfant. À la place, elle s'occupait d'œuvres charitables et avait engagé un pieux érudit pour réciter des prières pour elle après sa mort. Elle prenait grand plaisir à arrondir un petit pécule, pris sur l'argent du ménage et économisé année après année, qu'elle gardait soigneusement caché. Elle aimait bien compter et recompter les pièces d'or. Mais comme Nathan lui offrait tout ce dont elle pouvait avoir besoin, elle ne savait pas à quoi dépenser son argent. Son mari, parfaitement au courant de l'existence de ce « trésor », faisait comme s'il ne savait rien, car il comprenait que « l'eau volée est la plus douce à boire » et il ne voulait pas lui gâcher son inoffensif passe-temps.

2. Shifra Zirel, la servante

Un jour, la vieille servante tomba malade et, peu après, elle mourut. Nathan et Roise Temerl en eurent beaucoup de peine, d'abord parce qu'ils s'étaient habitués à sa présence au point qu'elle faisait presque partie de la famille et aussi parce qu'elle avait toujours été honnête, travailleuse et dévouée, de sorte qu'il ne serait pas facile de la remplacer. Ils pleurèrent sur sa tombe et Nathan récita le kaddish. Il promit à sa femme qu'après la période de deuil de trente jours, il irait à Janow commander la pierre tombale que la pauvre créature méritait. À vrai dire, il était gagnant dans cette triste affaire car n'ayant que rarement eu l'occasion de dépenser ses gains, sa servante lui avait légué tout ce qu'elle possédait.

Immédiatement après les funérailles, Roise Temerl commença à chercher quelqu'un mais personne n'arrivait à la cheville de la défunte. Les filles de Frampol n'étaient pas seulement des paresseuses, elles ne savaient absolument pas cuisiner selon les goûts de deux patrons aussi exigeants. Des veuves, des divorcées, des épouses abandonnées se présentèrent, mais aucune n'avait les qualifications requises. À chaque candidate qu'on lui proposait, Roise Temerl posait des questions-pièges sur la façon de préparer le poisson ou le bortsch, de confectionner des gâteaux et des biscuits, d'attendrir un poulet coriace, de dégraisser un bouillon, d'épaissir une bouillie de céréales, de redonner du goût à une soupe surie ou à du lait tourné, de rattraper un gâteau trop cuit. Affolées, les filles perdaient toutes leur langue et repartaient complètement décontenancées. Plusieurs semaines passèrent ainsi. Et Roise Temerl, autrefois si gâtée, obligée

désormais de tout faire à la maison, se rendait compte qu'il est plus facile de manger un repas que de le préparer.

Eh bien, c'en fut trop pour moi, le Séducteur, de regarder Nathan et sa femme mourir de faim. Je leur envoyai une servante, la merveille des merveilles.

Originaire de Zamosc, elle avait même travaillé pour de riches familles de Lublin. D'abord elle refusa – même si on lui donnait son poids en or – d'aller s'enterrer dans une bourgade aussi insignifiante que Frampol. Puis plusieurs personnes intervinrent et Roise Temerl accepta de la payer quelques gulden de plus que ce qui avait d'abord été proposé. Finalement la fille, Shifra Zirel, donna son accord.

On dut lui envoyer une carriole jusqu'à Zamosc et elle arriva avec tout un assortiment de valises, de paniers et de sacs, telle une riche fiancée. Proche de la trentaine, elle ne paraissait guère plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Ses cheveux étaient tressés en deux nattes roulées de chaque côté de sa tête. Elle portait un châle à carreaux orné de franges, une robe de cretonne et d'étroites chaussures à talons. Son menton était pointu comme celui d'une louve, elle avait les lèvres minces, le regard rusé et impudent. Ses oreilles s'ornaient de boucles en métal et son cou d'un collier de corail. Immédiatement elle se plaignit de la boue dans les rues de Frampol, du goût de vase qu'avait l'eau et de la mauvaise qualité du pain. Quand Roise Temerl lui servit une soupe trop cuite préparée par ses soins, la fille y trempa sa cuiller, goûta, fit une grimace et se plaignit : « C'est rance ! »

Elle demanda une aide, juive ou non, et après d'épuisantes recherches, Roise Temerl lui trouva une chrétienne, une robuste gamine qui était ; la fille du responsable des bains publics. Shifra Zirel commença à donner des ordres. Elle fit frotter les parquets, nettoyer le poêle, enlever les toiles d'araignée dans les coins et suggéra à sa nouvelle patronne de se débarrasser de meubles inutiles, chaises branlantes, vieux tabourets, tables boiteuses et armoires vides. Elle fit laver les carreaux, ôter les rideaux poussiéreux et les pièces parurent d'un seul coup plus claires, plus spacieuses. Dès le premier repas, Nathan et Roise Temerl furent émerveillés. Même le tzar n'aurait pu demander meilleure cuisinière. Ils eurent un hors-d'œuvre de foie de veau et de gésier, moitié bouilli, moitié frit, puis un consommé dont l'arôme vous chatouillait les narines. Il était assaisonné de condiments impossibles à trouver à Frampol, du paprika et des câpres que la nouvelle servante avait donc dû apporter de Zamosc dans ses bagages. Le dessert était une compote de pommes avec des raisins et des abricots, le tout parfumé à la cannelle, au safran et aux clous de girofle, dont le parfum emplissait la maison. Puis, comme dans les riches foyers de Lublin, il y eut du café à la chicorée. Après le déjeuner, Nathan et sa femme voulurent aller faire une petite sieste,

comme d'habitude, mais Shifra Zirel les mit en garde : ce n'était pas bon pour la santé de dormir tout de suite après avoir mangé car des vapeurs montent alors de l'estomac au cerveau. Elle conseilla à ses patrons d'aller faire deux ou trois fois le tour du jardin. Nathan avait l'estomac plein de bonnes choses et le café lui tournait la tête. Il titubait un peu et répétait à sa femme : « Eh bien, ma chère épouse, n'avons-nous pas mis la main sur une perle ? »

— J'espère que personne n'essaiera de nous la prendre », dit Roise Temerl. Sachant à quel point les gens sont envieux, elle craignait le Mauvais Œil et ceux qui pourraient offrir de meilleurs gages à la nouvelle servante.

Inutile de décrire en détail tous les excellents plats que confectionna Shifra Zirel, les babkas et les macarons, les hors-d'œuvre inconnus. Les voisins ne reconnurent bientôt plus ni la maison ni la cour, car elle fit passer les murs à la chaux, nettoyer les débarras et les apprentis, et engager un homme à tout faire qui désherba le jardin et répara les clôtures. Quand Shifra Zirel, en robe de laine et souliers pointus, allait se promener le samedi après avoir servi le *tcholent* préparé la veille, tout le monde la regardait passer, des autres servantes aux apprentis, des garçons de familles riches aux ménagères. Relevant délicatement sa jupe, elle avançait la tête haute, suivie de son aide, la fille du responsable du bain public, qui tenait un sac de fruits et de petits gâteaux, car les Juifs ne doivent pas porter de paquet le jour du shabbat. Assises sur les bancs, le long des façades des maisons, les femmes l'observaient et secouaient la tête : « Elle est aussi fière que l'épouse d'un riche propriétaire ! » déclaraient-elles, prédisant que son séjour à Frampol serait bref.

3. Tentation

Un mardi, Roise Temerl alla à Janow rendre visite à sa sœur qui était malade. Nathan ordonna à la petite aide de lui préparer un bain de vapeur. Il avait mal dans tous les membres depuis le matin et savait que le seul remède était de transpirer abondamment. Après avoir mis une grosse quantité de bois dans le poêle entouré de briques, la fille alluma le feu, remplit le bac d'eau, puis retourna à la cuisine.

Quand il ne resta plus que des braises, Nathan se déshabilla et arrosa les briques brûlantes. La cabane s'emplit de vapeur et il escalada les marches jusqu'à la dernière, là où il faisait le plus chaud. Puis il se fouetta à l'aide d'une botte de branchages qu'il avait préparée auparavant. D'ordinaire, c'était Roise Temerl qui l'aidait. Quand il se mettait à transpirer, elle versait de nouveaux seaux d'eau et, quand elle transpirait, il faisait de même pour elle. Ils se

fouettaient vigoureusement l'un l'autre avec les branches, puis Roise Temerl lui donnait un bain dans la baignoire de bois et ensuite le peignait. Mais cette fois-là, elle avait dû aller à Janow auprès de sa sœur et Nathan ne pensait pas qu'il serait sage d'attendre son retour, car sa belle-sœur était très âgée, elle pouvait mourir. En ce cas Roise Temerl serait obligée de rester là-bas sept jours. Il n'avait encore jamais pris son bain tout seul. Comme d'habitude, la vapeur s'évapora bientôt. Nathan aurait voulu redescendre pour arroser les briques encore une fois, mais il se sentait las, les jambes lourdes. Il resta étendu sur le dos, se fouetta encore un peu et se massa les chevilles et les genoux, un peu gêné par son énorme ventre. Il contemplait les poutres et le plafond noirci par la fumée. Par une fente, on voyait un bout de ciel. C'était le mois d'Eloul, et Nathan se sentit plein de mélancolie soudain. Il se souvenait de sa belle-sœur quand elle était une jeune femme pleine de vie, et voilà qu'elle était sur son lit de mort. Il ne mangerait pas indéfiniment lui non plus des gâteaux aux amandes, il ne dormirait pas toujours dans son bon lit de plumes. On le mettrait dans une tombe noire, les yeux recouverts de tessons, et des vers viendraient dévorer ce corps si bien soigné par Roise Temerl depuis les cinquante ans qu'elle était sa femme.

Plongé dans ses pensées, Nathan restait là, le ventre en l'air, quand il entendit soudain la chaîne grincer et la porte s'ouvrir. Il jeta un coup d'œil et, à sa grande stupéfaction, il vit Shifra Zirel qui entrait, pieds nus, un fichu blanc sur la tête, et vêtue seulement d'une petite culotte. D'une voix étouffée il s'écria, « non ! » et se hâta de se couvrir. Bouleversé, il lui fit signe de se retirer, mais Shifra Zirel dit, « n'ayez donc pas peur, mon maître, je ne vais pas vous mordre ».

Elle versa un seau d'eau sur les briques chaudes. Un sifflement emplît la pièce et des nuages de vapeur brûlante s'élevèrent. Aussitôt, la servante escalada les marches, saisit le paquet de branches et entreprit de fouetter Nathan. Il était tellement stupéfait qu'il ne pouvait plus articuler un mot. Étouffant à moitié, il faillit tomber de sa planche humide. Shifra Zirel n'en continua pas moins à s'occuper de lui et se mit à le frotter avec un morceau de savon. Ayant finalement repris ses esprits, il dit d'une voix rauque :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Honte sur toi !

— Et pourquoi aurais-je honte ? répondit-elle d'un ton désinvolte. Je ne fais pas de mal à mon maître... »

Un long moment encore elle le massa, le frotta, l'arrosa d'eau fraîche, le peigna et Nathan fut contraint de se dire que cette diablerie était encore plus habile que Roise Temerl. Ses mains étaient plus douces, qui le chatouillaient et éveillaient son désir. Il en oublia bientôt qu'on était au mois d'Eloul, juste avant les Grandes Fêtes de Tichri, et il demanda à sa servante de fermer le verrou de bois. Puis,

d'une voix tremblante, il lui fit une proposition.

« Jamais ! » déclara-t-elle d'un ton résolu en l'inondant d'un nouveau seau d'eau.

« Mais pourquoi ? » demanda-t-il, le cou, le ventre, la tête ruisselants.

« Parce que j'appartiens à mon mari.

— Quel mari ?

— Celui que j'aurai un jour, si Dieu le veut.

— Allons, voyons, Shifra Zirel, dit-il, je te donnerai quelque chose, un collier, ou une broche.

— Tu perds ton souffle, lui répondit-elle.

— Un baiser, au moins, supplia-t-il.

— Un baiser, ce sera vingt-cinq pièces, déclara-t-elle.

— Des pièces d'un groschen ou de trois ? » demanda Nathan, toujours précis. Et Shifra Zirel répondit, « des gulden ».

Nathan se mit à réfléchir. Vingt-cinq gulden, c'était une somme. Mais moi, le Tentateur, je lui rappelai qu' on ne vit pas à jamais et qu'il n'y a pas de mal à laisser quelques gulden en moins après soi. Et donc, il accepta.

Shifra Zirel se pencha vers lui, passa ses bras autour de son cou et l'embrassa sur la bouche. C'était moitié un baiser, moitié une morsure, et Nathan en eut le souffle coupé. Il sentit le désir l'envahir. Il ne pouvait pas descendre les marches tant ses jambes et ses bras tremblaient. Shifra Zirel dut l'aider à avancer et même à enfiler sa robe de chambre.

« C'est donc ce que tu es..., murmura-t-il.

— Ne m'insultez pas, reb Nathan, protesta-t-elle, je suis pure. »

« Pure comme un pied de cochon », pensa Nathan. Il ouvrit la porte et la fit passer la première. Au bout d'un moment, il regarda dehors d'un air inquiet pour s'assurer que personne ne le voyait et sortit à son tour. « Comment imaginer qu'une chose pareille puisse arriver ! » dit-il à mi-voix. « Quelle impudence ! Une vraie garce ! » Et il se promit de ne plus jamais avoir affaire à elle.

4. Des nuits agitées

La nuit, Nathan était couché sur son matelas de duvet, enroulé dans une couverture de soie, la tête calée sur trois oreillers, mais il n'arrivait pas à dormir, car ma femme Lilith et ses compagnes veillaient sur lui. Il somnolait de temps à autre, dans un état de semi-conscience. S'il se mettait à rêver, ce qu'il voyait le terrifiait au point qu'il se redressait d'un bond. Un personnage invisible lui chuchotait quelque chose à l'oreille. Il crut un moment avoir soif. Puis il se sentit

fiévreux. Il se leva, mit ses pantoufles et sa robe de chambre, puis alla à la cuisine se servir un gobelet d'eau fraîche. Alors qu'il se penchait au-dessus de la citerne, il glissa et faillit tomber dedans. Il comprit d'un seul coup qu'il désirait Shifra Zirel avec toute l'ardeur d'un jeune homme. « Que m'arrive-t-il donc ? murmura-t-il, ce ne peut être qu'un méchant tour du démon. » Il voulut regagner sa chambre mais s'aperçut qu'il se dirigeait droit vers la petite pièce où dormait la servante. Il s'arrêta tout contre la porte et écouta. On entendait un léger bruit derrière le poêle et il y eut un craquement dans le tas de bûches. La lueur pâle d'une lanterne brilla dehors. Il y eut un soupir. Nathan se rappela que c'était le mois d'Eloul, quand les Juifs pieux se lèvent à l'aube pour réciter les prières des *Selichot*. Il allait faire demi-tour mais la porte s'ouvrit brusquement et la servante demanda d'un ton décidé : « qui est là ?

— Moi, murmura Nathan.

— Et que veut donc mon maître ?

— Tu ne le sais donc pas ? »

Elle poussa une sorte de grognement, puis se tut, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire. Puis elle déclara : « retournez vous coucher, maître, cela ne sert à rien de discuter.

— Mais je n'arrive pas à dormir », répondit Nathan sur un ton qu'il employait souvent pour s'adresser à Roise Temerl. « Ne me chasse pas !

— Partez, maître », dit Shifra Zirel en se mettant brusquement en colère. « Sinon je crie !

— Chut ! Je ne veux pas te forcer, Dieu m'en préserve. Je t'aime bien... Je t'aime...

— Si mon maître m'aime, alors qu'il m'épouse.

— Mais comment le pourrais-je ? dit Nathan tout surpris. J'ai une femme !

— Et alors ? À quoi sert le divorce ? »

« Ce n'est pas une femme, pensa Nathan, c'est un démon. » Effrayé par ce que Shifra Zirel venait de lui dire, il resta là, immobile, appuyé au montant de la porte, sans trop savoir, tant la tête lui tournait, où il en était. L'Esprit du Bien, tout-puissant en ce mois d'Eloul, lui remit en mémoire la *Mesure de Droiture*, ces histoires – qu'il avait lues en yiddish – d'hommes pieux tentés par des femmes de riches propriétaires terriens, des diablesses, des prostituées, mais qui avaient refusé de succomber. « Je vais la renvoyer tout de suite, dès demain, même si je dois lui payer une année de gages », décida-t-il. Mais il se contenta de lui dire : « que vas-tu t'imaginer ? Je vis avec mon épouse depuis presque cinquante ans ! Pourquoi faudrait-il que je divorce maintenant ?

— Cinquante ans, cela suffit », répondit l'impudente servante.

Or c'est précisément son insolence qui fascinait Nathan. Il s'avança jusqu'à son lit et s'assit au bord. Une troublante chaleur émanait d'elle. Saisi d'un irrépressible désir, il dit : « mais comment pourrais-je divorcer ? Elle n'y consentirait jamais.

— Vous n'avez même pas besoin de son consentement », répondit Shifra Zirel, apparemment bien informée.

Les câlineries et les promesses ne la firent pas changer d'avis. À tous les arguments de Nathan, elle fit la sourde oreille. Le jour pointait déjà quand il regagna son lit. Les murs de sa chambre lui parurent bien gris. Comme une braise couvant sur un tas de cendres » le soleil se leva à l'est dans un rougeoiement qui ressemblait aux feux de l'enfer. Un corbeau se posa sur le rebord de la fenêtre et se mit à croasser comme s'il était porteur de mauvaises nouvelles. Nathan frissonna jusqu'à la moelle de ses os. Il avait le sentiment de ne plus pouvoir se maîtriser. On aurait dit que l'Esprit du Mal tenait les rênes et le conduisait le long d'un chemin impie, périlleux et semé d'obstacles.

À partir de là, Nathan ne connut plus un instant de répit. Sa belle-sœur mourut et Roise Temerl dut observer la période de deuil à Janow. Chaque nuit, il sentait le désir le reprendre et il allait implorer Shifra Zirel qui, chaque fois, le repoussait.

Il la suppliait, lui promettait de coûteux cadeaux, une dot, jurait de la coucher sur son testament, mais rien n'y faisait. Il se promettait de ne pas retourner auprès d'elle, mais ne respectait jamais sa promesse. Il lui parlait d'une façon stupide, indigne d'un homme respectable, il se rendait ridicule. S'il la réveillait, non seulement elle le chassait mais elle lui disait des injures. En allant de sa chambre à la sienne, il trébuchait dans le couloir, se cognait contre les portes, les placards, le poêle au point d'être couvert de bleus. Il renversa même une fois une bassine d'eau. Il cassa des verres. Il tentait de réciter un chapitre des Psaumes qu'il savait par cœur et implorait Dieu de le faire sortir du piège que j'avais préparé – mais les mots sacrés se déformaient sur ses lèvres et son esprit était troublé par des pensées impures. Dans sa chambre bourdonnaient sans cesse des mouches, et des moustiques que moi, l'Esprit du Mal, j'avais pris soin d'y envoyer. Les yeux grands ouverts, les oreilles aux aguets, Nathan, incapable de trouver le sommeil, écoutait le moindre bruit. Des coqs chantaient, des grenouilles coassaient dans l'étang, d'étranges lumières brillaient soudain. Un petit lutin ne cessait de répéter : ne soyez pas stupide, reb Nathan, elle vous attend, elle veut voir si vous êtes un homme ou une souris. Et il ajoutait en chantonnant, Eloul ou pas Eloul, une femme est une femme et si vous ne profitez pas de celle-ci dans ce monde, il sera trop tard dans l'autre. Alors Nathan appelait Shifra Zirel et il attendait qu'elle lui réponde. Il lui semblait entendre le bruit de ses

pieds nus, voir la blancheur de son corps ou de sa petite culotte dans l'obscurité. Finalement, enfiévré, il se levait et allait jusqu'à sa chambre, mais elle restait intraitable : « c'est moi ou la maîtresse, déclarait-elle, allez-vous-en ».

Et saisissant un balai dans un coin, elle lui donnait un grand coup dans le dos. Si bien que reb Nathan Jozefover, l'homme le plus riche de Frampol, respecté de tous, jeunes et vieux, retournait vaincu, brisé vers son lit à baldaquin pour s'y tourner et s'y retourner jusqu'à l'aube.

5. Le chemin de la forêt

Quand Roise Temerl revint de Janow et vit dans quel état se trouvait son mari, elle eut très peur. Il avait le visage gris, de grands cernes sous les yeux et sa barbe, jusque-là noire, était maintenant striée de blanc. Son gros ventre pendait comme un sac. Tel un grand malade, il ne marchait qu'en traînant les pieds. « Malheur à moi ! s'exclama-t-elle, on en enterre qui sont en meilleur état que toi ! » Elle entreprit de le questionner mais comme il ne pouvait pas lui dire la vérité, Nathan lui raconta qu'il avait mal à la tête, mal à l'estomac en plus d'un terrible point de côté. Bien qu'elle se fût réjouie de retrouver son mari et eût grande envie de profiter de sa compagnie, Roise Temerl commanda immédiatement une voiture et des chevaux et lui enjoignit d'aller voir un docteur à Lublin. Elle remplit un sac de petits biscuits, de différentes confitures, de jus de fruits et autres friandises et lui recommanda de ne pas faire attention à l'argent. Il fallait avant tout trouver le meilleur docteur possible et bien prendre les médicaments qu'il prescrirait. Shifra Zirel assista elle aussi au départ de son maître et suivit même la carriole à pied jusqu'au pont en répétant tous ses vœux de prompt guérison.

Tard ce soir-là, à la lumière de la pleine lune, tandis que la voiture avançait sur le chemin de la forêt et que des ombres couraient devant, moi, l'Esprit du Mal, je m'approchai de reb Nathan et lui demandai :

« Et où allez-vous donc comme ça ?

— Tu ne le sais pas ? Je vais voir un docteur.

— Ce n'est pas un docteur qui te guérira de ta maladie, dis-je.

— Que dois-je faire, alors ? Divorcer de ma vieille épouse ?

— Pourquoi pas ? répondis-je. Abraham n'a-t-il pas chassé sa servante Agar dans le désert, sans rien d'autre qu'une gourde d'eau, parce qu'il lui préférait Sarah ? Et plus tard, n'a-t-il pas pris Ketourah dont il a eu six fils ? Moïse, le maître de tous les Juifs, n'a-t-il pas eu, en plus de Zipporah, une femme du pays de Koush ? Et quand Myriam, sa sœur, a parlé contre lui, n'est-elle pas devenue lépreuse ?

Sache-le, Nathan, ton destin est d'avoir des fils et des filles. D'ailleurs, d'après la loi, tu aurais dû divorcer au bout de dix ans puisque Roise Temerl ne pouvait pas enfanter. Eh bien, tu ne peux pas quitter ce monde sans avoir été père et donc le ciel t'a envoyé Shiffa Zirel pour qu'elle vienne s'étendre dans tes bras et te donner de robustes enfants qui après ta mort réciteront le kaddish pour toi et hériteront tes biens. N'essaie donc pas de résister, Nathan, car tel est le décret divin et si tu n'obéis pas, tu seras puni et tu mourras bientôt. De toutes les façons, Roise Temerl serait veuve et toi tu irais en enfer. »

En entendant ces mots, Nathan prit peur. Tremblant de la tête aux pieds, il dit : « s'il en est ainsi, pourquoi irais-je à Lublin ? Je devrais plutôt demander au cocher de faire demi-tour et rentrer à Frampol ».

Et je me hâtai de lui répondre : « non, Nathan. Pourquoi révéler à ta femme ce que tu es sur le point de faire ? Si elle apprend que tu as l'intention de divorcer et de la remplacer par une servante, elle aura beaucoup de chagrin et risque de se venger sur toi ou sur sa rivale. Suis plutôt le conseil de Shifra Zirel. Procure-toi les papiers nécessaires à Lublin et glisse-les en secret dans la poche d'une des robes de ta femme, cela suffira pour que le divorce soit valable. Puis raconte-lui que les docteurs-t-ont conseillé d'aller à Vienne te faire opérer d'une grosseur interne. Et avant de partir, prends bien tout ton argent, ne laisse à Roise Temerl que la maison, les meubles et ses affaires personnelles. C'est seulement quand vous serez loin, Shifra Zirel et toi, que tu lui feras savoir que le divorce est effectif. De cette façon, tu éviteras tout scandale. Mais ne tarde pas, Nathan, Shifra Zirel ne t'attendra pas indéfiniment et si elle te quitte, tu risques d'être puni, de périr et de perdre à la fois ce monde et celui à venir. »

Je lui fis d'autres discours, tantôt pieux, tantôt impies, et à l'aube, quand il s'endormit, je lui montrai Shifra Zirel nue, entourée des enfants qu'elle lui donnerait un jour, des garçons avec des papillotes et des filles aux cheveux bouclés. Puis je lui apportai des plats imaginaires qu'elle avait préparés pour lui, au goût particulièrement exquis. Il s'éveilla affamé et consumé de désir. Peu avant d'arriver à la ville, la voiture à cheval s'arrêta devant une auberge où l'on servit un repas à Nathan. Puis on lui proposa un lit bien moelleux. Mais il gardait dans la bouche la saveur des délicieux gâteaux de Shifra Zirel et sur ses lèvres celle de ses baisers. Le désir le taraudait de plus en plus, aussi il remit son caftan et dit à l'aubergiste qu'il devait aller voir des marchands pour ses affaires sans plus attendre.

Dans une ruelle écartée où je pris soin de diriger ses pas, il découvrit un méchant scribe qui pour cinq gulden lui rédigea les papiers nécessaires au divorce et les fit signer par des témoins, comme l'exige la loi. Puis il s'en fut acheter toutes sortes de potions et de pilules chez un apothicaire et repartit pour Frampol. Il dit à sa femme

que trois docteurs l'avaient examiné, affirmaient lui avoir trouvé une tumeur dans le ventre et lui conseillaient d'aller tout de suite se faire opérer à Vienne, sinon il risquait de ne pas voir la fin de l'année. Bouleversée, Roise Temerl s'exclama : « Qu'importe la dépense ! Ta santé a plus d'importance pour moi que n'importe quoi d'autre ! » Elle voulait l'accompagner mais Nathan protesta : « Le voyage coûterait en ce cas deux fois plus cher et, de toute façon, il faut bien que quelqu'un s'occupe de nos affaires. Non, reste à Frampol et, avec l'aide de Dieu, tout se passera bien, je reviendrai et nous serons à nouveau heureux ensemble. » Disons, pour abrégé, que Roise Temerl se laissa convaincre et resta.

Ce soir-là, quand elle finit par s'endormir, Nathan se releva sans bruit et alla glisser les papiers du divorce dans son armoire à vêtements. Il se rendit ensuite dans la chambre de Shifra Zirel et l'informa de ce qu'il venait de faire. Elle l'embrassa, le serra dans ses bras et lui promit d'être une fidèle épouse et une bonne mère. Mais au fond d'elle-même elle se disait méchamment : « Vieux fou, tu paieras cher de t'être amouraché d'une putain. »

Et maintenant commence l'histoire de la façon dont mes comparses et moi obligeâmes Nathan Jozefover, ce vieux pécheur, à devenir celui qui voit sans être vu, si bien que ses os ne seraient jamais enterrés dans les règles, car telle est la punition des débauchés.

6. Nathan revient

Une année passa. Roise Temerl avait maintenant un second mari, un commerçant en grains de Frampol. Il s'appelait Moshe Mecheles et avait perdu sa femme au moment où elle-même se retrouvait divorcée. C'était un petit homme à la barbe rousse et aux petits yeux jaunes sous d'épais sourcils roux. Il allait souvent discuter avec le rabbin de Frampol, mettait deux paires de phylactères quand il priait et possédait un moulin au bord de la rivière. Il avait toujours de la farine sur ses vêtements. Déjà riche avant son remariage avec Roise Temerl, il devint un des personnages les plus importants de la ville quand il se retrouva à la tête des affaires de sa nouvelle femme.

Pourquoi Roise Temerl l'avait-elle épousé ? D'abord, parce que toutes sortes de gens s'en étaient mêlés. Ensuite parce qu'elle se sentait très seule et pensait qu'un autre mari pourrait, au moins en partie, remplacer Nathan. Enfin, parce que moi, le Malin, je tenais à ce remariage. Toujours est-il qu'elle s'aperçut très vite qu'elle avait fait une bêtise. Moshe Mecheles était bizarre. Comme il était très maigre, elle voulut bien le nourrir mais il ne touchait pas à ses gâteaux, ses poulets ou ses bonnes soupes. Il préférait du pain avec une gousse

d'ail, des pommes de terre avec leur peau, des oignons ou des radis noirs, à l'occasion une tranche de bœuf bouilli. Son caftan déboutonné était couvert de taches, il retenait son pantalon avec un bout de ficelle et refusait de prendre le bain chaud que sa femme lui préparait ; Il fallait le forcer à changer de chemise et de caleçon. En outre, il n'était presque jamais à la maison. Ou il voyageait pour ses affaires, ou il assistait à des réunions de la communauté. Il s'endormait très tard, puis ronflait toute la nuit. Il se levait avec le soleil, affairé comme une abeille. Bien qu'elle eût maintenant près de soixante ans, Roise Temerl ne dédaignait pas ce que les autres femmes aiment aussi, mais Moshe Mecheles ne l'approchait que rarement et, quand il le faisait, ce n'était que par devoir. Oui, ce remariage était une erreur, mais que faire ? Elle ravala son orgueil et souffrit en silence.

Un après-midi, peu avant le mois d'Eloul, Roise Temerl sortit dans la cour vider un seau d'eau sale et vit s'approcher un étranger. Elle poussa un cri et renversa tout sur ses pieds. À dix pas d'elle, il y avait Nathan, son ex-mari. Il ressemblait à un mendiant, en caftan déchiré, une corde autour de la taille, une casquette trouée sur la tête, des souliers percés aux pieds. Son visage autrefois bien rose était tout jaune et sa barbe avait blanchi. De lourdes poches pendaient sous ses yeux qui contemplaient tristement Roise Temerl. Un instant, celle-ci pensa que Nathan était mort et qu'elle voyait son fantôme. Elle faillit s'exclamer : « Âme pure, retourne à ton lieu de repos ! » Mais comme ceci se passait en plein jour, elle se remit un peu et demanda d'une voix tremblante :

« Mes yeux me trompent-ils ?

— Non, dit Nathan, c'est bien moi. »

Un long moment, mari et femme restèrent silencieux, à se dévisager. Roise Temerl, encore sous le choc, n'arrivait pas à parler. Ses jambes se dérobaient sous elle et elle dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas tomber.

« Malheur à moi, que t'est-il donc arrivé ? finit-elle par murmurer.

— Ton mari est là ? demanda Nathan.

— Mon mari ? » Elle semblait ne pas comprendre. « Non... »

Sur le point de lui demander d'entrer, elle se rappela à temps que, d'après la loi, elle n'avait pas le droit de se trouver sous le même toit que lui. En outre, que faire si une des servantes le reconnaissait ? Elle se pencha pour ramasser le seau.

« Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle.

D'une voix entrecoupée, Nathan lui raconta qu'il avait retrouvé Shifra Zirel à Lublin pour l'épouser et qu'elle l'avait persuadé de l'accompagner chez des parents à elle en Hongrie. Dans une auberge près de la frontière, elle l'avait quitté en emportant tout, même ses vêtements. Depuis lors, il errait à travers le pays, dormait dans des

maisons des pauvres et mendiait pour se procurer de quoi manger. D'abord il avait pensé obtenir un certificat signé par cent rabbins lui donnant l'autorisation de se remarier et il serait ensuite retourné à Frampol. Mais il avait appris son remariage à elle, Roise Temerl, et il venait implorer son pardon.

Ne pouvant en croire ses yeux, elle le contemplait en silence. Appuyé sur un bâton noueux, comme un vrai mendiant, il n'osait pas la regarder en face. Des touffes de poils sortaient de ses oreilles et de ses narines. Son caftan était tellement déchiré qu'on en voyait la doublure et par endroits sa peau, à lui, Nathan, qui paraissait plus petit qu'autrefois.

« Est-ce que quelqu'un t'a vu ? demanda Roise Temerl.

— Non, je suis venu à travers champs.

— Malheur à moi ! Que puis-je faire de toi ? s'exclama-t-elle. Je suis mariée.

— Je ne te demande rien, répondit-il. Adieu !

— Non, ne pars pas ! Oh, je suis si malheureuse ! »

Enfouissant son visage entre ses mains, elle se mit à sangloter. Nathan s'écarta un peu.

« Ne pleure pas pour moi, dit-il. Je ne suis pas encore mort.

— J'aurais préféré te savoir mort, répondit-elle, ce serait moins dur. »

Oui, mais moi, le Destructeur, je n'avais pas essayé tous mes méchants tours. Il y avait encore des péchés à commettre, des châtements à recevoir. Et donc, plein d'audace, je me mis à parler le langage de la pitié, car il est bien connu qu'elle peut, comme d'ailleurs n'importe quel autre sentiment, être utilisée pour faire le bien autant que le mal. Roise Temerl, dis-je, c'est ton mari, tu as vécu cinquante ans avec lui et tu ne peux pas le chasser ainsi, maintenant qu'il a péché. Alors elle me demanda : « Mais que puisse faire ? Je ne peux pas me contenter de rester là et devenir la risée de tous. » Je fis une suggestion. Elle trembla, leva les yeux et fit signe à Nathan de la suivre. Plein de soumission, il obéit, comme n'importe quel mendiant qui fait tout ce que la maîtresse de maison lui ordonne, après qu'elle lui a ouvert sa porte.

7. Le secret des ruines

Dans la cour, derrière le grenier à blé, il y avait une baraque en ruine où s'étaient installés autrefois les parents de Roise Temerl. Aujourd'hui, elle demeurerait vide. Des planches obstruaient les fenêtres, mais à l'étage il restait quelques pièces en assez bon état. Des pigeons venaient se poser sur le toit et des hirondelles nichaient sous

la gouttière. Quelqu'un avait planté un vieux balai dans la cheminée. Bien que Nathan eût souvent dit qu'il faudrait raser tout cela, Roise Temerl ne voulait pas en entendre parler : de son vivant à elle, on ne démolirait pas la maison de son père et de sa mère. Le grenier était plein de vieux objets cassés et de chiffons. Les enfants prétendaient qu'à minuit une lumière s'allumait à une fenêtre et que des démons occupaient la cave. C'est là que Roise Temerl conduisit Nathan. L'accès n'était pas facile, des ronces et des orties obstruaient le sentier et des épines dures comme des clous s'accrochaient à ses jupes. Des petites taupinières surgissaient partout. Un épais rideau de toiles d'araignée pendait dans l'embrasure de la porte restée ouverte. Il fallut l'écarter à l'aide d'une branche. L'escalier ne paraissait pas bien solide. Les jambes lourdes, Roise Temerl le monta en s'appuyant au bras de Nathan. Un nuage de poussière s'éleva qui les fit tousser tous les deux.

« Pourquoi m'amènes-tu ici ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

— Ne t'inquiète pas, répondit-elle, tu vas voir. »

L'abandonnant quelques instants, elle repartit vers la grande maison et proposa d'abord à sa servante de prendre quelques heures de congé, ce que la fille ne se fit pas dire deux fois. Après son départ, elle ouvrit les placards encore remplis des vêtements de Nathan, y prit du linge propre et le lui apporta. Elle alla ensuite chercher de quoi manger et revint avec un panier chargé de riz, de ragoût de bœuf, de tripes, de pieds de veau en gelée, de pain blanc et de compote de prunes. Quand Nathan eut tout dévoré et même léché le bol de prunes, Roise Temerl tira un seau d'eau au puits, pour qu'il puisse se laver dans la pièce voisine. La nuit commençait à tomber mais le crépuscule durait encore longtemps à cette saison. Une fois propre et vêtu de frais, après avoir obéi à la lettre aux instructions de Roise Temerl, Nathan en chemise blanche, robe de chambre brodée de fleurs et de feuilles, pantoufles de velours et calotte de soie, redevint celui qu'il était un an auparavant. À la lumière du rayon de lune qui éclairait la pièce, comme en plein jour, Roise Temerl le contempla, les yeux ruisselants de larmes.

Il se trouvait que Moshe Mecheles était parti en voyage, donc nul besoin pour elle de se presser. Elle alla chercher un matelas, des draps, un oreiller et, après avoir posé une planche trouvée dans un coin sur un vieux lit défoncé, installa un confortable coucher. Elle avait même pensé à monter des confitures et une boîte de petits gâteaux, au cas où Nathan aurait eu faim pendant la nuit. Puis, épuisée, elle s'assit sur un tabouret branlant. Nathan s'appuya au bord du lit. Après un long silence, il dit :

« À quoi bon ? Demain, il faudra que je parte.

— Pourquoi demain ? dit Roise Temerl. Repose-toi. Il sera toujours temps d'aller t'enfermer à la maison des pauvres. »

Ils bavardèrent jusque tard dans la nuit, sans jamais oser élever la voix. Roise Temerl pleurait, arrêta de pleurer, recommençait, se calmait. Elle obligea Nathan à tout lui confesser, sans omettre aucun détail, et il lui dit et redit comment il avait retrouvé Shifra Zirel, comment ils s'étaient mariés. Après l'avoir persuadé de venir avec elle à Presbourg, elle avait passé avec lui une nuit d'amour. Puis à l'aube, tandis qu'il dormait encore, elle s'était levée pour couper le lien du petit sac qu'il portait au cou. Après quoi Nathan avait dû abandonner tout orgueil, dormir dans des granges, mendier de la nourriture à des étrangers. Bien que ce récit éveillât sa colère et qu'elle s'écriât à plusieurs reprises « idiot ! imbécile ! fou ! », Roise Temerl se sentait le cœur plein de pitié.

« Que faire, mais que faire maintenant ? » murmura-t-elle à plusieurs reprises. Et moi, l'Esprit du Mal, je lui répondis : « Ne le laisse pas repartir. Une vie de mendiant, ce n'est pas pour lui. Il en mourrait de chagrin et de honte. » Et quand elle me rétorqua qu'à cause de son remariage, elle n'avait pas le droit de rester sous le même toit que lui, je lui dis : « Les douze lignes d'un certificat de divorce peuvent-elles séparer deux âmes unies au point de ne plus en faire qu'une après cinquante ans de vie commune ? Un frère et une sœur peuvent-ils devenir deux étrangers du fait d'une simple loi ? Nathan ne fait-il pas partie de toi ? Ne le vois-tu pas chaque nuit dans tes rêves ? Ta fortune d'aujourd'hui n'est-elle pas le fruit de son travail, de ses efforts ? Et qui est Moshe Mecheles ? Un étranger, un butor. Ne vaudra-t-il pas mieux griller en enfer avec Nathan plutôt que servir de tabouret sous les pieds de Moshe Mecheles au ciel ? » Je lui rappelai aussi l'histoire, qu'on raconte dans un livre, du riche propriétaire dont la femme s'était enfuie avec un montreur d'ours, et qui la reprit quand elle revint, après lui avoir pardonné.

Quand l'horloge du clocher de Frampol sonna onze heures, Roise Temerl rentra chez elle. Dans son beau lit à baldaquin, elle se tourna et se retourna comme si elle avait la fièvre. Nathan, lui, resta longtemps à la fenêtre à contempler la nuit. Le ciel, en ce début du mois d'Eloul, était plein d'étoiles. Sur le toit de la synagogue, une chouette cria d'une voix presque humaine. Les miaulements des chats ressemblaient aux gémissements d'une femme en couches. Des grillons chantaient et on aurait dit que des scies invisibles s'enfonçaient dans le tronc des arbres en un long sifflement. Le hennissement des chevaux venait des prés tout proches, avec l'appel des bergers. Du premier étage où il se trouvait, Nathan embrassait d'un seul coup d'œil toute la petite ville de Frampol, la synagogue, l'église, l'abattoir, le bain public, le marché et les rues où habitaient les chrétiens. Il

reconnaissait chaque hangar, chaque remise, jusqu'à chaque planche dans sa propre cour. Une chèvre vint arracher un lambeau d'écorce sur un tronc d'arbre. Une souris des champs se glissa hors du grenier à blé pour retourner à son trou. Nathan regardait, regardait. Tout lui semblait familier et pourtant étranger, réel et fantomatique à la fois, comme s'il ne faisait plus partie des vivants, comme si seul son esprit flottait par là. Il se souvint d'une expression en hébreu qui s'appliquait exactement à lui, « celui qui voit sans être vu ».

8. Celui qui voit sans être vu

À Frampol, la rumeur se répandit que Roise Temerl s'était querellée avec sa servante et l'avait brusquement renvoyée. Cela surprit beaucoup car la jeune fille semblait travailleuse et honnête. En fait, Roise Temerl ne voulait pas qu'elle risquât de découvrir la venue de son ex-mari dans la maison en ruine. Comme toujours quand je séduis les pécheurs, je persuadai le couple que cette situation était provisoire et que Nathan resterait seulement le temps de se remettre de sa longue errance. Je fis également en sorte que Roise Temerl se réjouît de la présence de son hôte clandestin et que celui-ci fut heureux de se trouver là. Tout en discutant avec lui de leur imminente séparation dès qu'ils se trouvaient ensemble, Roise Temerl donnait à l'installation de Nathan un côté permanent. Elle se mit à cuisiner de façon à lui apporter des plats savoureux. Au bout de quelques jours, il avait complètement changé d'aspect. À force de manger de bons gâteaux et de succulents ragoûts, il retrouva son teint fleuri et son gros ventre, comme il sied à un homme riche. À nouveau il portait des chemises brodées, des pantoufles de velours, une robe de chambre en soie et se mouchait dans des mouchoirs de batiste. Pour qu'il ne risquât pas de s'ennuyer, Roise Temerl lui apporta une Bible en yiddish et plusieurs livres de contes. Elle réussit même à se procurer du tabac pour sa pipe car il aimait bien fumer et lui apporta aussi des bouteilles de vin et d'hydromel que Nathan avait achetées des années auparavant. Dans la maison en ruine, le couple divorcé s'offrit de véritables banquets.

Je m'assurai que Moshe Mecheles n'était pas souvent à la maison. Je l'expédiai à toutes sortes de foires et le recommandai même comme arbitre dans de nombreux litiges. Avant peu, la vieille bâtisse derrière le grenier à blé était devenue pour Roise Temerl sa seule source de réconfort. Comme un avare qui ne cesse de rêver au trésor qu'il a enterré à l'insu de tous, elle ne pensait qu'à la ruine et à son secret. Parfois elle se disait que Nathan était mort et que, par magie, elle l'avait ressuscité pour quelque temps. Ou alors elle croyait que tout cela ne pouvait être qu'un rêve. Chaque fois qu'elle regardait de sa

fenêtre le toit moussu de la vieille bicoque, elle murmurait, « non ! c'est impossible ! Nathan ne peut être là. Ce n'est qu'une illusion... »

Aussitôt, elle y courait, grimpait l'escalier vermoulu et Nathan en personne venait à sa rencontre, avec son bon sourire, sa bonne odeur.

« C'est toi ? » demandait-elle. Et il répondait, « oui, c'est moi et je t'attendais.

— Je t'ai manqué ? » ajoutait-elle et il disait, « bien sûr. Quand j'entends ton pas, c'est chaque fois une fête pour moi.

— Nathan, Nathan, poursuivait-elle, aurais-tu cru il y a un an que les choses tourneraient ainsi ? »

Et il murmurait :

« Non, Roise Temerl, cela ressemble à un mauvais rêve.

— Oh, Nathan, nous avons déjà perdu ce monde-ci et j'ai bien peur que nous perdions aussi celui à venir. »

À quoi il finit par répondre une fois :

« Eh bien, tant pis, mais l'enfer est pour les hommes, après tout, pas pour les chiens... »

Comme Moshe Mecheles était un hassid, moi, le Tentateur, je l'envoyai passer les fêtes de *Tichri* chez son rabbi. Dès qu'elle se retrouva seule, Roise Temerl apporta à Nathan un châle de prière, une robe blanche, un livre de prières, et lui prépara le repas traditionnel. Comme à Rosh Hashanah il n'y a pas de lune, il mangea dans le noir une tranche de pain trempée dans du miel, un morceau de pomme, une carotte, une tête de carpe, et il récita sur une grenade la bénédiction du premier fruit. Toute la journée il pria, revêtu de la robe et du châle. La sonnerie du *chofar* lui parvenait dans le lointain pendant une pause entre les prières, Roise Temerl vint lui rendre visite en robe brodée d'or, manteau doublé de satin blanc et écharpe à fils d'argent pour lui souhaiter une bonne année. Elle portait autour du cou la chaîne d'or qu'il lui avait offerte pour leurs fiançailles, au poignet le bracelet acheté pour elle à Brody et sur sa poitrine tremblait la broche rapportée de Dantzic. Il flottait autour d'elle l'odeur de la section des femmes à la synagogue et l'arôme du gâteau au miel. Le soir précédant Yom Kippour, elle lui apporta un coq blanc pour le sacrifice et le repas qu'il convient de prendre avant d'entamer le jeûne. Elle promit d'allumer à la synagogue une bougie de cire pour son âme. Avant de le quitter pour retourner là-bas réciter la prière de *Min'hah*, elle se mit à pousser de tels gémissements que Nathan eut peur. Et si on l'entendait ? Elle le serrait dans ses bras, refusait de bouger, inondait de larmes son visage à lui en même temps que le sien et hurla brusquement comme une possédée. « Nathan, Nathan, répétait-elle, puissions-nous ne plus connaître le malheur ! » Elle ajouta tout ce qu'on dit habituellement quand quelqu'un vient de mourir. Comme il craignait de la voir tomber dans l'escalier, il

l'accompagna jusqu'en bas des marches. Puis il retourna à sa fenêtre et observa les habitants de Frampol qui se rendaient à la synagogue. Les femmes marchaient d'un pas décidé, comme si elles se hâtaient au chevet d'un mourant. Elles relevaient leur jupe des deux mains, pour ne pas en salir le bas. Si deux amies particulièrement proches se croisaient, elles tombaient dans les bras l'une de l'autre et oscillaient un moment sur place, comme engagées dans une sorte de mystérieuse lutte. Les épouses des habitants les plus importants de la ville allaient frapper à la porte de chaque famille pauvre pour implorer d'être pardonnées. Les mères qui avaient un enfant malade couraient les bras écartés, comme si elles poursuivaient quelqu'un, en poussant de grands cris. Les hommes âgés, avant de partir de chez eux, avaient ôté leurs chaussures, mis une robe et une calotte blanche et pris leur châte de prière. Dans la cour de la synagogue, les pauvres étaient assis sur des bancs, tenant à la main des boîtes à offrandes.

Une lueur rouge surgit au-dessus des toits, qui se refléta dans les vitres et illumina les visages blêmes. À l'ouest, le soleil devint énorme. Les nuages s'enflammèrent. Nathan se souvint du Fleuve de Feu dans lequel toutes les âmes doivent aller se purifier. Bientôt le soleil sombra derrière l'horizon. Des jeunes filles, vêtues de blanc, sortirent des maisons pour fermer les volets. Sur les fenêtres les plus hautes de la synagogue, des flammèches dansaient. On aurait dit que tout l'intérieur flambait. Un bourdonnement sourd en sortait, ainsi que des bruits de sanglots. Nathan enleva ses chaussures et se drapa dans son châte. De mémoire – mais en consultant de temps en temps son livre – il cantila le *Kol Nidre*, que récitent en même temps les vivants et les morts du fond de leur tombe. D'ailleurs, qu'était-il, lui, Nathan Jozefover, sinon un mort qui au lieu d'être sous terre errait dans un monde n'existant pas ?

9. Des traces de pas dans la neige

Les Grandes Fêtes étaient passées. L'hiver arrivait. Mais Nathan habitait toujours la maison en ruine. On ne pouvait pas la chauffer, d'abord parce qu'il n'y avait plus de poêle, mais aussi parce qu'il ne fallait pas que de la fumée sorte de la cheminée. Les gens se seraient méfiés. Pour que Nathan ne gèle pas, Roise Temerl lui avait apporté des vêtements chauds et un brasero. La nuit, il se couvrait de deux édredons bien rembourrés. Dans la journée, il portait son manteau d'autrefois doublé de fourrure et des bottes de feutre. Il avait aussi près de lui un tonnelet d'eau-de-vie dans lequel il buvait directement avec une paille chaque fois qu'il sentait trop le froid. Puis il grignotait un morceau de viande de mouton séchée. Il devenait gros et lourd à

force de manger tous les bons plats de Roise Temerl. Le soir, toujours posté à sa fenêtre, il observait les femmes qui allaient au bain rituel. Les jours de marché, il restait posté derrière ses carreaux. Des charrettes entraient dans la cour et des paysans déchargeaient des sacs de grain. Moshe Mecheles, en veste de coton rembourrée, courait de long en large en criant d'une voix rauque. Bien que cela fit de la peine à Nathan de penser que ce ridicule personnage disposait de ses biens et couchait avec sa femme, il ne pouvait s'empêcher de rire de son allure. Toute cette histoire ressemblait à une gigantesque farce qu'il aurait jouée à son rival. Parfois il se retenait de crier, « hé, Moshe Mecheles ! Regarde donc un peu par ici ! » et de lui jeter un os ou un bout de plâtre.

Tant qu'il n'y eut pas de neige, Nathan disposa de tout ce dont il avait besoin. Roise Temerl venait souvent lui rendre visite. Le soir, il se risquait même à descendre par un petit sentier jusqu'à la rivière. Mais une nuit, il se mit à neiger d'abondance et, le lendemain, Roise Temerl ne parut pas. Elle avait peur que quelqu'un remarque les traces de ses pas. Nathan ne put même pas sortir pour satisfaire ses besoins naturels. Pendant deux jours, il n'eut rien de chaud à manger et, dans son seau, l'eau se transforma en glace. Le troisième jour, Roise Temerl paya un paysan pour qu'il dégage la neige entre la maison et le grenier à blé, ajoutant négligemment qu'il pouvait aussi balayer entre le grenier et la baraque en ruine. Quand Moshe Mecheles rentra, il s'en étonna et demanda, « pourquoi ? », mais elle changea de sujet et comme il ne soupçonnait rien du tout, il oublia bientôt ce minuscule incident.

À partir de là, la vie de Nathan devint de plus en plus difficile. Après chaque chute de neige, Roise Temerl nettoyait le sentier armée d'une bêche. Pour être sûre que les voisins ne verraient rien, elle fit réparer la clôture. Et pour avoir un prétexte d'aller dans la petite maison en ruine, elle fit creuser juste à côté une fosse à ordures. Chaque fois qu'elle venait le voir, Nathan disait qu'il était temps pour lui de faire son balluchon et de partir, mais elle insistait pour qu'il attende encore un peu. « Et où irais-tu ? demandait-elle, tu risquerais, Dieu nous en préserve, de mourir d'épuisement au bord d'une route. » D'après l'almanach de l'année, avançait-elle, l'hiver ne serait pas trop rude, l'été commencerait tôt, bien avant Pourim. Il ne restait qu'à passer la moitié du mois de Kislev, plus ceux de Tevet et de Shvat. Elle disait aussi bien d'autres choses. Parfois, ils ne se parlaient même pas, ils se contentaient de se tenir par la main et de pleurer en silence. À la vérité, l'un et l'autre perdaient leurs forces. Nathan grossissait, il avait le ventre gonflé d'air, ses jambes ne le portaient plus, sa vue baissait au point qu'il ne pouvait même plus lire. Roise Temerl, elle, maigrissait comme quelqu'un qui est malade des poumons, elle perdait

l'appétit, ne dormait plus. Parfois, la nuit, elle se mettait à sangloter. Et quand Moshe Mecheles lui demandait pourquoi, elle disait que c'était parce qu'elle n'avait pas d'enfant pour prier après sa mort.

Un jour, une énorme averse fit fondre toute la neige. Comme Roise Temerl n'était pas venue depuis deux jours, Nathan l'attendait d'une minute à l'autre. Il ne lui restait rien à manger, juste un peu d'eau-de-vie au fond du tonnelet. Pendant des heures il la guetta à la fenêtre, encore couverte de givre, mais elle ne parut pas. La nuit vint, noire et glacée. Des chiens aboyaient, le vent soufflait, ébranlant les murs de la maison, sifflant dans la cheminée et secouant la gouttière. Dans l'ancienne demeure de Nathan, désormais celle de Moshe Mecheles, plusieurs lampes s'allumèrent, extraordinairement brillantes, qui rendaient l'obscurité environnante encore plus épaisse. Nathan crut entendre un bruit de roues, comme si une charrette passait dans la cour. Quelqu'un vint tirer de l'eau du puits, puis vida des seaux. Les heures passaient, mais les volets restaient ouverts. Voyant passer des ombres, Nathan pensa que peut-être d'importants visiteurs étaient venus, à qui on avait offert un banquet. Il resta à son poste, jusqu'au moment où il sentit ses genoux fléchir. Alors, avec ce qui lui restait de forces, il alla jusqu'à son lit et sombra dans un lourd sommeil.

Le froid le réveilla très tôt. Tout ankylosé, il se leva et parvint à se traîner à la fenêtre. La neige avait recommencé à tomber et il gelait ferme. Avec stupeur, Nathan vit un groupe d'hommes et de femmes qui attendait devant la maison. Il se demanda avec anxiété ce qui pouvait bien se passer. Il n'eut pas à attendre longtemps avant de le savoir : la porte s'ouvrit brusquement et quatre fossoyeurs sortirent portant un corps enveloppé d'un drap noir. « Moshe Mecheles est mort ! » se dit-il. Mais apparut alors Moshe Mecheles. Ce n'était pas lui, c'était Roise Temerl qui venait de mourir.

Nathan ne pouvait même pas pleurer. On aurait dit que le froid avait gelé jusqu'à ses larmes. Tremblant de tous ses membres, il dévora des yeux les porteurs qui s'éloignaient, le bedeau qui secouait sa boîte à offrandes et le cortège qui se mettait en marche, en luttant contre les rafales de neige. Le ciel, blanc comme un linceul, bas, se confondait avec le sol que recouvraient les flocons. Dans les champs, les arbres disparaissaient peu à peu à travers une brume blanchâtre, comme dans les eaux montantes d'un fleuve en crue. De sa fenêtre, Nathan voyait jusqu'au cimetière. Le petit groupe avançait lentement, semblant par moments s'enfoncer dans le sol, puis émerger à nouveau. Il s'arrêta à plusieurs reprises, parut même reculer, puis repartit. Il ne fut finalement plus qu'un gros point noir, dans le lointain, et quand le point ne bougea plus, Nathan sut qu'on était en train d'enterrer sa fidèle épouse. Avec ce qui restait d'eau-de-vie, il se lava les mains, puisque l'eau avait gelé, et commença à réciter tout bas la prière des

morts.

10. Deux visages

Nathan voulait rassembler ses affaires et partir pendant la nuit, mais moi, l'Esprit du Mal, je sus bien l'en dissuader. Avant le lever du jour, il fut pris de terribles crampes d'estomac. La tête lui brûlait et ses genoux refusaient de le porter. Ses pieds avaient tellement gonflé qu'il ne pouvait plus enfiler ses chaussures. Son bon ange lui conseilla d'appeler à l'aide, de crier jusqu'à ce qu'on vienne à son secours, parce que aucun homme ne doit provoquer sa propre mort, mais je lui soufflai : « Ne te souviens-tu pas des paroles du roi David, "faites que je tombe plutôt entre les mains de Dieu qu'entre celles des hommes" ? Tu ne voudrais pas que Moshe Mecheles et les siens aient la satisfaction de se venger en se moquant de toi. Plutôt mourir comme un chien. » Il m'écouta, d'abord parce qu'il était orgueilleux et ensuite parce que ce ne devait pas être son destin de se faire enterrer comme le veut la loi.

Rassemblant ses ultimes forces, il poussa son lit contre la fenêtre, s'y étendit et continua à regarder dehors. Puis il s'endormit, s'éveilla, se rendormit. C'était la nuit puis le jour. Parfois il entendait des cris dans la cour. À d'autres moments, il lui sembla qu'on appelait son nom. Il eut l'impression que sa tête enflait monstrueusement, devenait aussi lourde qu'une pierre attachée à son cou. Ses doigts se raidirent, sa langue se durcit et sembla trop grosse pour sa bouche. Mes assistants, les lutins, lui apparurent dans ses rêves. Ils criaient, sifflaient, allumaient des feux, marchaient sur des échasses, se déguisaient comme à Pourim. Nathan rêva d'inondations d'incendies, imagina que l'univers avait été détruit, et qu'il errait tout seul dans le vide, avec des ailes de chauve-souris. Il voyait des crêpes, des gâteaux, des plats de nouilles au fromage et quand il finit par s'éveiller, il eut le sentiment d'avoir l'estomac plein, comme s'il avait réellement mangé. Il rota et poussa un profond soupir, mais son ventre était vide et douloureux.

Un peu plus tard il se redressa et vit avec surprise que, dehors, les gens marchaient en arrière. Il contempla bientôt d'autres curieux spectacles. Par exemple s'affairaient dans la cour deux hommes dont il savait très bien qu'ils étaient morts depuis longtemps. « Mes yeux me trompent-ils ? se demanda-t-il, ou alors le Messie est-il arrivé et il a ressuscité les morts ? Plus il regardait et plus il s'étonnait. Des générations entières défilaient là, devant lui, des hommes et des femmes leur balluchon sur l'épaule, un bâton à la main. Il reconnut parmi eux son père, son grand-père, ses grand-mères, ses grand-tantes.

Il observa des charpentiers et des maçons qui construisaient la synagogue de Frampol. Ils portaient des briques, sciaient du bois, gâchaient du plâtre, clouaient des planches. Des écoliers levaient les yeux en criant un mot étrange, incompréhensible, sans doute dans une langue étrangère. Comme si elles dansaient autour de la Torah, deux cigognes tournoyaient autour du bâtiment. Puis tout disparut et Nathan vit des hommes pieds nus, barbus, le regard fou, une croix à la main, qui tiraient un Juif vers une potence. La victime criait d'une voix déchirante, mais ils l'attachèrent avec une corde. Des cloches sonnaient. Dans la rue, les gens s'enfuyaient pour aller se cacher. Bien qu'il fût midi, le ciel s'obscurcit comme un jour d'éclipse. Finalement le Juif s'exclama, « *Shema Yisroël*, le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est Un », et les autres le pendirent. Ses jambes se balancèrent longtemps, la langue lui sortit de la bouche et des vols de corbeaux tournoyèrent au-dessus de lui en poussant des cris rauques.

Ce qui allait être sa dernière nuit, Nathan rêva que Roise Temerl et Shifra Zirel n'étaient qu'une seule et même femme avec deux visages. Il ne se sentit plus de joie en les voyant. « Comment n'ai-je pas remarqué cela auparavant ? se demanda-t-il, pourquoi a-t-il fallu que je connaisse autant d'angoisses et de peurs ? » Il embrassa la femme aux deux visages et elle lui rendit ses baisers avec ses deux bouches et pressa contre lui ses deux paires de seins. Il lui dit des mots d'amour et elle lui répondit de ses deux voix. Dans ses quatre bras, contre ses deux poitrines, Nathan trouvait les réponses à toutes ses questions. Il n'y avait plus ni vie, ni mort, ni commencement, ni fin. « La vérité est double ! s'exclama-t-il, voilà le mystère d'entre tous les mystères ! »

Sans avoir récité la prière de la confession, il mourut ce soir-là. J'emportai immédiatement son âme dans le monde des ténèbres. Jusqu'à aujourd'hui, il erre encore dans ces espaces désolés car on ne l'a pas encore admis en enfer. Moshe Mecheles se remaria encore, cette fois avec une jeune femme, qui le lui fit chèrement payer et hérita bientôt toute sa fortune, qu'elle dilapida. Shifra Zirel devint une prostituée à Presbourg et mourut là-bas à la maison des pauvres. La maison en ruine existe toujours et les ossements de Nathan y sont encore. Et qui sait, peut-être un autre homme qui voit sans être vu s'y cache-t-il.

Un conseil

Parlez-moi donc d'un saint homme ! Nous n'avons pas les mêmes pouvoirs que lui et ses idées ne sont pas faites pour que nous les comprenions. Mais laissez-moi vous raconter ce qui arriva à mon beau-père.

À l'époque, j'étais encore jeune, à peine plus qu'un gamin et je fréquentais la cour du rabbi de Kuzmir – il n'existait personne lui arrivant à la cheville. Mon beau-père habitait Rachev et il m'hébergeait chez lui. C'était un homme riche qui vivait sur un grand pied. Par exemple, regardez ce qui se passait à l'heure des repas. C'était seulement quand j'avais fait mes ablutions et récité la bénédiction que ma belle-mère sortait les petits pains du four, pour qu'ils soient bien chauds ! Elle calculait cela à la seconde près. Dans ma soupe, elle ajoutait des œufs durs. Je n'étais pas habitué à un tel luxe. Chez moi, on faisait cuire les miches de pain deux semaines à l'avance. Je frottais une gousse d'ail sur mon quignon et buvais un verre de l'eau du puits pour faire passer.

Mais chez mon beau-père, tout était chic, des poignées de porte en laiton aux casseroles de cuivre. Il fallait essuyer ses bottes sur un paillason avant de franchir le seuil de la maison. Et le soin qu'on prenait d'ajouter de la chicorée dans le café ! Ma belle-mère venait d'une famille de *mitnagdim* – les ennemis des hassidim – et pour les mitnagdim, les plaisirs matériels comptent beaucoup.

Mon beau-père était un homme honnête, un bon talmudiste. Il exerçait la profession de marchand de bois. Il avait étudié les mathématiques et connaissait les logarithmes. Il s'était fait construire une petite cabane dans la forêt et, quand il allait là-bas, il prenait toujours un fusil et emmenait deux chiens, à cause des voleurs. En tapant sur l'écorce d'un arbre avec un marteau, il savait tout de suite si le tronc était sain à l'intérieur. Il jouait aux échecs avec un comte chrétien. Dès qu'il avait un moment de liberté, il lisait un livre saint. Il emportait chaque jour dans sa poche un exemplaire des *Devoirs du Cœur*. Il fumait une longue pipe d'ambre, avec un petit couvercle en argent. Il rangeait son châle de prière dans un sac de cuir et ses teffiline dans une boîte en argent.

Il avait deux défauts. D'abord, c'était un mitnagid fervent. Et quel mitnagid ! Il brûlait d'une ardeur de feu. Il traitait les hassidim d'hérétiques et n'avait pas honte de dire du mal du Baal Shem Tov lui-même. La première fois que je l'entendis parler ainsi, j'en frémis d'horreur. Je voulus prendre mes affaires et m'enfuir sur-le-champ. Mais le rabbi de Kuzmir était contre le divorce. On épousait sa femme, pas son beau-père. Et il me parla aussi de Jethro, le beau-père de Moïse, en faisant valoir qu'il n'avait pas été un hassid. J'eus du mal à

comprendre. Jethro était devenu plus tard un saint homme. Mais, comme on dit, je mets la charrue avant les bœufs...

Le deuxième défaut de mon beau-père, c'est qu'il se mettait dans des colères incontrôlées. Il avait su surmonter toutes ses autres faiblesses morales, mais pas celle-là. Si un marchand ne payait pas ses dettes au jour dit et à un groschen près, il le traitait d'escroc et ne voulait plus jamais avoir affaire à lui. Si le cordonnier de la ville, à qui il avait commandé une paire de bottes, les lui faisait un tout petit peu trop étroites ou un tout petit peu trop larges, il l'abreuvait d'injures.

Tout devait être exactement comme il le voulait. Il s'était mis dans la tête qu'une maison juive devait être aussi impeccable que celle d'un seigneur chrétien et il obligeait sa femme à le laisser inspecter jusqu'à la moindre casserole. S'il découvrait la plus petite trace de poussière, il était furieux. Une plaisanterie courait sur son compte : il avait trouvé un trou dans la râpe à pommes de terre. Sa famille l'aimait, les habitants de la ville le respectaient. Mais quelle dose de mauvais caractère peut-on supporter ? Il n'eut un jour plus que des ennemis. Ses associés le quittaient l'un après l'autre. Même ma belle-mère en avait assez.

Une fois, je lui empruntai une plume d'oie que j'oubliai de lui rendre aussitôt après m'en être servi. Il voulut écrire une lettre à quelqu'un de Lublin et se mit à la chercher partout. Je me hâtai de la lui rapporter mais il était déjà dans un tel état de rage qu'il me frappa au visage. Écoutez, si votre père fait une chose pareille, on peut dire que c'est son droit. Mais qu'un beau-père batte son gendre, cela devient une autre histoire. Ma belle-mère en était malade. Ma femme sanglotait. Moi, je ne me laissai pas démonter. Il ne s'agissait quand même pas d'une tragédie. Et puis, je voyais que le malheureux regrettait amèrement ce qu'il avait fait. J'allai donc le trouver : « Beau-père, lui dis-je, ne prenez pas cela trop à cœur, je vous pardonne. »

En règle générale, il ne m'adressait que très rarement la parole. Je l'agaçais parce qu'il était très méticuleux en tout et moi, très désordonné. Quand j'enlevais mon manteau, je ne me rappelais jamais où je l'avais posé. Si on me confiait quelques pièces de monnaie, je les perdais aussitôt. Et bien que Rachev fut un petit village, dès que je dépassais la place du marché, je ne savais plus retrouver mon chemin. Les maisons se ressemblaient toutes et bien entendu, je ne regardais jamais les femmes qui y vivaient. Quand j'étais vraiment perdu, j'ouvrais n'importe quelle porte et demandais, « est-ce ici qu'habite mon beau-père ? ». J'entendais les gens se mettre à rire... Finalement, je me promis de ne jamais aller nulle part, sauf tout droit de chez nous à la maison d'étude et retour. Plus tard, je réalisai qu'il y avait en fait un repère près de notre demeure, un très gros arbre qui devait avoir

deux cents ans, avec d'énormes racines.

Disons, en bref, que pour une raison ou une autre, nous nous querellions toujours, mon beau-père et moi, et il m'évitait. Mais après l'incident de la plume d'oie, il me parla. « Baruch, que puis-je faire ? me dit-il, je sais que la colère est un péché aussi laid que l'idolâtrie. Depuis des années, j'essaie de me contrôler, mais mon caractère ne fait qu'empirer. Je m'enfonce vers l'enfer. Et dans la vie de tous les jours, c'est terrible aussi. Mes ennemis cherchent à me détruire. J'ai peur d'en arriver au point où il n'y aura plus de pain à la maison. »

Je lui répondis :

« Beau-père, venez avec moi chez rabbi Chazkele de Kuzmir. »

Il blêmit :

« Tu es devenu fou ? hurla-t-il. Tu sais bien que je ne crois pas aux rabbis miraculeux ! »

Je tins ma langue. D'abord parce que je ne voulais pas qu'il se mette à m'abreuver d'injures, il le regrettait trop après. Et aussi parce que je craignais ce qu'il pourrait dire contre le saint homme.

Imaginez donc ma stupeur, le soir où, après la prière, il vint me déclarer, « Baruch, nous partons pour Kuzmir ». J'en fus sans voix. Mais bon, il n'y a rien à ajouter là-dessus. Il avait décidé d'aller là-bas et il fallut commencer les préparatifs du voyage sur-le-champ. On était en hiver et il loua un traîneau. Une neige épaisse venait de tomber et les routes ne seraient pas sûres, des loups hantaient les forêts et les bandits de grand chemin ne manquaient pas. Mais rien à faire, nous devions nous en aller sans attendre. Mon beau-père était ainsi ! Ma belle-mère crut – le ciel nous en préserve ! – qu'il perdait l'esprit. Lui, il endossa son manteau de fourrure, mit de la paille dans ses bottes et récita la prière spéciale pour ceux qui entreprennent un voyage. Pour moi, cela représentait une grande aventure. J'allais à Kuzmir et j'emmenais mon beau-père avec moi ! Rien d'autre n'aurait pu me procurer un aussi réel bonheur. Et en même temps, je tremblais de peur à l'idée de ce qui pourrait se passer là-bas...

Pendant le voyage, nous n'échangeâmes pas un mot. Il neigea sans arrêt. Les champs disparaissaient sous des tourbillons de flocons. Les philosophes disent que la forme de chaque flocon est unique. D'ailleurs, la neige est un sujet fascinant en soi. Elle vient du ciel et nous donne un avant-goût de la paix dans l'autre monde. Le blanc est la couleur du pardon, d'après la kabbale, tandis que le rouge représente la loi.

Aujourd'hui, la neige est presque une plaisanterie, elle tombe un jour ou deux, tout au plus. Mais en ce temps-là ! Il neigeait parfois un mois sans arrêt. D'énormes congères se formaient, les maisons disparaissaient et il fallait creuser son chemin pour sortir de chez soi. Le ciel et la terre ne faisaient plus qu'un. Pourquoi la barbe d'un vieil

homme devient-elle blanche ? Il existe un rapport entre ces choses... La nuit, on entendait le hurlement des bêtes sauvages... Mais ce n'était peut-être que le bruit du vent...

Nous arrivâmes à Kuzmir un vendredi au début de l'après-midi. Mon beau-père se présenta chez le rabbi pour le saluer et fut immédiatement admis en sa présence. À cette période de l'année, peu de disciples étaient présents à la cour. J'allai attendre à la maison d'étude. Des picotements me parcouraient la peau. Mon beau-père était un homme si entêté ! Je le croyais parfaitement capable de répondre insolemment à rabbi Chazkele. Au bout de trois quarts d'heure il ressortit, le visage d'une blancheur de craie au-dessus de sa longue barbe, les yeux brûlants comme des braises sous ses sourcils en broussaille.

« Si le shabbat ne commençait pas tout à l'heure, je rentrerais immédiatement à la maison ! déclara-t-il.

— Beau-père, que s'est-il passé ? demandai-je.

— Ton rabbi miraculeux est un âne ! Un ignorant ! Si ce n'était pas un vieil homme, je lui arracherais ses papillotes ! »

Un goût de bile me monta à la bouche. Je regrettais amèrement de lui avoir suggéré un voyage à Kuzmir. Comment osait-il parler ainsi de rabbi Chazkele !

« Beau-père, repris-je, qu'est-ce que le rabbi vous a dit ?

— Il m'a dit de devenir un flatteur, répondit mon beau-père. Pendant huit jours, je dois flatter tous ceux que je rencontre, même les pires escrocs. Si ton rabbi avait une once de bon sens, il saurait que je hais la flatterie comme la peste. Cela me rend malade simplement d'en parler. Pour moi, un flatteur est pire qu'un meurtrier.

— Voyons, beau-père, dis-je, ne pensez-vous pas que le rabbi réalise très bien que la flatterie n'est pas quelque chose de bien ? Croyez-moi, il sait ce qu'il fait.

— Et que sait-il donc ? Un péché ne peut pas en annuler un autre. Ton rabbi ne connaît pas la loi.

J'étais effondré... Comme je n'y étais pas encore allé, je me rendis au bain rituel. J'ai oublié de dire que mon beau-père n'y allait jamais. Je ne sais pas pourquoi. J'imagine que les mitnagdim se comportent tous ainsi. Cela tenait peut-être à son côté hautain. Sa dignité ne lui permettait pas de se déshabiller devant d'autres hommes. Quand je sortis du bain rituel, les bougies du shabbat étaient déjà allumées. Rabbi Chazkele les bénissait toujours longtemps avant la tombée de la nuit – et il le faisait lui-même. Sa femme avait ses bougies à elle. Mais c'est une autre histoire...

J'entrai à la maison d'étude. Le rabbi portait un caftan blanc et une calotte blanche. Son visage rayonnait comme le soleil. On voyait clairement qu'il se trouvait dans un monde au-dessus du nôtre. Quand

il entonna, « Remercions le Seigneur car il est bon, car sa miséricorde dure à jamais », les murs vibrèrent. Tout en priant, il frappait dans ses mains.

Seuls quelques disciples étaient présents. Mais ils constituaient l'élite, chacun pouvait se dire ami personnel du rabbi. Je savais qu'il s'agissait de saints hommes et quand ils chantaient leurs voix atteignaient le ciel. Même à Kuzmir, je n'avais jamais vécu de la sorte l'entrée du shabbat. La joie de tous était telle qu'elle en devenait palpable. Les yeux brillaient. J'avais l'âme si légère que mes pieds ne touchaient plus tout à fait le sol. Je me trouvais près d'une fenêtre. Dehors, la neige recouvrait tout. On ne voyait plus ni la route, ni les chemins, ni les maisons. On aurait dit que les bougies brûlaient dans la neige. Le ciel et la terre ne faisaient plus qu'un. La lune et les étoiles touchaient les toits. Ceux qui ne se trouvaient pas à Kuzmir ce vendredi soir-là ne sauront jamais ce que ce monde peut être... Et je ne parle pas du monde à venir...

Je jetai un coup d'œil en direction de mon beau-père. Il était dans un coin, la tête baissée. D'habitude, son visage exprimait une grande sévérité. Mais là, il paraissait humble, on aurait dit quelqu'un de différent. Après les prières, nous nous dirigeâmes pour le repas vers la table du rabbi.

Celui-ci avait mis une robe de soie blanche, brodée de fleurs et à boutons d'argent. Comme il en avait l'habitude, avant le premier repas du shabbat, il était allé s'asseoir un moment seul dans la salle d'étude pour réciter quelques chapitres de la Mishnah et du Zohar. Les disciples les plus âgés s'assirent sur des bancs. Les plus jeunes, dont moi, restèrent debout.

Quand le rabbi revint parmi nous, il entonna les versets, « La paix soit avec vous » et « La femme vertueuse, qui la trouvera ? ». Puis il bénit le vin et le pain blanc du shabbat, dont il mangea une bouchée à peine plus grosse qu'une olive. Aussitôt après, il se mit à chanter un cantique. Chanter n'est d'ailleurs pas le mot. Son corps tout entier oscillait, sa voix ressemblait au roucoulement d'une colombe, on aurait dit celle d'un ange. Sa communion avec Dieu était si complète que son âme en quittait presque son corps. Chacun de nous pouvait voir que ce saint homme n'était plus ici-bas mais là-haut dans le ciel.

Qui sait les hauteurs auxquelles il parvint ? Comment décrire cela ? Comme dit le Talmud, « celui qui n'a pas vu une telle joie n'a jamais vu la joie ». Le rabbi était en même temps à la cour de Kuzmir et loin au-dessus des temples de Dieu, dans le Nid de l'Oiseau, près du Trône de Gloire. Une telle extase est impossible à imaginer. J'oubliai mon beau-père, je m'oubliai moi-même. Je n'étais plus Baruch de Rachev – je n'avais plus de corps, je n'étais plus rien. Nous ne quittâmes la table du rabbi qu'à une heure du matin. Un tel repas de

shabbat n'avait jamais eu lieu avant et il ne se répétera jamais – enfin, peut-être quand le Messie viendra.

Mais j'oublie le principal. Le rabbi nous commenta des passages de la Torah et ce qu'il disait se rapportait étroitement à ce qu'il avait conseillé à mon beau-père durant leur entrevue. « Que devrait faire un Juif s'il n'est pas réellement pieux ? » demanda-t-il. Et il répondit : « Qu'il fasse comme s'il l'était. Le Tout-Puissant ne nous demande pas d'avoir de bonnes intentions. Ce qui compte, ce sont les actes, c'est ce que vous faites. Peut-être êtes-vous coléreux ? Allez-y, soyez-le, mais dites des paroles amicales et soyez aimable, le tout en même temps. Vous avez peur que ce ne soit hypocrite ? Mais quelle importance si vous prétendez être ce que vous n'êtes pas ? Pour qui faites-vous ce mensonge ? Pour notre Père à tous. Il sait – que son Saint Nom soit béni – quelles sont vos intentions réelles, les intentions derrière les intentions, et c'est cela qui compte. »

Comment dire ce que fut la leçon du rabbi ce soir-là ? Des perles s'échappaient de sa bouche et chaque parole brûlait comme du feu et pénétrait dans nos cœurs. Mais il n'y avait pas que les mots, je me souviens de ses gestes, de ses intonations. L'esprit du mal, nous dit-il, ne peut pas être vaincu par notre seule volonté. On sait que le Mauvais n'a pas de substance, il utilise essentiellement le pouvoir des mots. Ne lui prêtez pas votre bouche – c'est ainsi que vous en viendrez à bout. Prenez l'exemple de Bilaam, fils de Beor. Il voulait maudire les enfants d'Israël. Mais il se força à la place à les bénir et c'est pour cela que son nom est cité dans la Bible. Quand on ne se laisse pas aller à être le porte-parole du Malin, il devient muet.

Pourquoi vous en dire plus ? Il suffit que vous sachiez que mon beau-père participa aux trois repas du shabbat. Et quand, le samedi soir, il alla prendre congé du rabbi, il resta dans son bureau plus d'une heure.

Sur le chemin du retour, je lui demandai : « Eh bien, beau-père ? » Et il me répondit : « Ton rabbi est un grand homme. »

La route de Rachev était semée d'embûches. On était encore au milieu de l'hiver, mais la glace sur la Vistule éclatait déjà et de gros blocs flottaient avec le courant, comme on en voit d'habitude quelques semaines plus tard, à Pessah. Malgré le froid glacial qu'il faisait, on entendait le tonnerre et on voyait des éclairs. Aucun doute possible, c'est Satan qui était à l'œuvre ! Il fallut s'arrêter dans une auberge jusqu'au mardi. De nombreux clients se trouvaient être des mitnagdim. Personne ne pouvait aller plus loin. Dehors, un véritable blizzard faisait rage. Les hurlements du vent dans la cheminée vous donnaient le frisson.

Les mitnagdim sont toujours les mêmes. Ceux-là ne faisaient pas exception. Ils se mirent à ridiculiser les hassidim – mais mon beau-

père resta silencieux. Quand ils essayèrent de le provoquer, il refusa de joindre sa voix aux leurs. Ils insistèrent : « Et celui-ci ? Et celui-là ? » Il esquiva les réponses sans se départir de son calme et même en souriant. « Mais comment se fait-il que vous ayez tellement changé ? » s'interrogèrent-ils. S'ils avaient su qu'il revenait de chez rabbi Chazkele, ils l'auraient dévoré vivant.

Que pourrais-je vous dire de plus ? Mon beau-père fit exactement ce que le rabbi lui avait prescrit. Il cessa de répondre méchamment aux gens. Ses yeux pouvaient parfois briller de colère, mais il s'exprimait posément. Et si parfois il brandissait sa pipe comme pour en frapper quelqu'un, il savait s'arrêter à temps et parler avec humilité. Il ne fallut pas longtemps aux habitants de Rachev pour constater à quel point il avait changé. Il fit la paix avec ses ennemis. Il arrêta n'importe quel gamin dans la rue et lui tapotait la joue. Et quand le porteur d'eau inondait maladroitement l'entrée en arrivant chez lui, il n'élevait jamais la voix, même si on savait bien que cela l'exaspérait. « Comment allez-vous, reb Yontle ? demandait-il, vous n'avez pas trop froid ? » On sentait que cela lui demandait un immense effort sur lui-même. Et c'était une attitude pleine de noblesse.

Avec le temps, ses accès de colère disparurent complètement. Il allait désormais voir rabbi Chazkele trois fois par an. Il devint aimable, bien intentionné à l'égard de tous à un point incroyable. Mais c'est ce qui se passe quand vous avez une habitude bien ancrée et que vous décidez de changer : vous faites désormais exactement le contraire. On peut transformer le pire péché en bonne action. Le principal, c'est d'agir, pas de réfléchir. Mon beau-père se mit même à fréquenter le bain rituel. Et en vieillissant, il eut peu à peu ses propres disciples, après la mort de rabbi Chazkele. Il répétait souvent : « Si vous ne pouvez pas *être* un bon Juif, comportez-vous *comme si* vous en étiez un, parce que, à force, vous le deviendrez. Si vous jouez un rôle, vous êtes le personnage. Sinon, pourquoi essaierait-on de jouer quoi que ce soit ? Prenez par exemple l'ivrogne à la taverne. Pourquoi n'essaie-t-il pas de jouer un rôle différent ? »

Le rabbi avait dit une fois : « Pourquoi “tu ne convoiteras pas ton prochain” est-il le dernier des dix commandements ? Parce qu'on doit d'abord éviter de commettre de mauvaises actions. De sorte que, plus tard, on n'aura aucun désir en ce sens. Si on savait attendre le moment où toutes les passions se sont calmées, on ne pourrait jamais parvenir à la sainteté. »

Et il en est ainsi de toutes choses. Si vous n'êtes pas heureux, comportez-vous comme si vous l'étiez. Le bonheur viendra plus tard. Il en est de même pour la foi. Si vous êtes désespéré, faites comme si vous croyiez. La foi viendra après.

À la maison des pauvres

Ce jour-là, à la maison des pauvres, l'atmosphère était chaleureuse, presque familiale. L'homme le plus riche de la ville, reb Leizer Lemkes, mariait sa plus jeune fille, Altele. Et il offrait un festin aux pauvres. Après s'être gorgé de carpe farcie, de soupe aux nouilles, de *challah* et de ragoût de bœuf aux carottes, le tout arrosé de vin, chaque mendiant avait reçu quelque chose à emporter, une tranche de gâteau au miel, un pilon de poulet, une pomme, des biscuits. Tous avaient mangé à leur faim, presque trop, même. Le gardien de la maison des pauvres ayant eu sa part, lui aussi, n'essayait pas, pour une fois, de tricher : il avait bourré le poêle de bûches. Il s'en dégageait d'ailleurs une chaleur telle que Hodele demanda qu'on aère un peu car elle ruisselait de sueur.

La nuit était tombée très vite et tout le monde dormait. Aucun des hommes n'avait récité la prière du soir. Mais au bout de quelques heures de sommeil, le petit groupe commença à s'agiter. Le premier à ouvrir les yeux fut Leibush, surnommé Gratte-moi-le-dos. Il avait caché dans sa paillasse un poulet rôti et craignait brusquement qu'on ne le lui vole ou que les souris ne le découvrent. Après lui, c'est Jonas-le-Voleur qui s'éveilla. Sous son oreiller était glissée une tête de carpe enveloppée dans une feuille de chou, un cadeau de Serele, la servante. Bashe-la-Putain, qui dissimulait trois biscuits dans son bas, ne pouvait plus dormir, elle non plus. Au bruit des ronflements et des soupirs des dormeurs se mêlaient maintenant les bruits faits par ceux qui recommençaient à manger subrepticement. Dehors, de la neige fraîche était tombée et la lune brillait. Au bout d'un moment, Leibush demanda :

« Jonas, mon ami, tu manges ou tu dors ? »

— Manger n'est pas un péché, rétorqua fièrement Jonas-le-Voleur.

— Laissez-le tranquille, reb Leibush, intervint Bashe-la Putain, sinon il risque d'avaler un os.

— Que croques-tu donc ? voulut savoir Leibush. Des *matzot* du dernier Pessah ?

— Un biscuit.

— Je me disais bien que tu avais caché quelque chose. Qui te l'a donné ?

— La petite Tsipele.

— Donne-m'en un petit morceau. »

Bashe ne répondit pas.

Jonas-le-Voleur se mit à rire :

« Les filles dans son genre ne donnent rien pour rien.

- Je peux te donner mes maux de ventre.
- Si tu as mal quelque part, garde ça pour toi, répliqua Bashe.
- En ce cas, je te jure que j'ai des réserves pour toi aussi.
- Ne jurez pas, reb Leibush, ma vie est assez maudite comme ça »,

dit Bashe.

À n'importe quel autre moment, elle ne se serait même pas donné la peine de parler à Leibush, mais la bonne nourriture, le vin, la chaleur du poêle adoucissaient tous les cœurs. Les mendiants oublièrent leurs querelles un moment. En outre, la nuit était longue et ils n'avaient plus envie de dormir.

Pendant un moment, le calme régna à nouveau. On entendait Leibush croquer les os de poulet et sucer la moelle. Puis il dit : « Je me demande quelle heure il peut bien être ?

— J'ai donné ma montre à réparer, plaisanta Jonas-le-Voleur.

— Autrefois, je n'avais pas besoin de montre. Le jour, il me suffisait de regarder le soleil pour savoir l'heure. La nuit, je contemplais les étoiles ou je humais le vent. Mais ici, dans cette puanteur, on ne peut rien deviner du tout. Pourquoi n'entend-on pas de coq chanter ?

— Tous les coqs ont été tués pour le mariage, dit Bashe.

— Reb Leibush, racontez-nous une histoire, demanda Jonas-le-Voleur.

— Quelle histoire ? Je vous ai déjà tout dit. Le vieux Getsl invente tout le temps, mais moi, je n'aime pas faire cela. À quoi bon, d'ailleurs ? Je pourrais vous affirmer qu'autrefois j'étais le comte Potocki ou que le prince Radziwill me préparait mon bain. Mais à quoi cela servirait-il ? Vous ai-je jamais parlé du magicien ?

— Celui qui tenait à la main un verre d'alcool ? Oui, tu l'as fait.

— Et de la tempête de grêle ?

— De la tempête de grêle aussi.

— Et du bœuf ?

— Le bœuf qui t'a attaqué quand tu allais à la synagogue pour la prière du soir ?

— Oui.

— Tu nous en as déjà parlé.

— En ce cas, que puis-je vous dire ? Toi, Jonas, tu es un voleur, il a dû t'arriver toutes sortes de choses. Moi, j'ai passé ma vie rivé à mon travail.

— Hé, toi, Bashe, pourquoi ne dis-tu jamais rien ? » demanda Jonas.

Bashe resta silencieuse. Personne ne s'attendait plus à l'entendre répondre quelque chose. Mais soudain sa voix s'éleva :

« Que voulez-vous que je vous dise ?

— Comment tu es devenue putain, avec tous les détails.

— À l'instant où j'ouvre la bouche, les femmes se mettent à m'insulter.

— En ce moment, elles dorment.

— Elles se réveilleront bien assez tôt. Elles ne me laissent pas vivre. Dieu m'a pardonné depuis longtemps, mais elles, non. Pourtant, quel mal leur ai-je fait ? Je ne suis pas d'ici. Je n'ai jamais péché avec leurs maris. Je reste étendue sur ma paillasse sans faire de mal à une mouche et ces sorcières me lancent des regards assassins, me crachent à la figure. Si quelqu'un m'apporte un bol de soupe ou de *kashe*, elles se mettent à siffler comme des serpents, "pas pour elle ! pas pour elle !". Si ça ne tenait qu'à ces brutes, je serais morte de faim depuis longtemps. Mais de charitables créatures ont pitié de moi. Si je disposais encore de mes jambes, je ne resterais pas ici. Je m'enfuirais là où poussent les poivriers.

— Mais tu n'as plus tes jambes.

— Et c'est bien là le malheur. J'appelle la mort et elle ne vient pas. Des gens en bonne santé meurent et moi je reste à pourrir ici. Mais j'ai encore de la chance, malgré tout. Ailleurs des femmes venaient me pincer, m'arracher des lambeaux de chair, me jeter des ordures, renverser sur moi des seaux d'eau sale...

— Nous savons tout ça...

— Vous ne savez pas le millième de la vérité. Quand un homme en frappe un autre, tout le monde le voit et on proteste. Les femmes, elles, peuvent vous arracher le cœur en cachette. Maintenant qu'elles n'osent plus porter la main sur moi parce que je suis infirme, elles me percent de leurs regards comme si c'étaient des aiguilles. Elles ne me pardonnent pas d'être installée au milieu des hommes. Quand je serai morte, les pieds tournés vers la porte et de la paille sous la tête, elles m'envieront encore.

— Je croyais que tu allais nous raconter une histoire.

— Quelle histoire ? Dès l'enfance, j'ai eu des malheurs. Ma mère, puisse-t-elle intercéder pour moi, avait eu trois filles avant moi. Mon père voulait un garçon. Il fit un long voyage pour consulter un rabbi miraculeux et celui-ci lui promit un garçon. Quand la sage-femme lui dit que c'était encore une fille, il refusa de la croire. Il demanda à voir... Mon père était un hassid et, à la maison d'étude, la coutume voulait qu'on fouette un homme dont la femme ne donnait naissance qu'à des filles. Les hassidim le couchèrent donc sur une table et le frappèrent avec leurs ceintures. Il ne me regardait jamais. Il ne m'appelait même pas par mon nom. Il ne me battait pas, pourtant. Mais il me traitait comme si j'avais été la fille d'un autre. Quand je lui disais "père", il faisait comme s'il ne m'entendait pas. Était-ce ma faute ? Ma mère disait, "tu es née à une heure noire". À neuf ans, j'ai quitté la maison.

— Pourquoi ? On t’a obligée à partir ?
— J’avais tué trois canards.
— Quoi ?? Tu avais égorgé des canards ?
— Oui. Je devenais une vraie petite sauvage. J’imitais tout ce que je voyais. Un jour, ma mère m’a envoyée chez le *chohet* pour qu’il tue une de nos poules. Je suis restée là à le regarder pendant qu’il lui plantait son couteau dans le cou et ça m’a plu. Nous avons trois canards enfermés dans la remise. J’ai pris un couteau de poche, l’ai aiguisé sur une pierre, et j’ai égorgé les canards. Soudain la porte s’est ouverte et mon père est entré. Il est devenu blême. Il a couru chercher ma mère en criant, “qu’elle parte ou c’est moi qui m’en vais”. Le lendemain, on a mis mes affaires dans un balluchon et on m’a envoyée à Lublin pour y devenir servante.

— Mais comment es-tu devenue putain ?

— Et comment es-tu devenu voleur de chevaux ? Petit à petit. Un jeune homme m’a promis de me conduire sous le dais nuptial. Après avoir eu ce qu’il voulait, il s’est débarrassé de moi.

— Qui a été le premier ?

— L’assistant d’un maître d’école.

— Vraiment ? Et après ?

— Il est parti, je ne l’ai jamais revu. Essayez donc de retrouver l’assistant d’un maître d’école dans le vaste monde. Après, il y a eu un apprenti tailleur, puis le tailleur et un chapelier. Quand une fille a perdu sa vertu, elle est à tout le monde. Qui la veut peut la prendre. Un dais nuptial, ce n’est après tout qu’un morceau de velours et quatre piques en bois. Mais sans être passée dessous, une fille ne vaut pas plus qu’une rognure d’ongle.

— Nous savons cela. Et quand es-tu allée dans un bordel ?

— Quand j’ai eu le gros ventre.

— Et que s’est-il passé ?

— Que pouvait-il se passer ? Rien.

— Mais l’enfant, qu’est-il devenu ?

— On l’a déposé sur les marches d’une église.

— Un seul enfant ?

— Non, il y en a eu trois. :

— Et après ?

— Rien.

— Ça ne fait pas une histoire.

— L’histoire vient après.

— Que s’est-il passé ?

— J’ai honte de le dire devant reb Leibush.

— Quoi ? Mais il dort.

— Il dort vraiment ?

— Tu ne l’entends pas ronfler ?

— Si ! Mais il parlait il y a cinq minutes !

— À son âge, on peut très bien parler, s'assoupir un instant après et dormir profondément trente secondes plus tard. De toutes les façons, avec moi, tu n'as pas besoin d'avoir honte.

— Non.

— Bon, alors, raconte.

— J'ai peur des femmes, elles risquent d'écouter.

— Elles dorment à poings fermés. Parle tout bas. Je ne suis pas sourd.

— Il y a des jours où on a envie de dire les choses. À l'époque, j'étais déjà à Varsovie. Je travaillais pour une madame. Elle avait trois filles et c'était moi la plus jolie. Ne me regarde pas aujourd'hui. Je ne suis plus qu'un tesson brisé. Je n'ai plus de jambes, plus de cheveux, plus de dents. Un vieil épouvantail. Mais en ce temps-là, je passais pour une beauté. La reine ! C'est comme cela qu'on m'appelait. Les gens n'osaient pas me regarder en face, ils disaient que je les éblouissais comme le soleil. Quand un client m'avait eue, il ne voulait plus aucune autre fille. Mes deux compagnes attendaient à la grille toute la nuit, moi je m'installais sur mon lit et il y avait la queue, comme pour aller chez le docteur. La madame, dont la langue était la mieux pendue de la ville, me parlait toujours avec beaucoup d'égards. J'avais un fiancé – enfin, c'est comme ça qu'on disait –, Yankel, qui était fou de moi. Il m'achetait ce que je voulais. Si la madame n'était pas assez gentille avec moi, aussitôt il tirait son couteau de sa botte. Un vrai sauvage, lui aussi. Un client est un client après tout. Mais voilà que Yankel est devenu jaloux. S'il y en avait un qui osait m'embrasser, Yankel l'attrapait par le col de sa veste et le jetait dans l'escalier. La madame hurlait, mais il hurlait encore plus fort : “ferme-la, où je te casse toutes les dents !” Il voulait m'épouser mais ses années étaient comptées. Il a attrapé la petite vérole, il était couvert de pustules. On l'a conduit à l'hôpital, et là-bas on empoisonne tout le monde.

— On empoisonne ? Tu es sûre ? Pourquoi ?

— Comme ça.

— Et après ?

— Yankel est mort, on l'a enterré. Après, la chance a tourné pour moi. J'ai eu un autre protecteur, mais celui-là ne pensait qu'à l'argent. Il s'appelait Sender, Sender-le-Feignant. Il ne tenait pas réellement à moi, pas plus que moi à lui. Quand la madame a vu que cela risquait de mal aller pour moi, elle a voulu prendre les choses en main. Et je ne pouvais même pas m'enfuir parce que je n'avais qu'un passeport jaune. D'ailleurs, des filles comme nous, où pourraient-elles bien aller ? Au cimetière, point à la ligne. La madame s'est mise à me traiter très mal et les deux autres filles me rendaient la vie impossible.

Une femme a besoin qu'on la protège, sinon elle est bonne pour les pires ennuis.

« Toutes les deux semaines, nous avions un jour de congé. Quand Yankel vivait, il m'emmenait partout. Nous faisons même des tours en *droshky*. Il m'achetait des chocolats, de la confiture, du halvah, des bonbons chez un Turc, tout ce dont j'avais envie. Un manège était installé place Voiny et nous y allions très souvent. Mais après la mort de Yankel, je me suis retrouvée très seule. La madame habitait rue Nizka et je me promenais dans le quartier. Tu es déjà allé à Varsovie ? Je n'avais rien à faire, aussi je me contentais de m'adosser à un réverbère, en croquant des graines de tournesol. Je n'essayais pas de racoler un passant, pas du tout. Je m'habillais comme une honnête fille, robe de cotonnade et châle sur les épaules.

« Un jour j'étais là, à réfléchir sur ma vie. Soudain un grand jeune homme s'approche de moi, il a les cheveux longs, un chapeau à large bord et une cape sur les épaules. Il m'a fait peur et je pousse un cri. Il semble bizarre, pâle, échevelé, on dirait un libre-penseur. C'était l'époque où les ouvriers s'organisaient en syndicats et jetaient des bombes sur le tzar. J'ai pensé, il est de ceux-là. Je veux m'éloigner, mais il me saisit le bras et dit : "Mademoiselle, ne vous sauvez pas, je n'ai jamais mangé personne." "Et que voulez-vous, monsieur ?" "Avez-vous envie de gagner un peu d'argent ?" "Qui n'en a pas envie ? Mais je n'ai pas le temps, je dois être rentrée chez moi dans une heure." "Ce que je vous demande de faire prendra moins d'une heure."

« Et il se met à parler si vite que je ne comprends d'abord rien du tout. Il me dit qu'il est amoureux d'une fille qui lui fait des misères. Et il veut que je l'accompagne pour qu'il me présente à elle en prétendant que je suis sa fiancée. "Mais à quoi cela vous servira-t-il ?" ne puis-je m'empêcher de lui demander. "Et en plus, j'ai vraiment très peu de temps." Il me répond : "Je veux la mettre à l'épreuve." "Mais comment savez-vous qui je suis ?" Alors il m'explique qu'il habite en face de chez moi et qu'il m'a déjà vue attendre le client à la grille. Ce jour-là, il m'a suivie.

« J'avais peur parce que je savais que je ne devais pas rester dehors longtemps. Sender se servait de ses poings à l'occasion. Si on faisait quelque chose qui ne lui plaisait pas, il vous flanquait une raclée. Mais là, avant d'avoir eu le temps de protester, je me retrouve assise dans un *droshky*. Le jeune homme me dit, "ôtez votre châle". Rue Nalewki, il y avait une modiste. Il dit au cocher de s'arrêter et il va me choisir un chapeau à bord relevé qui coûte trois roubles. Je le mets – et je ne me reconnais pas quand je me regarde dans la glace. Il prend mon châle et le cache sous sa cape. Nous passons rue du Houblon et là, il m'achète un sac. Dans tous les magasins, on marchande, on discute avec le vendeur jusqu'à ce qu'il vous réduise le prix de moitié au

moins. Mais le jeune homme ne discute même pas, il paie ce qu'on lui demande. La fille derrière le comptoir rit et pince sa collègue. Ma mère disait toujours, "envoyez un imbécile au marché et les marchands seront contents". Bon, en bref, j'étais devenue une dame respectable sortie tout droit de la rue Marshalkovska.

« De la rue du Houblon, nous repartons pour aller au fameux magasin. Le cocher commence à grommeler, il voudrait bien savoir où on va et le jeune homme lui tend un demi-rouble pour le faire taire. Il dépense comme un seigneur.

« Enfin nous arrivons devant une boutique d'articles en cuir et à l'intérieur, il y a une fille. Pas de clients. Mon compagnon s'efface pour me laisser entrer la première. Respect envers les dames, c'est comme cela que ça s'appelle. C'était une fille très ordinaire. Je me demande ce qu'il pouvait bien lui trouver. Elle avait des yeux noirs au regard perçant. Elle le voit arriver et devient blanche comme de la craie. Il me prend par le bras et me fait avancer jusqu'au comptoir. "Leah, ma chère, dit-il, voici ma fiancée." On dirait qu'elle va avoir une crise d'apoplexie. Si elle pouvait, elle m'avalerait toute crue. "Et pourquoi avoir amené ta fiancée ici ? demande-t-elle. Tu voudrais peut-être que je la félicite ?" "Non, répond-il, pas du tout. Je veux faire faire pour elle une paire de chaussures et je sais que ton père vend de très beaux cuirs. Choisis-nous ce qu'il y a de mieux. Le prix ne compte pas." Si la fille n'a pas eu une attaque sur-le-champ, c'est qu'elle était en acier. "On ne peut pas acheter un morceau de cuir comme cela, dit-elle, c'est le travail d'un cordonnier, une fois qu'il a pris les mesures." "Eh bien, justement, prends-lui ses mesures", répond-il et il me fait signe de m'asseoir sur un tabouret. Il relève un peu ma jupe, prend une feuille de papier et dessine mon pied. Puis il dit, "Leah, ma chère, as-tu jamais rien vu d'aussi petit ? C'est sûrement la plus petite pointure de Varsovie !" C'est vrai que j'avais de petits pieds. Il me chatouille un peu et j'ai du mal à ne pas rire. La fille s'exclame : "Ne crois pas que tu me trompes un seul instant ! Tu aurais pu trouver ton bout de cuir n'importe où. Tu n'es venu ici que pour m'ennuyer. Et je peux te le dire, je ne te vendrai rien du tout. Je sais très bien qu'elle n'est pas ta fiancée. C'est une fille que tu as ramassée dans la rue. Je te connais, je connais les méchants tours dont tu es capable. Sors, sors et ne reviens pas. Si tu reviens, seul ou avec elle, j'appelle la police !" Mon beau jeune homme blêmit et ne répond pas. Il lâche mon pied et me voilà avec une chaussure d'un côté et un bas de l'autre. Puis il s'exclame : "eh bien oui, tu as raison, c'est une fille des rues mais je le jure devant Dieu, je l'épouserai aujourd'hui même ! Ce soir, elle sera ma femme et je t'oublierai. J'arracherai ton souvenir de mon cœur. Je l'aime de toute mon âme. Et même si c'est une pauvre créature, elle a plus de décence que toi..." Et puis il se met à

lui dire les pires injures. Il me prend par la main et crie, “viens chez le rabbin, ma fiancée ! Ce soir, nous serons mari et femme !”

« J'étais tellement troublée que j'ai laissé ma chaussure dans la boutique. »

2.

Leibush-Gratte-moi-le-dos se réveilla :

« Vous parlez ? Allez, continuez. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Ah, tu as donc tout entendu ? dit Jonas-le-Voleur. Mais tu dormais !

— Je somnolais. À mon âge, on ne dort plus comme avant. Je suis à la foire – et en même temps, je sais bien que je suis couché ici, à la maison des pauvres. Je suis ici et je suis là-bas. Je suis Leibush et je suis le rabbin. Pourquoi as-tu laissé ta chaussure dans la boutique ?

— J'avais peur que les cris du jeune homme ne fassent accourir des gens.

— Comment as-tu fait pour marcher avec un seul pied chaussé ?

— Au moment où j'allais traverser la rue, la fille m'a jeté mon soulier, j'ai couru pour l'attraper et ai failli me faire renverser par une charrette qui passait. Mon compagnon s'est agenouillé au beau milieu du ruisseau et m'a rechaussée. Les passants riaient. Le droshky avait disparu. Et voilà que le jeune homme se met à crier, “où y a-t-il un rabbin près d'ici ?”. Quelqu'un lui désigne une maison du doigt, de l'autre côté de la rue. Et c'est à cet instant précis, mes amis, que j'ai senti que la chance n'était pas avec moi. Nous étions déjà devant les marches du porche d'entrée – et la peur m'a prise. J'ai dit : “c'est l'autre fille que tu aimes, pas moi”. “Si, si, je t'aime, répond-il, j'ai un diplôme de pharmacien, je peux vivre à Pétersbourg, à Moscou, n'importe où en Russie. Nous allons quitter cette ville, j'oublierai jusqu'à son souvenir, je t'aimerai et te chérirai, tu seras la mère de mes enfants.” Je me rappelle chacune de ses paroles, comme si c'était hier. Je ne savais pas ce qu'était un pharmacien. Plus tard, on m'a expliqué que cela voulait dire droguiste. Un homme ayant reçu une éducation. Mais moi je lui dis : ‘Vous savez quel est mon métier ?’ “Oui, je le sais, me crie-t-il, mais je ne veux pas le savoir. Je te pardonne tout.. / “Mais vous ne me connaissez pas...” Il s'exclame : “je n'ai pas besoin de te connaître, tu es plus pure qu'elle...” Je le regarde et je vois qu'il a de la bave au coin des lèvres. Il y a une lueur de folie dans son regard. D'un seul coup, je me sens mal. J'arrache ma main de la sienne et je me mets à courir. Je l'entends qui court derrière moi en criant : “Pourquoi te sauves-tu ? Pourquoi ? Reviens !” J'ai couru aussi vite que si j'avais eu un assassin à mes trousses. Je

suis arrivée à la hauteur des étals de bouchers, sur le marché, et là, j'ai réussi à le perdre. Il y avait tellement de monde qu'on n'aurait pas pu faire tomber une épingle. C'est seulement après avoir repris mon souffle que j'ai compris que c'en était fait de moi. Car vers quoi étais-je en train de retourner ? Vers la boue, le cloaque.

« Quand je suis arrivée à la maison et qu'on a vu mon beau chapeau et mon sac, cela a été un tollé. La madame me crie, "où est ton châle ?". Et moi je ne l'ai plus, le jeune homme l'avait caché sous sa cape. J'ai essayé de tout expliquer, mais on s'est moqué de moi, on ne m'a pas crue. Quand Sender est arrivé, il m'a pris le chapeau et le sac et m'a flanqué une raclée. Il avait une fiancée quelque part et il lui a tout donné. Et mes bons amis, je vais vous dire autre chose : la madame a déduit de mes gages le prix du châle, je vous assure que c'est vrai et sinon, que je ne sois pas enterrée en terre consacrée. »

Pendant un long moment, ils restèrent tous silencieux. Puis Leibush-Gratte-moi-le-dos demanda :

« Tu le regrettes maintenant, hein ?

— Et pourquoi pas ? Au moins je ne pourrais pas ici.

— S'il habitait de l'autre côté de la rue, pourquoi n'as-tu pas cherché à le revoir ? demanda Jonas-le-Voleur.

— Après cette histoire, on ne m'a plus jamais laissée sortir. J'espérais que lui me chercherait, mais il ne l'a pas fait.

— Il s'est peut-être réconcilié avec la fille de la boutique ?

— Peut-être.

— Tu sais ce qu'on dit, il faut battre le fer quand il est chaud, dit Leibush d'un ton pensif.

— Ça, c'est vrai.

— Et pourtant, si ce n'était pas écrit, rien ne peut rien y changer. Était-ce seulement toi qui courais ? Ce sont tes pieds qui t'emportaient. Ou prends mon histoire. Devais-je finir couché ici sur une botte de paille ? Pas plus que tu n'as, toi, à aller danser sur le toit. Je n'étais pas riche, mais j'avais un peu de bien. Une maison, un petit moulin. J'étais marié... Mais s'ils ont décidé là-haut qu'un homme doit dégringoler, ils ont parfaitement les moyens de parvenir à leurs fins. D'abord ma femme est tombée malade, et puis elle est morte. Puis ma maison est partie en fumée. Personne n'a jamais su comment le feu avait pris. Quelques braises finissaient de s'éteindre sous la marmite. Et puis d'un seul coup jaillissent des flammes comme si l'enfer s'était ouvert. Il n'y avait même pas de vent. Ma maison était juste à côté de celle de Chaïm le tonnelier, mais pas une étincelle n'a touché la sienne alors que moi, j'étais ruiné. Peut-on comprendre une chose pareille ?

— Non.

— Quelqu'un a vu une petite flamme sur le lit.

Elle a glissé, fait une sorte de saut périlleux. C'était un tour des

forces du mal.

— Mais qu’avaient-elles contre toi ?

— J’étais destiné à devenir un mendiant, sa besace sur le dos... »

Jonas-le-Voleur fit craquer ses jointures, d’abord à la main droite, puis à la main gauche.

« Mais n’est-ce pas toujours la vérité ? La nuit où je suis allé au village de Bysht, je savais parfaitement que je ne devais pas faire ça. Les paysans avaient entendu parler de moi. On me disait qu’ils me guettaient la nuit dans leurs écuries. Wojciech, un des anciens du village, avait posté un guetteur avec une crécelle. Il fallait que je m’embarque dans une histoire pareille à peu près autant qu’il me fallait un trou dans la tête. Quelques jours avant, je fais une grosse prise. Zeldele – qu’elle repose en paix – me supplie : “Jonas, ne t’en prends donc pas au monde entier. J’aime mieux manger du pain sec que te voir vivre ainsi.” Elle avait raison, nous n’avions pas de gros besoins, nous n’étions que tous les deux. Zelig, le marchand de chevaux, voulait m’engager comme cocher. J’aurais d’ailleurs pu devenir marchand de chevaux moi-même. Parfois on gagne plus, parfois on gagne moins, mais c’est un métier honnête. J’étais déjà en train de me coucher, ce soir-là, je ferme les volets, j’ôte mes bottes. Et brusquement je les remets, voilà que je pars pour Bysht. En marchant, j’avais le cœur lourd. Je m’arrêtais, je voulais revenir sur mes pas. Mais je ne l’ai pas fait – et on m’a ramené chez moi dans une brouette.

— Ils-t-ont frappé avec quoi ? Des bâtons ? demanda Leibush.

— Tout ce qui leur tombait sous la main. Un village entier contre un seul homme...

— Je vais te dire la vérité, c’est un miracle que tu t’en sois tiré vivant. Il y avait autrefois un certain Itchele qu’on surnommait Long Nez. Il est allé à Boyares pour y voler des chevaux. Les paysans l’ont pris et l’ont brûlé vif. Il n’est resté de lui qu’un tas de cendres. Le fossoyeur n’a rien eu à enterrer...

— Je sais. Je connais l’histoire. Mais il a eu plus de chance que moi.

— Quand ta femme est-elle morte ? Je ne me souviens plus.

— Six mois après.

— À cause de tous ces ennuis, hein ?

— Non, elle est morte de plaisir.

— Bon, eh bien, tout est écrit. Inscrit là-haut, jusqu’à notre dernier soupir. Comme disait ma grand-mère, “personne n’est plus puissant que le Tout-Puissant”.

— Et qui inscrit tout ? Dieu ?

— Pas toi, en tout cas.

— Et où trouve-t-il assez de papier ?

— Ne te dessèche pas la cervelle à t’inquiéter pour ça.

— L'homme a aussi sa part de responsabilité.

— Non, pas du tout... »

Le silence revint dans la maison des pauvres. Hodele gémit dans son sommeil, en murmurant des mots inintelligibles. Un grillon chanta une fois. Leibush-Gratte-moi-le-dos se remit à ronfler. Jonas-le-Voleur demanda :

« Tu as encore un biscuit ? J'ai un goût amer dans la bouche... »

Bashe ne répondit pas.

GLOSSAIRE

Beiguel : petit pain rond, généralement saupoudré de graines de pavot, en forme d'anneau.

Cachère : ce qui est « conforme », c'est-à-dire rituellement correct, surtout en matière alimentaire.

Challah : pain blanc natté servi aux repas du shabbat.

Chekhinah : la présence divine.

Chohet : le sacrificateur.

Éthrog : cédrat, agrume ressemblant à un gros citron, qui est la plus importante des quatre espèces de plantes que l'on porte lors de la fête de Souccoth.

Guemarah : commentaire de la Mishnah, qui est le code de la loi orale, l'ensemble formant le Talmud.

Hannukah : fête des Lumières, qui dure huit jours et commémore, avec les victoires des Macchabées sur les troupes syriennes d'Antiochus Épiphane, de 167 à 165 avant l'ère chrétienne, la réinauguration du Temple de Jérusalem.

Hannukiah : lampe spéciale de Hannukah, ou chandelier à huit becs, muni d'un neuvième, portable, qui sert à allumer les autres.

Hassid : plur. hassidim, littéralement « pieux ». Mouvement socio-religieux populaire, d'inspiration piétiste et mystique qui se développa à partir de 1740 environ en Pologne. Les hassidim accordaient au sentiment religieux, à la joie et la ferveur de la prière une importance infiniment plus grande qu'à la connaissance et à la pratique de la Loi. Le mouvement fut fondé par Rabbi Israël ben Eliezer, surnommé le Baal Shem Tov, le « maître du bon nom ». Personnage charismatique, il entraîna des foules de petites gens en suscitant l'émotion religieuse, en réaction contre l'intellectualisme excessif qui dominait alors l'enseignement talmudique en Europe orientale. Le Baal Shem mettait surtout en avant les valeurs de la prière extatique, de l'humilité, de l'optimisme, de la communion avec Dieu et de l'amour du prochain. Contre les hassidim, s'élevèrent les mitnagdim, les « opposants », et il y eut parfois de virulentes controverses entre les deux camps, les mitnagdim accusant les hassidim d'anarchie religieuse. L'histoire du hassidisme est inséparable de l'œuvre de Singer, descendant lui-même d'une très ancienne famille hassidique.

Hazzan : à la synagogue, le ministre officiant.

Heder : école primaire juive.

Kabbale : la tradition mystique juive.

Kaddish : prière en langue araméenne que l'on récite à la fin des passages importants de l'office. Elle est récitée aussi par les orphelins qui expriment, en la prononçant, leur confiance et leur soumission à la volonté divine.

Kippour : voir Yom Kippour.

Kol Nidre : prière de la veille de Kippour.

Meguillah : littéralement « rouleau », terme désignant en particulier l'un des Cinq Rouleaux de la Bible qu'on lit à la synagogue. La meguillah par excellence est le Rouleau d'Esther qu'on lit à Pourim.

Melamed : le maître, l'instituteur au heder.

Menorah : lampadaire ou candélabre à sept branches, emblème traditionnel du judaïsme.

Mezouzah : étui que l'on fixe au montant droit de la porte et qui contient le texte du Shema sur un petit rouleau de parchemin.

Mishnah : code de la loi orale (voir Talmud).

Pessah : la Pâque juive.

Pourim : la fête des Sorts (*pour* = sort en persan) qui rappelle l'histoire de la reine Esther intervenant auprès d'Assuérus pour sauver le peuple juif menacé d'extermination.

Rebbetzin : la femme du rabbin.

Rosh Hashanah : le nouvel an juif, littéralement « la tête de l'année ».

Seder : « ordre ». Se dit en particulier du rituel de la soirée pascal.

Selichot : prières de pénitence et de supplication – au singulier selicha – récitées en public les jours de jeûne, pendant le mois d'Eloul, le mois de la repentance, les Dix jours de pénitence, entre Rosh Hashanah et Kippour et en cas de désastre national pour obtenir le pardon divin (*selicha*) et la cessation des malheurs d'Israël.

Skamess : littéralement « serviteur » ou « serveur », à la fois le bedeau de la synagogue, le secrétaire de la communauté en Europe centrale autrefois et l'huissier du tribunal rabbinique.

Shavouot : semaines (pluriel de shavoua). Nom hébreu de la Pentecôte.

Shema : « Shema Israël », « écoute Israël », premiers mots du texte le plus connu du rituel juif.

Shofar : la corne du bélier.

Shul : la synagogue.

Simcha Torah : fête de « la réjouissance en la Torah », dernier jour des fêtes de Souccoth.

Souccoth : pluriel de soucca, cabane. Fête de la récolte qui dure sept jours et rappelle la protection miraculeuse dont Dieu a favorisé Israël pendant sa marche dans le désert. Pendant sept jours on

échange son logis habituel contre une soucca, fragile cabane recouverte uniquement de feuillages. Le fidèle affirme ainsi sa dépendance à l'égard de Dieu et donne une preuve de sa confiance en la Providence.

Talmud : code de la loi orale, comprenant la Mishnah et la Guemarah. Il comporte deux aspects, l'un législatif, la Halakha, et l'autre édifiant, la Haggadah.

Tcholent : du français chaud-lent. Plat traditionnel du samedi préparé la veille et conservé au chaud.

Teffiline : pluriel de tefilla, l'un des termes qui en hébreu désignent la prière. Boîtes noires en forme de cubes et pourvues de lanières pour être fixées sur la tête et le bras gauche du fidèle pendant la prière. Elles contiennent quatre textes de la Torah écrits sur du parchemin.

Tisha b'Av : le 9 du mois d'Av, jour de grand jeûne rappelant la destruction du Temple de Jérusalem.

Torah : la doctrine, la Loi. Au sens étroit, le Pentateuque. Au sens général, l'ensemble de la Loi juive.

Yeshiva : école talmudique.

Yom Kippour : le jour du Pardon, jour d'expiation exclusivement consacré à la prière et à la pénitence.

Zohar : le Livre de la Splendeur, œuvre maîtresse de la Kabbale.

Ce glossaire, à l'exception de quelques mots, avait été établi pour de précédents ouvrages d'Isaac Bashevis Singer avec l'aide de M. le grand rabbin Guggenheim et de M. le rabbin Messas.

Je tiens à remercier ici Paule et David Catarivas pour leurs excellents conseils et comme toujours Shlomo Du-Nour qui avec sa patience et sa fidélité habituelles m'a accompagnée tout au long de cette traduction de *Gimpel le naïf*.

Marie-Pierre Bay

« Je suis Gimpel le naïf. Je ne me considère pas comme stupide, pas du tout, mais on m'appelait déjà "le naïf" à l'école. Comme Jethro, j'avais toutes sortes de surnoms, sept en tout : l'idiot, la bourrique, la tête en l'air, l'abruti, le crétin, le stupide et le naïf. Celui-là m'est resté... »

En 1953 parut dans la *Partisan Review* une nouvelle intitulée *Gimpel le naïf*, traduite du yiddish en anglais par Saul Bellow. Quelques jours après, Isaac Bashevis Singer était célèbre. Il y a dans ce merveilleux texte tous les éléments qui allaient faire de lui un des écrivains-phares du XX^e siècle : le décor, un petit village juif polonais au siècle dernier ; les personnages, ces hommes, ces femmes si pauvres, ces rabbins, ces artisans, ces étudiants, ces ménagères, ces enfants à l'existence si difficile et soudain « illuminée par toutes les magies de l'esprit », pour reprendre la célèbre formule de Jean d'Ormesson.

Autour de *Gimpel le naïf* sont rassemblées ici dix nouvelles, dont cinq étaient encore inédites en français ; les autres ont fait l'objet d'une nouvelle traduction.